R-1666

2
Pedro.
Ell 25.304
103-A-

84 Neg
L48
-38

R.169398
25.304

HISTOIRE

DE

GIL BLAS

DE SANTILLANE.

Par Monsieur LE SAGE.

TOME SECOND.

BIBLIOTECA CENTRAL

A AMSTERDAM,

Chez DAVID MORTIER, Libraire.

M. DCC. XXIII.

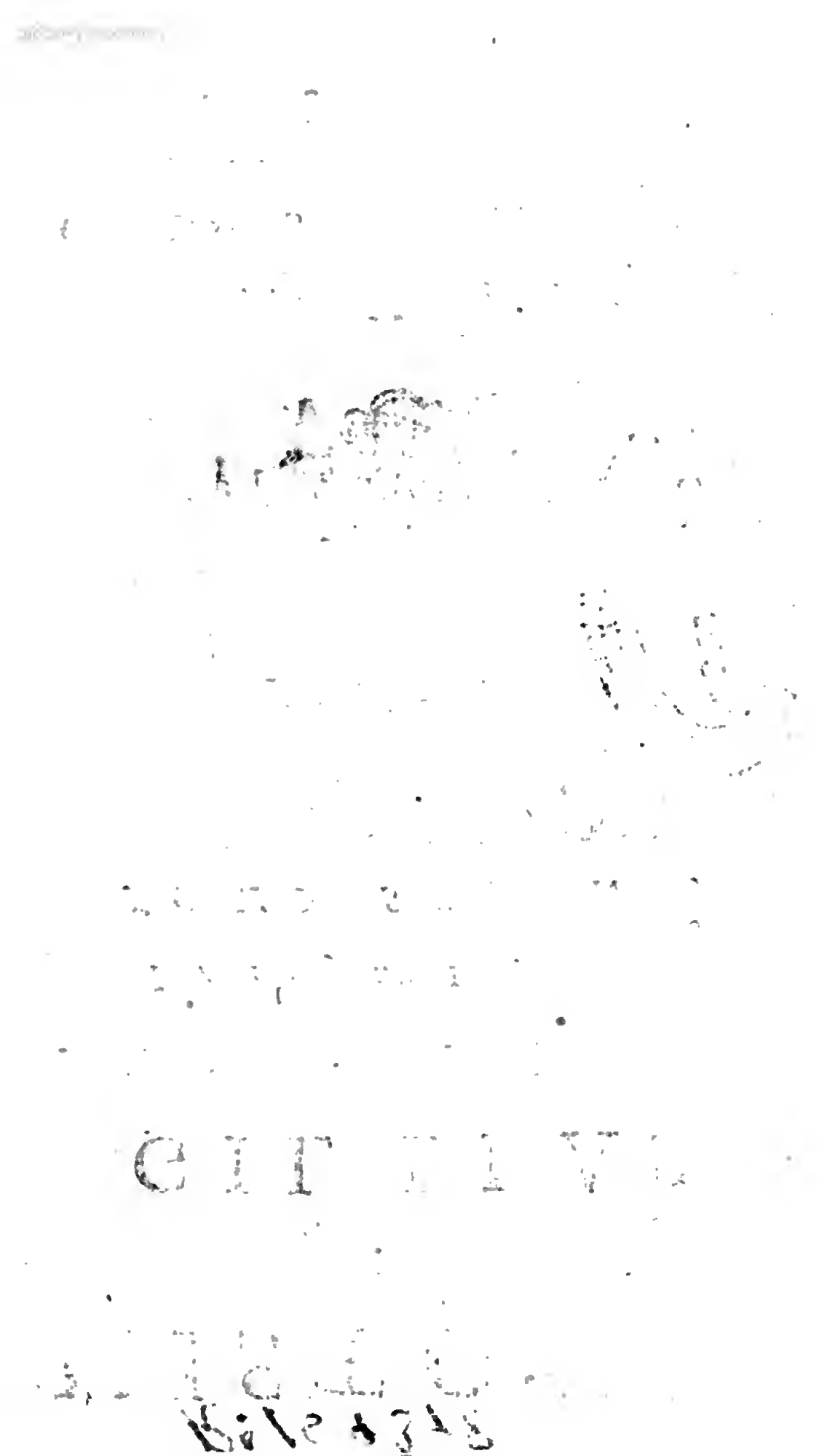

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce ſecond Volume.

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAP. I. *Gil Blas ſe met dans le goût du Théâtre ; il s'abandonne aux délices de la vie comique, & s'en dégoûte peu de temps après,* page 1

CHAP. II. *Gil Blas ne pouvant s'accoûtumer aux mœurs des Comediennes, quitte le ſervice d'Arſenie, & trouve une plus honnête maiſon,* 7

CHAP. III. *Comment Aurore reçût Gil Blas, & quel entretien ils eurent enſemble,* 15

CHAP. IV. *Du grand changement qui arriva chez Don Vincent, & de l'étrange réſolution que l'amour fit prendre à la belle Aurore,* 21

CHAP. V. *Le mariage de vengeance,* 29

CHAP. VI. *De ce que fit Aurore de Guſman, lorſqu'elle fut à Salamanque,* 73

CHAP. VII. *Quelles ruſes Aurore mit en uſage pour ſe faire aimer de Don Luis Pacheco,* 88

CHAP. VIII. *Gil Blas change de condition : il passe au service de Don Gonzale Pacheco,* 101
CHAP. IX. *De quel caractere étoit la Marquise de Chaves, & quelles personnes alloient ordinairement chez elle,* 118
CHAP. X. *Par quel incident Gil Blas sortit de chez la Marquise de Chaves, & ce qu'il devint,* 126
CHAP. XI. *Histoire de Don Alphonse & de la belle Scraphine,* 134
CHAP. XII. *Quel homme c'étoit que le vieil Hermite, & comme Gil Blas s'apperçût qu'il étoit en païs de connoissance,* 157

LIVRE CINQUIE'ME.

CHAP. I. *Histoire de Don Raphaël,* 165
CHAP. II. *Du conseil que Don Raphaël & ses auditeurs tinrent ensemble, & de l'avanture qui leur arriva lorsqu'ils voulurent sortir du bois,* 270

LIVRE SIXIE'ME.

CHAP. I. *De ce que Gil Blas & ses compagnons firent après avoir quitté le Comte de Polan, du projet important qu'Ambroise forma, & de quelle maniere il fut executé,* 278
CHAP. II. *De la résolution que Don Alphonse & Gil Blas prirent après cette avanture,* 244
CHAP. DERN. *Après quel desagréable incident Don Alphonse se trouva au comble de sa joye, & par quelle avanture Gil Blas se vit tout-à-coup dans une heureuse situation,* 300

Fin de la Table du second Volume.

HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE QUATRIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Gil Blas se met dans le goût du Theâtre ; il s'abandonne aux délices de la vie comique, & s'en dégoûte peu de temps après.

LES Conviez demeurerent à table jusqu'à ce qu'il fallut aller au Theâtre. Alors ils s'y rendirent tous ; je les suivis, & je vis encore la Comedie ce jour-là. J'y pris tant de plaisir, que je resolus de la voir tous les jours ; je n'y manquai pas, & insensiblement je m'accoûtumai

aux Acteurs : admirez la force de l'habitude. J'étois particulierement charmé de ceux qui brailloient & geſticuloient le plus ſur la ſcene ; & je n'étois pas ſeul dans ce goût-là.

La beauté des pieces ne me touchoit pas moins que la maniere dont on les repreſentoit : il y en avoit quelques-unes qui m'enlevoient, & j'aimois entr'autres celles où l'on faiſoit paroître tous les Cardinaux ou les douze Pairs de France ; je retenois des morceaux de ces Poëmes incomparables. Je me ſouviens que j'appris par cœur en deux jours une Comedie entiere, qui avoit pour titre : *La Reine des Fleurs*. La Roſe, qui étoit la Reine, avoit pour confidente la Violette, & pour écuyer le Jaſmin ; je ne trouvois rien de plus ingenieux que ces Ouvrages, qui me ſembloient faire beaucoup d'honneur à l'eſprit de notre Nation.

Je ne me contentois pas d'orner ma memoire des plus beaux traits de ces chefs-d'œuvre dramatiques, je m'attachai à me perfectionner le goût : & pour y parvenir ſurement, j'écoûtois avec une avide attention tout ce que diſoient les Comediens. S'ils loüoient une piece, je l'eſtimois ; leur paroiſſoit-elle mauvaiſe, je la mépriſois ; je m'imaginois qu'ils ſe connoiſſoient en pieces de Theâtre, comme les Joüaliers en diamans. Neanmoins la Tragedie de Pedro de Moya eut un très-

grand ſuccès, quoiqu'ils euſſent jugé qu'elle ne réüſſiroit point; cela ne fut pas capable de me rendre leurs jugemens ſuſpects ; & j'aimai mieux penſer que le Public n'avoit pas le ſens commun, que de douter de l'infallibilité de la Compagnie. Mais on m'aſſura de toutes parts, qu'on applaudiſſoit ordinairement les Pieces nouvelles dont les Comediens n'avoient pas bonne opinion ; & qu'au contraire celles qu'ls recevoient avec applaudiſſement, étoient preſque toûjours ſifflées. On me dit que c'étoit une de leurs regles de juger ſi mal des ouvrages, & la-deſſus on me cita mille ſuccès des Pieces qui avoient démenti leurs déciſions ; j'eus beſoin de toutes ces preuves pour me déſabuſer.

Je n'oublierai jamais ce qui arriva un jour qu'on repreſentoit pour la premiere fois une Comedie nouvelle. Les Comediens l'avoient trouvée froide & ennuyeuſe ; ils avoient même jugé qu'on ne l'acheveroit pas. Dans cette penſée ils en joüerent le premier Acte, qui fut fort applaudi ; cela les étonna : ils joüent le ſecond Acte, le public le reçoit encore mieux que le premier; voilà mes Acteurs déconcertez. Comment diable, dit Roſimiro, cette Comedie prend ; enfin ils joüent le troiſiéme Acte, qui plût encore davantage. Je n'y comprends rien, dit Ricardo, nous avons crû que cette Piece ne ſeroit pas goû-

tée ; voyez le plaisir qu'elle fait à tout le monde. Messieurs, dit alors un Comedien fort naïvement, c'est qu'il y dedans mille traits d'esprit que nous n'avons pas remarquez.

Je cessai donc de regarder les Comediens comme d'excellens Juges, & je devins un juste appreciateur de leur merite; ils justifioient parfaitement tout le ridicule qu'on leur donnoit dans le monde. Je voyois des Actrices & des Acteurs que les applaudissemens avoient gâtez, & qui se considerant comme des objets d'admiration, s'imaginoient faire grace au public lorsqu'ils joüoient; j'étois choqué de leurs défauts, mais par malheur je trouvai un peu trop à mon gré leur façon de vivre, & je me plongeai dans la débauche. Comment aurois-je pû m'en deffendre? Tous les discours que j'entendois parmi eux, étoient pernicieux pour la jeunesse, & je ne voyois rien qui ne contribuât à me corrompre. Quand je n'aurois pas sçû ce qui se passoit chez Casilda, chez Constance, & chez les autres Comediennes, la maison d'Arsenie toute seule n'étoit que trop capable de me perdre. Outre les vieux Seigneurs dont j'ai parlé, il y venoit des petits-Maîtres, des enfans de famille, que les usuriers mettoient en état de faire de la dépense, & quelquefois on y recevoit aussi des Traitans, qui bien loin d'être

payez, comme dans leurs aſſemblées pour le droit de preſence, payoient là pour avoir droit d'être preſens.

Florimonde qui demeuroit dans une maiſon voiſine, dinoit & ſoupoit tous les jours avec Arſenie ; elles paroiſſoient toutes deux dans une union qui ſurprenoit bien de gens. On étoit étonné que des Coquettes fuſſent en ſi bonne intelligence ; & l'on s'imaginoit qu'elles ſe broüilleroient tôt ou tard pour quelque Cavalier ; mais on connoiſſoit mal ces amies parfaites. Une ſolide amitié les uniſſoit : au lieu d'être jalouſes comme les autres femmes, elles vivoient en commun ; elles aimoient mieux partager les dépoüilles des hommes, que de s'en diſputer ſottement les ſoûpirs.

Laure à l'exemple de ces deux illuſtres aſſociées, profitoit auſſi de ſes beaux jours. Elle m'avoit bien dit que je verrois de belles choſes ; cependant je ne fis pas le jaloux ; j'avois promis de prendre là-deſſus l'eſprit de la Compagnie. Je diſſimulai pendant quelques jours, je me contentois de lui demander le nom des hommes avec qui je la voyois en converſation particuliere. Elle me répondoit toûjours que c'étoit un oncle ou un couſin. Qu'elle avoit de parens ! Il falloit que ſa famille fût plus nombreuſe que celle du Roi Priam. La Soubrette ne s'en tenoit pas mê-

me à ſes oncles & à ſes couſins, elle alloit encore quelquefois amorcer des étrangers, & faire la veuve de qualité chez la bonne vieille dont j'ai parlé. Enfin Laure, pour en donner au Lecteur une idée juſte & préciſe, étoit auſſi jeune, auſſi jolie & auſſi coquette que ſa maîtreſſe, qui n'avoit pas d'autre avantage ſur elle que celui de divertir le public.

Je cedai au torrent pendant trois ſemaines; je me livrai à toute ſorte de voluptez; mais je dirai en même tems qu'au milieu des plaiſirs, je ſentois ſouvent naître en moi des remords qui venoient de mon éducation, & qui mêloient une amertume à mes délices. La débauche ne triompha point de ces remords; au contraire, ils augmentoient à meſure que je devenois plus débauché; & par un effet de mon heureux naturel, les deſordres de la vie comique commencerent à me faire horreur. Ah miſerable! me dis-je en moi-même, eſt-ce ainſi que tu remplis l'attente de ta famille? N'eſt-ce pas aſſez de l'avoir trompée en prenant un autre parti que celui de Précepteur? Ta condition ſervile te doit-elle empêcher de vivre en honnête homme? Te convient-il d'être avec des gens ſi vicieux? l'envie, la colere & l'avarice regnent chez les uns; la pudeur eſt bannie de chez les autres; ceux-ci s'abandonnent à l'intemperance & à la pareſſe, & l'orgüeil de ceux-là va juſqu'à l'in-

ſolence. C'en eſt fait, je ne veux pas demeurer plus long-temps avec les ſept pechez mortels.

Chapitre II.

Gil Blas ne pouvant s'accoûtumer aux mœurs des Comediennes, quitte le ſervice d'Arſenie, & trouve une plus honnête maiſon.

Un reſte d'honneur & de religion, que je ne laiſſois pas de conſerver parmi des mœurs ſi corrompuës, me fit reſoudre non ſeulement à quitter Arſenie, mais à rompre même tout commerce avec Laure, que je ne pouvois pourtant ceſſer d'aimer, quoique je ſçuſſe bien qu'elle me faiſoit mille infidelitez. Heureux qui peut ainſi profiter des momens de raiſon qui viennent troubler les plaiſirs dont il eſt occupé! Un beau matin je fis mon paquet; & ſans compter avec Arſenie, qui ne me devoit à la verité preſque rien, ſans prendre congé de ma chere Laure, je ſortis de cette maiſon, où l'on ne reſpiroit qu'un air de débauche. Je n'eus pas plûtôt fait une ſi bonne action, que le Ciel m'en récompenſa; je rencontrai l'Intendant de feu D. Mathias mon maître, je le ſaluai, il me reconnut, & s'arrêta pour me demander qui

je ſervois. Je lui repondis que depuis un inſtant j'étois hors de condition, qu'après avoir demeuré près d'un mois chez Arſenie, dont les mœurs ne me convenoient point, je venois d'en ſortir de mon propre mouvement pour ſauver mon innocence. L'Intendant, comme s'il eût été ſcrupuleux de ſon naturel, approuva ma délicateſſe, & me dit qu'il vouloit me placer lui-même avantageuſement, puiſque j'étois garçon ſi plein d'honneur. Il accomplit ſa promeſſe, & me mit dès ce jour-là chez D. Vincent de Guſman, dont il connoiſſoit l'homme d'affaires.

Je ne pouvois entrer dans une meilleure maiſon, auſſi ne me ſuis-je point repenti dans la ſuite d'y avoir demeuré. D. Vincent étoit un vieux Seigneur fort riche, qui vivoit depuis pluſieurs années ſans procès & ſans femme, les Medecins lui ayant ôté la ſienne, en voulant la défaire d'une toux qu'elle auroit encore pû conſerver long-temps, ſi elle n'eût pas pris leurs remedes. Au lieu de ſonger à ſe remarier, il s'étoit donné tout entier à l'éducation d'Aurore ſa fille unique, qui entroit alors dans ſa vingt-ſixiéme année, & pouvoit paſſer pour une perſonne accomplie : elle avoit un eſprit excellent & très cultivé. Son pere étoit un petit genie, mais il poſſedoit l'heureux talent de bien gouverner ſes affaires ; il avoit un défaut qu'on doit pardon-

ner aux vieillards : il aimoit à parler, & ſur toutes choſes de guerre & de combats. Si par malheur on venoit à toucher cette corde en ſa préſence, il embouchoit dans le moment la trompette heroïque : ſes auditeurs ſe trouvoient trop heureux quand ils en étoient quittes pour la relation de deux ſieges & de trois batailles. Comme il avoit conſumé les deux tiers de ſa vie dans le ſervice, ſa memoire étoit une ſource inépuiſable de faits divers, qu'on n'entendoit pas toûjours avec autant de plaiſir qu'il les racontoit. Ajoûtez à cela qu'il étoit bégue & diffus; ce qui rendoit ſa maniere de conter fort deſagréable. Au reſte je n'ai pas vû de Seigneur d'un ſi bon caractere ; il avoit l'humeur égale, il n'étoit ni entêté ni capricieux, j'admirois cela dans un homme de qualité. Quoiqu'il fût bon menager de ſon bien, il vivoit honorablement: ſon domeſtique étoit compoſé de pluſieurs valets & de trois femmes qui ſervoient Aurore. Je reconnus bien-tôt que l'Intendant de D. Mathias m'avoit procuré un bon poſte, & je ne ſongeai qu'à m'y maintenir ; je m'attachai à connoître le terrain ; j'étudiai les inclinations des uns & des autres ; puis reglant ma conduite la-deſſus, je ne tardai guere à prevenir en ma faveur mon maître & tous les domeſtiques.

Il y avoit déja près d'un mois que j'étois

chez Don Vincent, lorſque je crûs m'appercevoir que ſa fille me diſtinguoit de tous les valets du logis. Toutes les fois que ſes yeux venoient à s'arrêter ſur moi, il me ſembloit y remarquer une ſorte de complaiſance que je ne voyois point dans les regards qu'elle laiſſoit tomber ſur les autres. Si je n'euſſe pas frequenté des petits-Maîtres & des Comediens, je ne me ſerois jamais aviſé de m'imaginer qu'Aurore penſât à moi; mais je m'étois un peu gâté parmi ces Meſſieurs, chez qui les Dames même les plus qualifiées ne ſont pas toûjours dans un trop bon prédicament. Si, diſois-je, on en croit quelques-uns de ces hiſtrions, il prend quelquefois à des femmes de qualité certaines fantaiſies dont ils profitent. Que ſçai-je ſi ma maîtreſſe n'eſt point ſujette à ces fantaiſies-là? Mais non, ajoûtois-je un moment après, je ne puis me le perſuader, ce n'eſt pas une de ces Meſſalines qui dementant la fierté de leur naiſſance, abaiſſent indignement leurs regards juſques dans la pouſſiere, & ſe deshonorent ſans rougir; c'eſt plûtôt une de ces filles vertueuſes, mais tendres, qui ſatisfaites des bornes que leur vertu preſcrit à leur tendreſſe, ne ſe font pas un ſcrupule d'inſpirer & de ſentir une paſſion délicate qui les amuſe ſans peril.

Voilà comme je jugeois de ma maîtreſſe, ſans ſçavoir préciſement à quoi je devois

m'arrêter. Cependant lorſqu'elle me voyoit, elle ne manquoit pas de me ſoûrire & de témoigner de la joye : on pouvoit ſans paſſer pour fat, donner dans de ſi belles apparences. Auſſi n'y eût-il pas moyen de m'en défendre ; je crûs Aurore fortément épriſe de mon merite, & je ne me regardai plus que comme un de ces heureux domeſtiques à qui l'amour rend la ſervitude ſi douce. Pour paroître en quelque façon moins indigne du bien que ma bonne fortune me vouloit procurer, je commençai d'avoir plus de ſoin de ma perſonne que je n'en avois eu juſqu'alors ; je dépenſai en linge, en pommades & en eſſences tout ce que j'avois d'argent. La premiere choſe que je faiſois le matin, c'étoit de me parer & de me parfumer pour n'être point en negligé s'il falloit me préſenter devant ma maîtreſſe. Avec cette attention que j'apportois à m'ajuſter, & les autres mouvemens que je me donnois pour plaire, je me flatois que mon bonheur n'étoit pas fort éloigné.

Parmi les femmes d'Aurore, il y en avoit une qu'on appelloit Ortiz, c'étoit une vieille perſonne qui demeuroit depuis plus de vingt années chez D. Vincent. Elle avoit élevé ſa fille, & conſervoit encore la qualité de Duegne ; mais elle n'en rempliſſoit plus l'emploi penible, au contraire au lieu d'éclairer comme autrefois les actions d'Aurore, elle ne

s'occupoit alors qu'à les cacher. Un ſoir la Dame Ortiz ayant trouvé l'occaſion de me parler ſans qu'on pût nous entendre, me dit tout bas, que ſi j'étois ſage & diſcret je n'avois qu'à me rendre à minuit dans le jardin, qu'on m'apprendroit là des choſes que je ne ſerois pas fâché de ſçavoir. Je répondis à la Duegne en lui ſerrant la main, que je ne manquerois pas d'y aller, & nous nous ſeparâmes vîte, de peur d'être ſurpris. Que le temps me dura depuis ce moment juſqu'au ſouper, quoiqu'on ſoupât de fort bonne heure, & depuis le ſouper juſqu'au coucher de mon maître ! Il me ſembloit que tout ſe faiſoit dans la maiſon avec une lenteur extraordinaire. Pour ſurcroît d'ennui, lorſque D. Vincent fut retiré dans ſon appartement, au lieu de ſonger à ſe repoſer, il ſe mit à rebattre ſes campagnes de Portugal, dont il m'avoit déja ſouvent étourdi. Mais ce qu'il me gardoit pour ce ſoir-là, il me nomma tous les Officiers qui s'étoient diſtinguez de ſon temps ; il me raconta même leurs exploits. Que je ſouffris à l'écoûter juſqu'au bout ! Il acheva pourtant de parler, & ſe coucha. Je paſſai auſſi-tôt dans une petite chambre où étoit mon lit, & d'où l'on deſcendoit dans le jardin par un eſcalier dérobé : je me frotai tout le corps de pommade ; je pris une chemiſe blanche, après l'avoir bien parfumée, &

& quand je n'eus rien oublié de tout ce qui me parut pouvoir contribuer à flater l'entêtement de ma maîtresse, j'allai au rendez-vous.

Je n'y trouvai point Ortiz : je jugeai qu'ennuyée de m'attendre, elle avoit regagné son appartement, & que l'heure du berger étoit passée. Je m'en pris à Don Vincent ; mais comme je maudissois ses campagnes, j'entendis sonner dix heures, je crus que l'horloge alloit mal, & qu'il étoit impossible qu'il ne fût pas du moins une heure après minuit. Cependant je me trompois si bien, qu'un gros quart d'heure après, je comptai encore dix heures à une autre horloge. Fort bien, dis je alors en moi même, je n'ai plus que deux heures entieres à garder le mulet. On ne se plaindra pas du moins de mon exactitude : que vais-je devenir jusqu'à minuit ? Promenons-nous dans ce jardin, & songeons au rôle que je dois joüer ; il est assez nouveau pour moi, je ne suis pas fait encore aux fantaisies des femmes de qualité ; je sçai de quelle maniere on en use avec les Grisettes & les Comediennes. Vous les abordez d'un air familier, & vous brusquez sans façon l'avanture ; mais il faut une autre manœuvre avec une personne de condition. Il faut, ce me semble, que le galant soit poli, complaisant, tendre & respectueux, sans pourtant être timide. Au lieu de vouloir hâ-

ter ſon bonheur par ſes emportemens, il doit l'attendre d'un moment de foibleſſe.

C'eſt ainſi que je raiſonnois, & je me promettois bien de tenir cette conduite avec Aurore. Je me repreſentois qu'en peu de temps j'aurois le plaiſir de me voir aux pieds de cet aimable objet, & de lui dire mille choſes paſſionnées; je rapellai même dans ma memoire tous les endroits de nos pieces de theâtre, dont je pouvois me ſervir dans notre tête-à-tête, & me faire honneur. Je comptois de les bien appliquer, & j'eſperois qu'à l'exemple de quelques Comediens de ma connoiſſance, je paſſerois pour avoir de l'eſprit, quoique je n'euſſe pas de la memoire. En m'occupant de toutes ces penſées, qui amuſoient plus agréablement mon impatience que les recits militaires de mon maître, j'entendis ſonner onze heures. Je pris courage, & me replongeai dans ma reverie, tantôt en continuant de me promener, & tantôt aſſis dans un cabinet de verdure, qui étoit au bout du jardin. L'heure enfin que j'attendois depuis ſi long-temps, minuit ſonna. Quelques inſtans après, Ortiz auſſi ponctuelle, mais moins impatiente que moi, parut: Seigneur Gil Blas, me dit-elle en m'abordant, combien y a-t-il que vous êtes ici? Deux heures, lui répondis-je. Ah vraiment, reprit-elle en riant, vous êtes bien

exact ; c'eſt un plaiſir de vous donner des rendez-vous la nuit. Il eſt vrai, continua-t-elle d'un air ſerieux, que vous ne ſçauriez trop payer le bonheur que j'ai à vous annoncer ; ma maîtreſſe veut avoir un entretien particulier avec vous. Je ne vous en dirai pas davantage, le reſte eſt un ſecret que vous ne devez apprendre que de ſa propre bouche, ſuivez-moi ; je vais vous conduire à ſon appartement. A ces mots la Duegne me prit la main, & par une petite porte dont elle avoit la clef, elle me mena myſterieuſement dans la chambre de ſa maîtreſſe.

Chapitre III.

Comment Aurore reçut Gil Blas, & quel entretien ils eurent enſemble.

Je trouvai Aurore en deshabillé, je la ſaluai fort reſpectueſement & de la meilleure grace qui me fut poſſible. Elle me reçut d'un air riant, me fit aſſeoir auprès d'elle malgré moi, & dit à ſon ambaſſadrice de paſſer dans une autre chambre. Après ce prélude, qui ne me déplût point, elle m'adreſſa la parole : Gil Blas, me dit-elle, vous avez dû vous appercevoir que je vous regarde favorablement, & vous diſtingue de tous les au-

tres domeſtiques de mon pere ; & quand mes regards ne vous auroient point fait juger que j'ai quelque bonne volonté pour vous, la démarche que je fais cette nuit ne vous permettroit pas d'en douter.

Je ne lui donnai pas le temps de m'en dire davantage ; je crûs qu'en homme poli je devois épargner à ſa pudeur la peine de s'expliquer plus formellement. Je me levai avec tranſport ; & me jettant aux pieds d'Aurore comme un heros de theâtre qui ſe met à genoux devant ſa Princeſſe, je m'écriai d'un ton de declamateur : Ah, Madame ! ſeroit-il bien poſſible que Gil Blas, juſqu'ici le jouët de la fortune, & le rebut de la nature entiere, eût le bonheur de vous avoir inſpiré des ſentimens... Ne parlez pas ſi haut, interrompit en riant ma maîtreſſe ; vous allez reveiller mes femmes qui dorment dans la chambre prochaine. Levez-vous, reprenez votre place, & m'écoûtez juſqu'au bout ſans me couper la parole. Oui, Gil Blas, pourſuivit-elle en reprenant ſon ſerieux, je vous veux du bien, & pour vous prouver que je vous eſtime, je vais vous faire confidence d'un ſecret d'où dépend le repos de ma vie. J'aime un jeune Cavalier, beau, bien fait & d'une naiſſance illuſtre ; il ſe nomme Don Luis Pacheco. Je le vois quelquefois à la promenade & aux ſpectacles, mais je ne lui ai jamais parlé ;

j'ignore même de quel caractere il eſt, & s'il n'a point de mauvaiſes qualitez, c'eſt de quoi pourtant je voudrois bien être inſtruite; j'aurois beſoin d'un homme qui s'enquît ſoigneuſement de ſes mœurs, & m'en rendît un compte fidelle. Je fais choix de vous, je crois que je ne riſque rien à vous charger de cette commiſſion; j'eſpere que vous vous en acquitterez avec tant d'adreſſe & de diſcretion, que je ne me repentirai point de vous avoir mis dans ma confidence.

Ma maîtreſſe ceſſa de parler en cet endroit, pour entendre ce que je lui répondrois là-deſſus. J'avois dabord été déconcerté d'avoir pris ſi deſagréablement le change, mais je me remis promptement; & ſurmontant la honte que cauſe toûjours la temerité quand elle eſt malheureuſe, je témoignai à la Dame tant de zele pour ſes interêts, je me devoüai avec tant d'ardeur à ſon ſervice, que ſi je ne lui ôtai pas la penſée que je m'étois follement flaté de lui avoir plû, du moins je lui fis connoître que je ſçavois bien reparer une ſottiſe; je ne demandai que deux jours pour lui rendre bon compte de D. Luis. Après quoi la Dame Ortiz, que ſa maîtreſſe rappella, me ramena dans le jardin; & me dit en me quittant: Bon ſoir, Gil Blas, je ne vous recommande point de vous trouver de bonne heure au premier rendez-vous.

je connois trop votre ponctualité là-dessus.

Je retournai dans ma chambre, non sans quelque dépit de voir mon attente trompée, je fus neanmoins assez raisonnable pour faire reflexion qu'il me convenoit mieux d'être le confident de ma maîtresse que son amant. Je songeai même que cela pourroit me mener à quelque chose; que les courtiers d'amour étoient ordinairement bien payez de leurs peines; & je me couchai dans la resolution de faire ce qu'Aurore exigeoit de moi. Je sortis pour cet effet le lendemain; la demeure d'un Cavalier tel que Don Luis ne fut pas difficile à découvrir. Je m'informai de lui dans le voisinage, mais les personnes à qui je m'adressai ne pûrent pleinement satisfaire ma curiosité, ce qui m'obligea le jour suivant à recommencer mes perquisitions. Je fus plus heureux; je rencontrai par hazard dans la ruë un garçon de ma connoissance, nous nous arrêtames pour parler; il passa dans ce moment un de ses amis qui nous aborda, & nous dit qu'il venoit d'être chassé de chez D. Joseph Pacheco pere de D. Luis, pour un quartaut de vin qu'on l'accusoit d'avoir bû. Je ne perdis pas une si belle occasion de m'informer de tout ce que je souhaitois apprendre: & je fis tant par mes questions, que je m'en retournai au logis fort content d'être en état parole à ma maîtresse: c'étoit la nuit prochaine

que je devois la revoir à la même heure que la premiere fois. Je n'avois pas ce soir-là tant d'inquietude ; & bien loin de souffrir impatiemment les discours de mon vieux Patron, je le remis sur ses campagnes, j'attendis minuit avec la plus grande tranquillité du monde, & ce ne fut qu'après l'avoir entendu sonner à plusieurs heures, que je descendis dans le jardin, sans me pommader & me parfumer : je me corrigeai encore de cela.

Je trouvai au rendez-vous la très-fidelle Duegne, qui me reprocha malicieusement que j'avois bien rabattu de ma diligence. Je ne lui répondis point, & je me laissai conduire à l'appartement d'Aurore, qui me demanda dès que je parus, si je m'étois bien informé de D. Luis. Oui, Madame, lui dis-je, & je vais vous apprendre en deux mots ce que j'en sçai. Je vous dirai premierement qu'il partira bien-tôt pour s'en retourner à Salamanque achever ses études ; c'est un jeune Cavalier rempli d'honneur & de probité : pour du courage il n'en sçauroit manquer, puisqu'il est Gentilhomme & Castillan. De plus, il a beaucoup d'esprit & les manieres fort agreables ; mais ce qui peut-être ne sera guere de votre goût, c'est qu'il tient un peu trop de la nature des jeunes Seigneurs ; il est diablement libertin. Sçavez-vous qu'à son âge il a déja eu à bail deux Comediennes ? Que

m'apprenez-vous, reprit Aurore ? quelles mœurs ! Mais êtes-vous bien aſſuré, Gil Blas, qu'il mene une vie ſi licentieuſe? Oh! je n'en doute pas, Madame, lui repartis-je. Un valet qu'on a chaſſé de chez lui ce matin me l'a dit, les valets ſont fort ſinceres quand ils s'entretiennent des défauts de leurs maîtres. D'ailleurs il frequente Don Alexo Segiar, D. Antonio Centelles, & D. Fernand de Gamboa; cela ſeul prouve demonſtrativement ſon libertinage. C'eſt aſſez, Gil Blas, dit alors ma maîtreſſe en ſoûpirant; je vais ſur votre rapport combattre mon indigne amour: quoiqu'il ait déja de profondes racines dans mon cœur, je ne deſeſpere pas de l'en arracher. Allez, pourſuivit-elle en me mettant entre les mains une petite bourſe qui n'étoit pas vuide, voilà ce que je vous donne pour vos peines; gardez-vous bien de reveler mon ſecret, ſongez que je l'ai confié à votre ſilence.

J'aſſûrai ma maîtreſſe qu'elle pouvoit demeurer tranquille, & que j'étois la perle des valets diſcrets. Après cette aſſurance, je me retirai fort impatient de ſçavoir ce qu'il y avoit dans la bourſe, j'y trouvai vingt piſtoles. Auſſi-tôt je penſai qu'Aurore m'en auroit donné davantage, ſi je lui euſſe annoncé une nouvelle agréable, puiſqu'elle en payoit ſi bien une chagrinante. Je me

repentis de n'avoir pas imité les gens de Justice, qui fardent quelquefois la verité dans leurs procez verbaux : j'étois fâché d'avoir détruit dans sa naissance une galanterie qui m'eût été très-utile dans la suite. J'avois pourtant la consolation de me voir dédommagé de la dépense que j'avois faite si mal à propos en pommades & en parfums.

Chapitre IV.

Du grand changement qui arriva chez Don Vincent, & de l'étrange resolution que l'amour fit prendre à la belle Aurore.

Il arriva peu de temps après cette avanture, que le Seigneur Don Vincent tomba malade. Quand il n'auroit pas été d'un âge fort avancé, les symptomes de sa maladie parurent si violens, qu'on eût craint un évenement funeste. Dès le commencement on fit venir les deux plus fameux Medecins de Madrid. L'un s'appelloit le Docteur Andros, & l'autre le Docteur Oquetos ; ils examinerent attentivement le malade, & convinrent tous deux, après une exacte observation, que les humeurs étoient en fouge ; mais ils ne s'accorderent qu'en cela l'un & l'autre. Il faut, dit Andros, se hâter de purger les humeurs;

quoique crûë, ſpendant qu'elles ſont dans une agitation violente du flux & reflux, de peur qu'elles ne ſe fixent ſur quelque partie noble. Oquetos ſoûtint au contraire, qu'il falloit attendre que les humeurs fuſſent cuites avant que d'employer le purgatif. Mais votre methode, reprit le premier, eſt directement oppoſée à celle du Prince de la Medecine. Hypocrate avertit de purger dans la plus ardente fievre dès les premiers jours, & dit en termes formels, qu'il faut être prompt à purger, quand les humeurs ſont en *orgaſme*, ceſt-à dire en fougue. Oh ! c'eſt ce qui vous trompe, repartit Oquetos. Hypocrate par le mot *d'orgaſme* n'entend pas la fouge ; il entend plûtôt la coction des humeurs.

Là deſſus nos Docteurs s'échaufferent. L'un rapporte le texte grec, & cite tous les Auteurs qui l'ont expliqué comme lui ; l'autre s'en fiant à une traduction latine, le prend ſur un ton encore plus haut. Qui des deux croire ? D. Vincent n'étoit pas homme à decider la queſtion ; cependant ſe voyant obligé d'opter, il donna ſa confiance à celui des deux qui avoit le plus expedié de malades, je veux dire au plus vieux. Auſſi-tôt Andros qui étoit le plus jeune, ſe retira, non ſans lancer à ſon ancien quelques traits railleurs ſur *l'orgaſme* ; voilà donc Oquetos triomphant. Comme il étoit dans les principes du

Docteur Sangrade, il commença par faire saigner abondamment le malade, attendant pour le purger que les humeurs fussent cuites; mais la Mort, qui craignoit sans doute qu'une purgation si sagement differée ne lui enlevât sa proye, prevint la coction, & emporta mon maître. Telle fut la fin du Seigneur D. Vincent, qui perdit la vie parce que son Medecin ne sçavoit pas le grec.

Aurore après avoir fait à son pere des funerailles dignes d'un homme de sa naissance, entra dans l'administration de son bien. Devenuë maîtresse de ses volontez, elle congedia quelques domestiques en leur donnant des recompenses proportionnées à leurs services, & se retira bien-tôt à un chateau qu'elle avoit sur les bords du Tage entre Sacedon & Buendia. Je fus du nombre de ceux qu'elle retint, & qui la suivirent à la campagne; j'eus même le bonheur de lui devenir necessaire. Malgré le rapport fidéle que je lui avois fait de Don Luis, elle aimoit encore ce Cavalier; ou plûtôt n'ayant pû vaincre son amour, elle s'y étoit entierement abandonnée: elle n'avoit plus besoin de précautions pour me parler en particulier. Gil Blas, me dit-elle en soûpirant, je ne puis oublier D. Luis; quelque effort que je fasse pour le bannir de ma pensée, il s'y presente sans cesse, non tel que tu me l'as peint, plongé dans toutes

ſortes de deſordres, mais tel que je voudrois qu'il fût, tendre, amoureux, conſtant. Elle s'attendrit en diſant ces paroles, & ne peut s'empêcher de répandre quelques larmes. Peu s'en fallut que je ne pleuraſſe auſſi, tant je fus touché de ſes pleurs; je ne pouvois mieux lui faire ma cour, que de paroître ſi ſenſible à ſes peines. Mon ami, continua-t-elle après avoir eſſuyé ſes beaux yeux, je vois que tu es d'un bon naturel, je ſuis ſi ſatisfaite de ton zele, que je te promets de le bien recompenſer. Ton ſecours, mon cher Gil Blas, m'eſt plus neceſſaire que jamais; il faut que je te découvre un deſſein qui m'occupe; tu vas le trouver fort bizarre. Apprends que je veux partir au plûtôt pour Salamanque; là je prétends me déguiſer en Cavalier, & ſous le nom de D. Felix je ferai connoiſſance avec Pacheco, je tâcherai de gagner ſa confiance & ſon amitié; je lui parlerai ſouvent d'Aurore de Guzman dont je paſſerai pour couſin, il ſouhaitera peut-être de la voir, & c'eſt où je l'attends. Nous aurons deux logemens à Salamanque; dans l'un je ſerai Don Felix, dans l'autre Aurore; & m'offrant aux yeux de Don Luis, tantôt traveſtie en homme, tantôt ſous mes habits naturels, je me flate que je pourrai peu à peu l'amener à la fin que je me propoſe. Je demeure d'accord, ajoûta-t-elle, que mon projet

projet eſt extravagant ; mais ma paſſion m'entraîne, & l'innocence de mes intentions acheve de m'étourdir ſur la démarche que je veux hazarder.

Je n'étois pas du ſentiment d'Aurore ſur la nature de ſon deſſein : cependant quelque déraiſonnable que je la trouvaſſe, je me gardai bien de faire le pedagogue ; au contraire je commençai à doret la pilule, & j'entrepris de prouver que ce projet fou n'étoit qu'un jeu d'eſprit agreable & ſans conſequence : cela fit plaiſir à ma maîtreſſe ; les amans veulent qu'on flate leurs plus folles imaginations. Nous ne regardâmes plus cette entrepriſe temeraire, que comme une Comedie dont il ne falloit ſonger qu'à bien concerter la repreſentation. Nous choiſimes nos Acteurs dans le domeſtique, puis nous diſtribuâmes les rolles ; ce qui ſe paſſa ſans clameurs & ſans querelle, parce que nous n'étions pas des Comediens de profeſſion. Il fut reſolu que la Dame Ortiz feroit la tante d'Aurore ſous le nom de Donna Kimena de Guſman ; qu'on lui donneroit un valet & une ſuivante ; & qu'Aurore traveſtie en Cavalier, m'auroit pour valet de chambre avec une de ſes femmes déguiſée en page, pour la ſervir en particulier. Les perſonnages ainſi reglez, nous retournâmes à Madrid, où nous apprîmes que D. Luis étoit encore, mais qu'il ne tar-

deroit guere à partir pour Salamanque : nous fîmes faire en diligence les habits dont nous avions beſoin. Lorſqu'ils furent achevez, ma maîtreſſe les fit embaler proprement, attendu que nous ne les devions mettre qu'en temps & lieu ; puis laiſſant le ſoin de ſa maiſon à ſon homme d'affaires, elle partit dans un caroſſe à quatre mulets, & prit le chemin du Royaume de Leon avec tous ceux de ſes domeſtiques qui avoient quelque rolle à joüer dans cette piece.

Nous avions déja traverſé la Caſtille vieille quand l'eſſieu du caroſſe ſe rompit ; c'étoit entre Avila & Villaflor, à trois ou quatre cens pas d'un château qu'on appercevoit au pied d'une montagne. La nuit approchoit, & nous étions aſſez embarraſſez ; mais il paſſa par hazard auprès de nous un Païſan qui nous tira d'embarras. Il nous apprit que le château qui s'offroit à notre vûë, appartenoit à Donna Elvira veuve de D. Pedro de Pinarés, & il nous dit tant de bien de cette Dame, que ma maîtreſſe m'envoya au château demander un logement de ſa part pour cette nuit. Elvire ne démentit point le rapport du Païſan ; elle me reçut d'un air gracieux, & fit à mon compliment la réponſe que je deſirois. Nous nous rendîmes tous au château, où les mulets traînerent doucement le caroſſe. Nous rencontrâmes à la porte la veuve de

Don Pedro, qui venoit au devant de ma maîtreſſe. Je paſſerai ſous ſilence les diſcours que la civilité obligea de tenir de part & d'autre en cette occaſion ; je dirai ſeulement qu'Elvire étoit une Dame déja dans un âge avancé, mais très-polie, & qu'elle ſçavoit mieux que femme du monde remplir les devoirs de l'hoſpitalité. Elle conduiſit Aurore dans un appartement ſuperbe, où la laiſſant repoſer quelques momens, elle vint donner ſon attention juſqu'aux moindres choſes qui nous regardoient. Enſuite quand le ſouper fut prêt, elle ordonna qu'on ſervît dans la chambre d'Aurore, où toutes deux elles ſe mirent à table. La veuve de D. Pedro n'étoit pas de ces perſonnes qui font mal les honneurs d'un répas en prenant un air réveur ou chagrin ; elle avoit l'humeur gaye, & ſoûtenoit agréablement la converſation ; elle s'exprimoit noblement & en beaux termes : j'admirois ſon eſprit & le tour fin qu'elle donnoit à ſes penſées. Aurore en paroiſſoit auſſi charmée que moi ; elles lierent amitié l'une avec l'autre, & ſe promirent reciproquement d'avoir enſemble un commerce de lettres. Comme notre caroſſe ne pouvoit être racommodé que le jour ſuivant, & que nous courions riſque de partir fort tard, il fut arrêté que nous demeurerions au château le lendemain. On nous ſervit à notre tour des vian-

des avec profuſion. & nous ne fumes pas plus mal couchez que nous avions été regalez.

Le jour d'après, ma maîtreſſe trouva de nouveaux charmes dans l'entretien d'Elvire; elles dînerent dans une grande ſalle, où il y avoit pluſieurs tableaux. On en remarquoit un entr'autres, dont les figures étoient merveilleuſement bien repreſentées, mais il offroit aux yeux un ſpectacle bien tragique. Un Cavalier mort, couché à la renverſe, & noyé dans ſon ſang, y étoit peint; & tout mort qu'il paroiſſoit, il avoit un air menaçant. On voyoit auprès de lui une jeune Dame dans une autre attitude; quoiqu'elle fût auſſi étenduë par terre, elle avoit une épée plongée dans ſon ſein, & rendoit les derniers ſoûpirs, en attachant ſes regards mourans ſur un jeune homme qui ſembloit avoir une douleur mortelle de la perdre. Le Peintre avoit encore chargé ſon tableau d'une figure qui n'échappa point à mon attention; c'étoit un vieillard de bonne mine, qui vivement touché des objets qui frappoient ſa vûë, ne s'y montroit pas moins ſenſible que le jeune homme. On eût dit que ces images ſanglantes leur faiſoient ſentir à tous deux les mêmes ateintes; mais qu'ils en recevoient differemment les impreſſions. Le vieillard plongé dans une profonde triſteſſe, en paroiſſoit comme accablé, au lieu qu'il y avoit de la fureur mê-

lée avec l'affliction du jeune homme; toutes ces choſes étoient peintes avec des expreſſions ſi fortes, que nous ne pouvions nous laſſer de les regarder. Ma maîtreſſe demanda quelle hiſtoire ce tableau repreſentoit. Madame, lui dit Elvire, c'eſt une peinture fidéle des malheurs de ma famille. Cette réponſe piqua la curioſité d'Aurore, qui témoigna un ſi grand deſir d'en ſçavoir davantage, que la veuve de D. Pedro ne pût ſe diſpenſer de lui promettre la ſatisfaction qu'elle ſouhaitoit. Cette promeſſe qui ſe fit devant Ortiz, ſes deux compagnes & moi, nous arrêta tous quatre dans la ſalle après le repas: ma maîtreſſe voulut nous renvoyer; mais Elvire qui s'apperçut bien que nous mourions d'envie d'entendre l'explication du tableau, eut la bonté de nous retenir, en diſant que l'hiſtoire qu'elle alloit raconter n'étoit pas de celles qui demandent du ſecret. Un moment après, elle commença ſon recit dans ces termes.

Chapitre V.

Le Mariage de vengeance.

Roger Roi de Sicile, avoit une frere & une ſœur; ce frere appellé Mainfroi ſe

revolta contre lui, & alluma dans le Royaume une guerre qui fut dangereuſe & ſanglante, mais il eut le malheur de perdre deux batailles, & de tomber entre les mains du Roi, qui ſe contenta de lui ôter la liberté pour le punir de ſa revolte. Cette clemence ne ſervit qu'à faire paſſer Roger pour un barbare dans l'eſprit d'une partie de ſes Sujets; ils diſoient qu'il n'avoit ſauvé la vie à ſon frere que pour exercer ſur lui une vengeance lente & inhumaine. Tous les autres avec plus de fondement, n'imputoient les traitemens durs que Mainfroi ſouffroit dans ſa priſon, qu'à ſa ſœur Mathilde. Cette Princeſſe avoit en effet toûjours haï ce Prince, & ne ceſſa point de le perſecuter tant qu'il vêcut; elle mourut peu de temps après lui, & l'on regarda ſa mort comme une juſte punition de ſes ſentimens dénaturez.

Mainfroi laiſſa deux fils: ils étoient encore dans l'enfance. Roger eut quelque envie de s'en défaire, de crainte que parvenus à un âge plus avancé, le deſir de venger leur pere ne les portât à relever un parti qui n'étoit pas ſi bien abattu, qu'il ne pût cauſer de nouveaux troubles dans l'Etat. Il communiqua ſon deſſein au Senateur Leontio Siffredi ſon Miniſtre, qui pour l'en détourner ſe chargea de l'éducation du Prince Enrique qui étoit l'aîné, & lui conſeilla de confier au Connêtable de Si-

cile la conduite du plus jeune, qu'on appelloit D. Pedro. Roger perſuadé que ſes neveux ſeroient élevez par ces deux hommes dans la ſoûmiſſion qu'ils lui devoient, les leur abandonna, & prit ſoin lui-même de Conſtance ſa niece; elle étoit de l'âge d'Enrique, & fille unique de la Princeſſe Mathilde; il lui donna des femmes & des Maîtres, & n'épargna rien pour ſon éducation.

Leontio Siffredi avoit un château à deux petites lieuës de Palerme, dans un lieu nommé Belmonte; c'étoit là que ce Miniſtre s'attachoit à rendre Enrique digne de monter un jour ſur le Trône de Sicile. Il remarqua d'abord dans ce Prince des qualitez ſi aimables, qu'il s'y attacha comme s'il n'eût point eu d'enfant. Il avoit pourtant deux filles: l'aînée qu'on nommoit Blanche, plus jeune d'une année que le Prince, étoit pourvûë d'une beauté parfaite; & la cadette appellée Porcie, après avoir en naiſſant cauſé la mort de ſa mere, étoit encore au berceau. Blanche & le Prince Enrique ſentirent de l'amour l'un pour l'autre dès qu'ils furent capables d'aimer; mais ils n'avoient pas la liberté de s'entretenir en particulier. Le Prince neanmoins ne laiſſa pas quelquefois d'en trouver l'occaſion; il ſçut même ſi bien profiter de ces momens precieux, qu'il engagea la fille de Siffredi à lui permettre d'executer un projet

qu'il meditoit. Il arriva juſtement dans ce temps-là que Leontio fut obligé par ordre du Roi de faire un voyage dans une Province des plus reculées de l'Iſle. Pendant ſon abſence, Enrique fit faire une ouverture au mur de ſon appartement, qui repondoit à la chambre de Blanche. Cette ouverture étoit ouverte d'une couliſſe de bois qui ſe fermoit & s'ouvroit ſans qu'elle parût, parce qu'elle étoit ſi étroitement jointe au lambris, que les yeux ne pouvoient appercevoir l'artifice. Un habile Architecte que le Prince avoit mis dans ſes interêts, fit cet ouvrage avec autant de diligence que de ſecret.

L'amoureux Enrique s'introduiſoit par-là quelquefois dans la chambre de ſa maîtreſſe, mais il n'abuſoit point de ſes bontez. Si elle avoit eu l'imprudence de lui permettre une entrée ſecrette dans ſon appartement, du moins ce n'avoit été que ſur les aſſurances qu'il lui avoit données, qu'il n'exigeroit jamais d'elle que les faveurs les plus innocentes. Une nuit il la trouva fort inquiette ; elle avoit appris que Roger étoit très malade, & qu'il venoit de mander Siffredi comme grand Chancellier du Royaume, pour le rendre dépoſitaire de ſes dernieres volontez. Elle ſe répreſentoit déja ſur le Trône ſon cher Enrique ; & craignant de le perdre dans ce haut rang, cette crainte lui cauſoit une étrange

agitation ; elle avoit même les larmes aux yeux, lorſqu'il parut devant elle. Vous pleurez, Madame, lui dit-il, que dois-je penſer de la triſteſſe où je vous vois plongée ? Seigneur, lui repondit Blanche, je ne puis vous cacher mes allarmes ; le Roi votre oncle ceſſera bien-tôt de vivre, & vous allez remplir ſa place. Quand j'enviſage combien votre nouvelle grandeur va vous éloigner de moi, je vous avouë que j'ai de l'inquietude : un Monarque voit les choſes d'un autre œil qu'un amant ; & ce qui faiſoit tous ſes deſirs, quand il reconnoiſſoit un pouvoir au-deſſus du ſien, ne le touche plus que foiblement ſur le Trône ; ſoit preſſentiment, ſoit raiſon, je ſens s'élever dans mon cœur des mouvemens qui m'agitent, & que ne peut calmer toute la confiance que je dois à vos bontez ; je ne me défie point de la fermeté de vos ſentimens, je ne me défie que de mon bonheur. Adorable Blanche, repliqua le Prince, vos craintes ſont obligeantes, & juſtifient mon attachement à vos charmes, mais l'excès où vous portez vos défiances offenſe mon amour & ſi je l'oſe dire, l'eſtime que vous me devez. Non, ne penſez pas que ma deſtinée puiſſe être ſéparée de la vôtre ; croyez plûtôt que vous ſeule ferez toûjours mon bonheur : perdez donc une crainte vaine, faut-il qu'elle trouble des momens ſi doux ? Ah ! Sei-

gneur, reprit la fille de Leontio, dès que vous ſerez couronné, vos ſujets pourront vous demander pour Reine une Princeſſe deſcenduë d'une longue ſuite de Rois, & dont l'himen éclairant joigne de nouveaux Etats aux vôtres: & peut-être helas! répondrez-vous à leur attente, même aux dépens de vos plus doux vœux. Hé pourquoi, reprit Enrique avec emportement, pourquoi trop prompte à vous tourmenter, vous faire une image affligeante de l'avenir? Si le Ciel diſpoſe du Roi mon oncle, & me rend maître de la Sicile, je jure de me donner à vous dans Palerme, en preſence de ma Cour; j'en atteſte tout ce qu'on reconnoît de plus ſacré parmi nous.

Les proteſtations d'Enrique raſſurerent la fille de Siffredi, le reſte de leur entretien roula ſur la maladie du Roi. Enrique fit voir la bonté de ſon naturel, il plaignit le ſort de ſon oncle, quoiqu'il n'eût pas ſujet d'en être fort touché, & la force du ſang lui fit regretter un Prince dont la mort lui promettoit une Couronne. Blanche ne ſçavoit pas encore tous les malheurs qui la menaçoient; le Connêtable de Sicile, qui l'avoit rencontrée comme elle ſortoit de l'appartement de ſon pere un jour qu'il étoit venu au château de Belmonte pour quelques affaires importantes, en avoit été frappé. Il en fit dès le lendemain la demande à Siffredi qui agréa ſa re-

cherche ; mais la maladie de Roger étant ſurvenuë dans ce temps-là, ce mariage demeura ſuſpendu, & Blanche n'en avoit point entendu parler.

Un matin comme Enrique achevoit de s'habiller, il fut ſurpris de voir entrer dans ſon appartement Leontio ſuivi de Blanche. Seigneur, lui dit ce Miniſtre, la nouvelle que je vous apporte aura dequoi vous affliger, mais la conſolation qui l'accompagne doit moderer votre douleur. Le Roi votre oncle vient de mourir ; il vous laiſſe par ſa mort heritier de ſon Sceptre : la Sicile vous eſt ſoûmiſe, les Grands du Royaume attendent vos ordres à Palerme. Ils m'ont chargé de les recevoir de votre bouche, & je viens, Seigneur, avec ma fille vous rendre les premiers & les plus ſinceres hommages que vous doivent vos nouveaux ſujets. Le Prince, qui ſçavoit bien que Roger depuis deux mois étoit atteint d'une maladie qui le détruiſoit peu-à-peu, ne fut pas étonné de cette nouvelle. Cependant frappé du changement ſubit de ſa condition, il ſentit naître dans ſon cœur mille mouvemens confus; il rêva quelque temps, puis rompant le ſilence, il adreſſa ces paroles à Leontio : Sage Siffredi, je vous regarde toûjours comme mon pere ; je ferai gloire de me regler par vos conſeils, & vous regnerez plus que moi dans la Sicile. A ces mots, s'appro-

chant d'une table ſur laquelle étoit une écritoire ; & prenant une feüille blanche, il écrivit ſon nom au bas de la page. Que voulez-vous faire, Seigneur, lui dit Siffredi ? Vous marquer ma reconnoiſſance & mon eſtime, répondit Enrique. Enſuite ce Prince preſenta la feüille à Blanche, & lui dit : Recevez, Madame, ce gage de ma foi, & de l'empire que je vous donne ſur mes volontez. Blanche la prit en rougiſſant, & fit cette réponſe au Prince : Seigneur, je reçois avec reſpect les graces de mon Roi ; mais je dépends d'un pere, & vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je remette votre billet entre ſes mains, pour en faire l'uſage que ſa prudence lui conſeillera.

Elle donna effectivement à ſon pere la ſignature d'Enrique. Alors Siffredi remarqua ce qui juſqu'à ce moment étoit échappé à ſa penétration ; il demêla les ſentimens du Prince, & lui dit : Votre Majeſté n'aura point de reproches à me faire, je n'abuſerai point de la confiance... Mon cher Leontio, interrompit Enrique, ne craignez point d'en abuſer ; quelque uſage que vous faſſiez de mon billet, j'en approuverai la diſpoſition. Mais allez, continua-t-il, retournez à Palerme, ordonnez-y les apprêts de mon couronnement, & dites à mes Sujets que je vais ſur vos pas recevoir le ſerment de leur fidelité, & les aſſu-

rer

rer de mon affection. Ce Miniſtre obéït aux ordres de ſon nouveau Maître, & prit avec ſa fille le chemin de Palerme.

Quelques heures après leur départ, le Prince partit auſſi de Belmonte, plus occupé de ſon amour que du haut rang où il alloit monter. Lorſqu'on le vit arriver dans la Ville, on pouſſa mille cris de joye, & il entra parmi les acclamations du peuple dans le Palais où tout étoit déja prêt pour la ceremonie; il y trouva la Princeſſe Conſtance, vêtuë de longs habillemens de deüil; elle paroiſſoit fort touchée de la mort de Roger. Comme ils ſe devoient un compliment reciproque ſur la mort de ce Monarque, ils s'en acquitterent l'un & l'autre avec eſprit, mais avec un peu plus de froideur de la part d'Enrique que de celle de Conſtance, qui malgré les demêlez de leur famille n'avoit pû haïr ce Prince. Il ſe plaça ſur le Trône, & la Princeſſe s'aſſit à ſes côtez ſur un fauteüil un peu moins élevé. Les Grands du Royaume prirent leurs places chacun ſelon ſon rang: la ceremonie commença; & Leontio, comme grand Chancelier de l'Etat, & dépoſitaire du Teſtament du feu Roi, en ayant fait l'ouverture, ſe mit à le lire à haute voix. Cet acte contenoit en ſubſtance; que Roger ſe voyant ſans enfans, nommoit pour ſon ſucceſſeur le fils aîné de Mainfroi, à condition qu'il épouſeroit

ſa Princeſſe Conſtance ; & que s'il réfuſoit ſa main, la Couronne de Sicile à ſon excluſion, tomberoit ſur la tête de l'Infant D. Pedro ſon frere, à la même condition.

Ces paroles ſurprirent étrangement Enrique : il en ſentit une peine inconcevable ; & cette peine devint encore plus vive, lorſque Leontio après avoir achevé la lecture du Teſtament, dit à toute l'aſſemblée : Seigneurs, ayant rapporté les dernieres intentions du feu Roi notre Monarque, ce genereux Prince conſent d'honorer de ſa main la Princeſſe Conſtance ſa couſine. A ces mots Enrique interrompit le Chancelier : Leontio, lui dit-il, ſouvenez-vous de l'écrit que Blanche vous... Seigneur, interrompit avec précipitation Siffredi, ſans donner le temps au Prince de s'expliquer, le voici. Les Grands du Royaume, pourſuivit-il en montrant le billet à l'aſſemblée, y verront par l'auguſte ſeing de votre Majeſté l'eſtime que vous faites de la Princeſſe, & la déference que vous avez pour les dernieres volontez du feu Roi votre oncle. Ayant achevé ces paroles, il ſe mit à lire le billet dans les termes dont il l'avoit rempli lui même. Le nouveau Roi y faiſoit à ſes peuples dans la forme la plus autentique une promeſſe d'épouſer Conſtance conformément aux intentions de Roger. La ſalle retentit de longs cris de joye ;

Vive notre magnanime Roi Enrique, s'écrierent tous ceux qui étoient preſens. Comme on n'ignoroit pas l'averſion que ce Prince avoit toûjours marqué pour la Princeſſe, on avoit craint avec raiſon qu'il ne ſe revoltât contre la condition du Teſtament, & ne causât des mouvemens dans le Royaume ; mais la lecture du billet en raſſurant là-deſſus les Grands & le Peuple, excitoit ces acclamations generales, qui déchiroient en ſecret le cœur du Monarque.

Conſtance, qui par l'interêt de ſa gloire & par un ſentiment de tendreſſe, y prenoit plus de part que perſonne, choiſit ce temps pour l'aſſurer de ſa reconnoiſſance. Le Prince eut beau vouloir ſe contraindre, il reçût le compliment de la Princeſſe avec tant de trouble, il étoit dans un ſi grand deſordre, qu'il ne put même lui répondre ce que la bienſeance exigeoit de lui. Enfin cedant à la violence qu'il ſe faiſoit, il s'approcha de Siffredi, que le devoir de ſa Charge obligeoit de ſe tenir aſſez près de ſa perſonne, & lui dit tout bas : Que faites-vous, Leontio? l'écrit que j'ai mis entre les mains de votre fille n'étoit point deſtiné pour cet uſage. Vous trahiſſez... Seigneur, interrompit encore Siffredi d'un ton ferme, ſongez à votre gloire ; ſi vous refuſez de ſuivre les volontez du Roi votre oncle, vous

perdrez la Couronne de Sicile. Il n'eut pas achevé de parler ainſi, qu'il s'éloigna du Roi pour l'empêcher de lui repliquer. Enrique demeura dans un embarras extrême ; il ſe ſentoit agité de mouvemens contraires ; il étoit irrité contre Siffredi ; il ne pouvoit ſe reſoudre à quitter Blanche ; & partagé entre elle & l'interêt de ſa gloire, il fut aſſez long-temps incertain du parti qu'il avoit à prendre. Il ſe détermina pourtant, & crût avoir trouvé le moyen de conſerver la fille de Siffredi, ſans renoncer au Trône. Il feignit de vouloir ſe ſoûmettre aux volontez de Roger, ſe propoſant, tandis qu'on ſolliciteroit à Rome la diſpenſe de ſon mariage avec ſa couſine, de gagner par ſes bienfaits les Grands du Royaume, & d'établir ſi bien ſa puiſſance, qu'on ne pût l'obliger à remplir la condition du Teſtament.

Dès qu'il eut formé ce deſſein, il devint plus tranquille ; & ſe tournant vers Conſtance, il lui confirma ce que le grand Chancelier avoit lû dans l'aſſemblée. Mais au moment même qu'il ſe trahiſſoit juſqu'à lui offrir ſa foi, Blanche arriva dans la ſalle du Conſeil ; elle y venoit par ordre de ſon pere rendre ſes devoirs à la Princeſſe ; & ſes oreilles en entrant furent frappées des paroles d'Enrique. Outre cela Leontio ne voulant pas qu'elle pût douter de ſon mal-

heur, lui dit en la preſentant à Conſtance : Ma fille, rendez vos hommages à votre Reine ; ſouhaitez-lui les douceurs d'un regne floriſſant & d'un heureux hymenée. Ce coup terrible accabla l'infortunée Blanche ; elle entreprit inutilement de cacher ſa douleur : ſon viſage rougit & pâlit ſucceſſivement, & tout ſon corps friſſonna. Cependant la Princeſſe n'en eut aucun ſoupçon : elle attribua le deſordre de ſon compliment à l'embarras d'une jeune perſonne élevée dans un deſert, & peu accoûtumée à la Cour. Il n'en fut pas ainſi du jeune Roi : la vûë de Blanche lui fit perdre contenance, & le deſeſpoir qu'il remarquoit dans ſes yeux le mettoit hors de lui-même : il ne douroit pas que jugeant ſur les apparences elle ne le crût infidelle ; il auroit eu moins d'inquiétude s'il eût pû lui parler : mais comment en trouver les moyens, lorſque toute la Sicile, pour ainſi dire, avoit les yeux ſur lui ? D'ailleurs le cruel Siffredi lui en ôta l'eſperance. Ce Miniſtre, qui liſoit dans le cœur de ces deux amans, & vouloit prévenir les malheurs que la violence de leur amour pouvoit cauſer dans l'Etat, fit adroitement ſortir ſa fille de l'aſſemblée, & reprit avec elle le chemin de Belmonte, reſolu pour plus d'une raiſon, de la marier au plûtôt.

Lorſqu'ils y furent arrivez, il lui fit connoître toute l'horreur de ſa deſtinée, il lui declara qu'il l'avoit promiſe au Connêtable. Juſte Ciel, s'écria-t-elle, emportée par un mouvement de douleur que la préſence de ſon pere ne put reprimer, à quels affreux ſupplices réſerviez-vous la malheureuſe Blanche? Son tranſport fut même ſi violent, que toutes les puiſſances de ſon ame en furent ſuſpenduës : ſon corps ſe glaça ; & devenant froide & pâle, elle tomba évanouïë entre les bras de ſon pere. Il fut touché de l'état où il la voyoit ; neanmoins, quoiqu'il reſſentît vivement ſes peines, ſa premiere reſolution n'en fut point ébranlée. Blanche reprit enfin ſes eſprits plus par le vif reſſentiment de ſa douleur, que par l'eau que Siffredi lui jetta ſur le viſage ; & lorſqu'en ouvrant ſes yeux languiſſans elle l'apperçut qui s'empreſſoit à la ſecourir : Seigneur, lui dit-elle d'une voix preſque éteinte, j'ai honte de vous laiſſer voir ma foibleſſe ; mais la mort qui ne peut tarder à finir mes tourmens, va bien-tôt vous délivrer d'une malheureuſe fille qui a pû diſpoſer de ſon cœur ſans votre aveu. Non, ma chere Blanche, répondit Leontio, vous ne mourrez point, & votre vertu reprendra ſur vous ſon empire. La recherche du Connêtable vous fait honneur ; c'eſt le parti

le plus conſiderable de l'Etat... J'eſtime ſa perſonne & ſon merite, interrompit Blanche; mais, Seigneur, le Roi m'avoit fait eſperer... Ma fille, interrompit à ſon tour Siffredi, je ſçai tout ce que vous pouvez dire là-deſſus; je n'ignore pas votre tendreſſe pour ce Prince, & ne la deſapprouverois pas dans d'autres conjonctures; vous me verriez même ardent à vous aſſurer la main d'Enrique, ſi l'interêt de ſa gloire & celui de l'Etat ne l'obligeoient pas à la donner à Conſtance; c'eſt à la condition ſeule d'épouſer cette Princeſſe que le feu Roi l'a deſigné ſon ſucceſſeur. Voulez-vous qu'il vous préfere à la Couronne de Sicile? Croyez que je gemis avec vous du coup mortel qui vous frappe. Cependant puiſque nous ne pouvons aller contre les deſtinées, faites un effort genereux; il y va de votre gloire de ne pas laiſſer voir à tout le Royaume que vous vous êtes flatée d'une eſperance frivole; votre ſenſibilité pour le Roi donneroit même lieu à des bruits deſavantageux pour vous; & le ſeul moyen de vous en préſerver, c'eſt d'épouſer le Connêtable. Enfin Blanche, il n'eſt plus temps de déliberer, le Roi vous cede pour un Trône; il épouſe Conſtance, le Connêtable a ma parole; dégagez-la, je vous en prie; & s'il eſt neceſſaire

pour vous y reſoudre que je me ſerve de mon autorité, je vous l'ordonne.

En achevant ces paroles, il la quitta pour lui laiſſer faire ſes reflexions ſur ce qu'il venoit de lui dire; il eſperoit qu'après avoir peſé les raiſons dont il s'étoit ſervi pour ſoûtenir ſa vertu contre le penchant de ſon cœur, elle ſe détermineroit d'elle-même à ſe donner au Connêtable. Il ne ſe trompa point; mais combien en coûta-t-il à la triſte Blanche pour prendre cette reſolution? Elle étoit dans l'état du monde le plus digne de pitié. La douleur de voir ſes preſſentimens ſur l'infidelité d'Enrique tournez en certitude, & d'être contrainte en le perdant de ſe livrer à un homme qu'elle ne pouvoit aimer, lui cauſoit des tranſports d'affliction ſi violens, que tous ſes momens devenoient pour elle des ſupplices nouveaux: Si mon malheur eſt certain, s'écria-t-elle, comment y puis-je reſiſter ſans mourir? Impitoyable deſtinée, pourquoi me repaiſſois-tu des plus douces eſperances, ſi tu devois me précipiter dans un abîme de maux? Et toi, perfide amant, tu te donnes à une autre, quand tu me promets une éternelle fidelité. As-tu donc pû ſi-tôt mettre en oubli la foi que tu m'as jurée? Pour te punir de m'avoir ſi cruellement trompée, faſſe le Ciel que

le lit conjugal que tu vas ſoüiller par un parjure, ſoit moins le theâtre de tes plaiſirs que de tes remords ! que les careſſes de Conſtance verſent un poiſon dans ton cœur infidéle ! puiſſe ton hymen devenir auſſi affreux que le mien ! Oui, traître, je vais épouſer le Connêtable que je n'aime point, pour me venger de moi-même, pour me punir d'avoir ſi mal choiſi l'objet de ma folle paſſion. Puiſque ma Religion me défend d'attenter à ma vie, je veux que les jours qui me reſtent à vivre ne ſoient qu'un tiſſu malheureux de peines & d'ennuis. Si tu conſerves encore pour moi quelque ſentiment d'amour, tu me verras jetter entre les bras d'un autre ; & ſi tu m'as entierement oubliée, la Sicile du moins pourra ſe vanter d'avoir produit une femme, qui s'eſt punie elle-même d'avoir trop legerement diſpoſé de ſon cœur.

Ce fut dans une pareille ſituation que cette triſte victime de l'amour & du devoir paſſa la nuit qui préceda ſon mariage avec le Connêtable. Siffredi la trouvant le lendemain prête à faire ce qu'il ſouhaitoit, ſe hâta de profiter de cette diſpoſition favorable. Il fit venir le Connêtable à Belmonte le jour même, & le maria ſecretement avec ſa fille dans la Chapelle du Château. Quelle journée pour Blanche !

Ce n'étoit point aſſez de renoncer à une Couronne, de perdre un amant aimé, & de ſe donner à un objet haï; il falloit encore qu'elle contraignît ſes ſentimens devant un mari prévenu pour elle de la paſſion la plus ardente, & naturellement jaloux. Cet époux charmé de la poſſeder, étoit ſans ceſſe à ſes genoux; il ne lui laiſſoit pas ſeulement la triſte conſolation de pleurer en ſecret ſes malheurs. La nuit arrivée, la fille de Leontio ſentit redoubler ſon affliction; mais que devint-elle lorſque ſes femmes, après l'avoir deshabillée, la laiſſerent ſeule avec le Connêtable? Il lui demanda reſpectueuſement la cauſe de l'abbatement où elle ſembloit être. Cette queſtion embarraſſa Blanche, qui feignit de ſe trouver mal; ſon époux y fut d'abord trompé, mais il ne demeura pas long-temps dans cette erreur. Comme il étoit veritablement inquiet de l'état où il la voyoit, & qu'il la preſſoit de ſe mettre au lit, ſes inſtances, qu'elle expliqua mal, preſenterent à ſon eſprit une image ſi cruelle, que ne pouvant plus ſe contraindre, elle donna un libre cours à ſes ſoûpirs & à ſes larmes. Quelle vûë pour un homme qui s'étoit crû au comble de ſes vœux? Il ne douta plus que l'affliction de ſa femme ne renfermât quelque choſe de ſiniſtre pour

ſon amour. Neanmoins quoique cette connoiſſance le mît dans une ſituation preſque auſſi déplorable que celle de Blanche, il eut aſſez de force ſur lui pour cacher ſes ſoupçons ; il redoubla ſes empreſſemens, & continua de preſſer ſon épouſe de ſe coucher, l'aſſurant qu'il lui laiſſeroit prendre tout le repos dont elle avoit beſoin ; il s'offrit même d'appeller ſes femmes, ſi elle jugeoit que leur ſecours pût apporter quelque ſoulagement à ſon mal. Blanche s'étant raſſurée ſur cette promeſſe, lui dit que le ſommeil ſeul lui étoit neceſſaire dans la foibleſſe où elle ſe ſentoit. Il feignit de la croire ; ils ſe mirent tous deux au lit, & paſſerent une nuit bien differente de celles que l'amour & l'hymenée accordent à deux amans charmez l'un de l'autre.

Pendant que la fille de Siffredi ſe livroit à ſa douleur, le Connêtable cherchoit en lui-même ce qui pouvoit lui rendre ſon mariage ſi rigoureux. Il jugeoit bien qu'il avoit un rival ; mais quand il vouloit le découvrir, il ſe perdoit dans ſes idées ; il ſçavoit ſeulement qu'il étoit le plus malheureux de tous les hommes ; il avoit déja paſſé les deux tiers de la nuit dans ces agitations, lorſqu'un bruit ſourd frappa ſes oreilles : il fut ſurpris d'entendre quelqu'un traîner lentement ſes pas dans la chambre,

il crut ſe tromper ; car il ſe ſouvint qu'il avoit fermé la porte lui-même, après que les femmes de Blanche furent ſorties. Il ouvrit le rideau pour s'éclaircir par ſes propres yeux de la cauſe du bruit qu'il entendoit ; mais la lumiere qu'on avoit laiſſée dans la cheminée s'étoit éteinte, & bien-tôt il oüit une voix foible & languiſſante qui appella Blanche à pluſieurs repriſes. Alors ſes ſoupçons jaloux le tranſporterent de fureur, & ſon honneur allarmé l'obligeant à ſe lever pour prévenir un affront, ou pour en tirer vengeance, il prit ſon épée, il marcha du côté que la voix lui ſembloit partir. Il ſent une épée nuë qui s'oppoſe à la ſienne ; il avance, on ſe retire ; il pourſuit, on ſe dérobe à ſa pourſuite ; il cherche celui qui ſemble le fuïr par tous les endroits de la chambre autant que l'obſcurité le put permettre, & ne le trouve plus ; il s'arrête, il écoûte, & n'entend plus rien. Quel enchantement ? Il s'approche de la porte dans la penſée qu'elle avoit favoriſé la fuite de ce ſecret ennemi de ſon honneur, mais elle étoit fermée au verroüil comme auparavant. Ne pouvant rien comprendre à cette avanture, il appella ceux de ſes gens qui étoient le plus à portée d'entendre ſa voix ; & comme il ouvrit la porte pour cela, il en ferma

le

le paſſage, & ſe tint ſur ſes gardes, craignant de laiſſer échapper ce qu'il cherchoit.

A ſes cris redoublez, quelques domeſtiques accoururent avec des flambeaux; il prend une bougie, & fait une nouvelle recherche dans la chambre en tenant ſon épée nuë; il n'y trouva toutefois perſonne, ni aucune marque apparente qu'on y fût entré; il n'apperçut point de porte ſecrette, ni d'ouverture par où l'on eût pû paſſer: il ne pouvoit pourtant s'aveugler lui-même ſur les circonſtances de ſon malheur: il demeura dans une étrange confuſion de penſées. De recourir à Blanche, elle avoit trop d'interêt à deguiſer la verité, pour qu'il en dût attendre le moindre éclairciſſement: il prit le parti d'aller ouvrir ſon cœur à Leontio, après avoir renvoyé ſes gens, en leur diſant qu'il croyoit avoir entendu quelque bruit dans la chambre, & qu'il s'étoit trompé. Il rencontra ſon beaupere qui ſortoit de ſon appartement au bruit qu'il avoit oüi; & lui racontant ce qui venoit de ſe paſſer, il fit ce récit avec toutes les marques d'une extrême agitation & d'une profonde douleur.

Siffredi fut ſurpris de l'avanture: quoiqu'elle ne lui parût pas naturelle, il ne laiſſa pas de la croire veritable; & jugeant tout poſſible à l'amour du Roi, cette pen-

ſée l'affligea vivement. Mais bien loin de flater les ſoupçons jaloux de ſon gendre, il lui repreſenta d'un air d'aſſurance que cette voix qu'il s'imaginoit avoir entenduë, & cette épée qui s'étoit oppoſée à la ſienne, ne pouvoit être que des phantômes d'une imagination ſéduite par la jalouſie ; qu'il étoit impoſſible que quelqu'un fût entré dans la chambre de ſa fille ; qu'à l'égard de la triſteſſe qu'il avoit remarquée dans ſon épouſe, quelque indiſpoſition l'avoit peut-être cauſée ; que l'honneur ne devoit point être reſponſable des alterations du temperament ; que le changement d'état d'une fille accoûtumée à vivre dans un deſert, & qui ſe voit bruſquement livrée à un homme qu'elle n'a pas eu le temps de connoître & d'aimer, pouvoit être la cauſe de ces pleurs, de ces ſoûpirs, & de cette vive affliction dont il ſe plaignoit ; que l'amour dans le cœur des filles d'un ſang noble ne s'allumoit que par le temps & par les ſervices ; qu'il l'exhortoit à calmer ſes inquietudes, à redoubler ſa tendreſſe & ſes empreſſemens pour diſpoſer Blanche à devenir plus ſenſible, & qu'il le prioit enfin de retourner vers elle, perſuadé que ſes défiances & ſon trouble offenſoient ſa vertu.

Le Connêtable ne répondit rien aux raiſons de ſon beau-pere, ſoit qu'en effet il

commençât à croire qu'il pouvoit s'être trompé dans le desordre où étoit son esprit, soit qu'il jugeât plus à propos de dissimuler, que d'entrepredre inutilement de convaincre le vieillard d'un évenement si dénué de vraisemblance. Il retourna dans l'appartement de sa femme, se remit auprès d'elle, & tâcha d'obtenir du sommeil quelque relâche à ses inquietudes. Blanche de son côté, la triste Blanche n'étoit pas plus tranquille; elle n'avoit que trop entendu les mêmes choses que son époux, & ne pouvoit prendre pour illusion une avanture dont elle sçavoit le secret & les motifs; elle étoit surprise qu'Enrique cherchât à s'introduire dans son appartement, après avoir donné si solemnellement sa foi à la Princesse Constance: au lieu de s'applaudir de cette démarche, & d'en sentir quelque joye, elle la regardoit comme un nouvel outrage, & son cœur en étoit enflâmé de colere.

Tandis que la fille de Siffredi prévenuë contre le jeune Roi, le croyoit le plus coupable des hommes, ce malheureux Prince plus épris que jamais de Blanche, souhaitoit de l'entretenir pour la rassurer contre les apparences qui le condamnoient. Il seroit venu plûtôt à Belmonte pour cet effet, si tous les soins dont il avoit été obligé de s'occuper le lui eussent permis; mais

il n'avoit pû avant cette nuit ſe dérober à ſa Cour. Il connoiſſoit trop bien les détours d'un lieu où il avoit été élevé, pour être en peine de ſe gliſſer dans le château de Siffredi ; & même il conſervoit encore la clef d'une porte ſecrette par où l'on entroit dans les jardins. Ce fut par là qu'il gagna ſon ancien appartement, & qu'enſuite il paſſa dans la chambre de Blanche. Imaginez-vous quel dût être l'étonnement de ce Prince d'y trouver un homme, & de ſentir une épée oppoſée à la ſienne. Peu s'en fallut qu'il n'éclatât & ne fit punir à l'heure même l'audacieux qui oſoit lever ſa main ſacrilége ſur ſon propre Roi. Mais le ménagement qu'il devoit à la fille de Leontio ſuſpendit ſon reſſentiment ; il ſe retira de la même maniere qu'il étoit venu, & plus troublé qu'auparavant il reprit le chemin de Palerme. Il y arriva quelques momens avant le jour, & s'enferma dans ſon appartement ; il étoit trop agité pour y prendre du repos, il ne ſongeoit qu'à retourner à Belmonte. Sa ſureté, ſon honneur, & ſur tout ſon amour, ne lui permettoient pas de differer l'éclairciſſement des circonſtances d'une ſi cruelle avanture.

Dès qu'il fut jour, il commanda ſon équipage de chaſſe ; & ſous prétexte de prendre ce divertiſſement, il s'enfonça dans la

forêt de Belmonte avec ſes piqueurs & quelques-uns de ſes Courtiſans. Il ſuivit quelque temps la chaſſe pour cacher ſon deſſein ; & lorſqu'il vit que chacun couroit avec ardeur à la queuë des chiens, il s'écarta de tout le monde, & prit ſeul le chemin du château de Leontio ; il connoiſſoit trop les routes de la forêt pour pouvoir s'y égarer ; & ſon impatience ne lui permettant pas de ménager ſon cheval, il eut en peu de temps parcouru tout l'eſpace qui le ſéparoit de l'objet de ſon amour. Il cherchoit dans ſon eſprit quelque prétexte plauſible pour ſe procurer un entretien ſecret avec la fille de Siffredi, quand traverſant une petite route qui aboutiſſoit à une des portes du Parc, il apperçût auprès de lui deux femmes aſſiſes, qui s'entretenoient au pied d'un arbre. Il ne douta point que ces perſonnes ne fuſſent du château, & cette vûë lui cauſa de l'émotion ; mais il fut bien plus agité, lorſque ces femmes s'étant tournées de ſon côté au bruit que ſon cheval faiſoit en courant, il reconnut ſa chere Blanche. Elle s'étoit échappée du château avec Niſe, celle de ſes femmes qui avoit le plus de part à ſa confiance, pour pleurer du moins ſon malheur en liberté.

Il vola ; il ſe precipita, pour ainſi dire ;

à ſes pieds ; & voyant dans ſes yeux tous les ſignes de la plus profonde affliction, il en fut attendri. Belle Blanche, lui dit-il, ſuſpendez les mouvemens de votre douleur ; les apparences, je l'avouë, me peignent coupable à vos yeux ; mais quand vous ſerez inſtruite du deſſein que j'ai formé pour vous, ce que vous regardez comme un crime vous paroîtra une preuve de mon innocence & de l'excès de mon amour. Ces paroles qu'Enrique croyoit capables de moderer l'affliction de Blanche, ne ſervirent qu'à la redoubler : elle voulut répondre ; mais les ſanglots étoufferent ſa voix. Le Prince étonné de ſon ſaiſiſſement, lui dit : Quoi Madame, je ne puis calmer votre trouble ? Par quel malheur ai-je perdu votre confiance, moi qui mets en peril ma Couronne, & même ma vie pour me conſerver à vous ? Alors la fille de Leontio faiſant un effort ſur elle pour s'expliquer, lui dit : Seigneur, vos promeſſes ne ſont plus de ſaiſon ; rien deſormais ne peut lier ma deſtinée à la vôtre. Ah ! Blanche, interrompit bruſquement Enrique, quelles paroles cruelles me faites-vous entendre ? Qui peut vous enlever à mon amour ? Qui voudra s'oppoſer à la fureur d'un Roi qui mettroit en feu toute la Sicile, plûtôt que de vous laiſſer ravir à ſes eſ-

perances ? Tout votre pouvoir, Seigneur, reprit languiſſamment la fille de Siffredi, devient inutile contre les obſtacles qui nous ſeparent, je ſuis femme du Connêtable.

Femme du Connêtable, s'écria le Prince en reculant de quelques pas. Il ne peut continuer tant il fut ſaiſi, accablé de ce coup imprevû ; ſes forces l'abandonnerent. Il ſe laiſſa tomber au pied d'un arbre qui ſe trouva derriere lui ; il étoit pâle, tremblant, défait, & n'avoit de libre que les yeux, qu'il attacha ſur Blanche d'une maniere à lui faire comprendre combien il étoit ſenſible au malheur qu'elle lui annonçoit. Elle le regardoit de ſon côté d'un air qui lui faiſoit aſſez connoître que ſes mouvemens étoient peu differens des ſiens, & ces deux amans infortunez gardoient entre eux un ſilence qui avoit quelque choſe d'affreux. Enfin le Prince revenant un peu de ſon deſordre par un effort de courage, reprit la parole, & dit à Blanche en ſoûpirant : Madame, qu'avez-vous fait ? vous m'avez perdu, & vous vous êtes perduë vous-même par votre crédulité.

Blanche fut piquée de ce que le Prince ſembloit lui faire des reproches lorſqu'elle croyoit avoir les plus fortes raiſons de ſe plaindre de lui : Quoi, Seigneur, répondit-elle, vous ajoûtez la diſſimulation à

l'infidelité ? Vouliez-vous que je démentiſſe mes yeux & mes oreilles, & que malgré leur rapport, je vous cruſſe innocent. Non, Seigneur, je vous l'avouë, je ne ſuis point capable de cet effort de raiſon. Cependant, Madame, repliqua le Roi, ces témoins qui vous paroiſſent ſi fidéles, vous ont impoſé ; ils ont aidé eux-mêmes à vous trahir ; & il n'eſt pas moins vrai que je ſuis innocent & fidéle, qu'il eſt vrai que vous êtes l'épouſe du Connêtable. Hé quoi, Seigneur, reprit-elle, je ne vous ai point entendu confirmer à Conſtance le don de votre main & de votre cœur ? Vous n'avez point aſſuré les Grands de l'Etat que vous rempliriez les volontez du feu Roi, & la Princeſſe n'a pas reçû les hommages de vos nouveaux Sujets en qualité de Reine & d'Epouſe du Prince Enrique ? Mes yeux étoient-ils donc faſcinez ? Dites, dites plûtôt, infidéle, que vous n'avez pas crû que Blanche dût balancer dans votre cœur l'interêt d'un Trône ; & ſans vous abaiſſer à feindre ce que vous ne ſentez plus, & ce que vous n'avez peut-être jamais ſenti, avoüez que la Couronne de Sicile vous a paru plus aſſurée avec Conſtance qu'avec la fille de Leontio. Vous avez raiſon, Seigneur : un Trône éclatant ne m'étoit pas plus dû que

le cœur d'un Prince tel que vous; j'étois trop vaine d'oſer prétendre à l'un & à l'autre, mais vous ne deviez pas m'entretenir dans cette erreur. Vous ſçavez les allarmes que je vous ai témoignées ſur votre perte, qui me ſembloit preſque infaillible pour moi; pourquoi m'avez-vous raſſurée? Falloit-il diſſiper mes craintes? j'aurois accuſé le ſort plûtôt que vous; & du moins vous auriez conſervé mon cœur au défaut d'une main qu'une autre n'eut jamais obtenuë de moi. Il n'eſt plus temps preſentement de vous juſtifier; je ſuis l'épouſe du Connêtable, & pour m'épargner la ſuite d'un entretien qui fait rougir ma gloire, ſouffrez, Seigneur, que ſans manquer au reſpect que je vous dois, je quitte un Prince qu'il ne m'eſt plus permis d'écoûter.

A ces mots elle s'éloigna d'Enrique avec toute la précipitation dont elle pouvoit être capable dans l'état où elle ſe trouvoit. Arrêtez, Madame, s'écria-t-il, ne deſeſperez point un Prince plus diſpoſé à renverſer un Trône que vous lui reprochez de vous avoir preferé, qu'à répondre à l'attente de ſes nouveaux Sujets. Ce ſacrifice eſt preſentement inutile, repartit Blanche; il falloit me ravir au Connêtable avant que de faire éclater des tranſports ſi genereux. Puiſque je ne ſuis plus libre, il m'impor-

te peu que la Sicile ſoit réduite en cendres, & à qui vous donniez votre main. Si j'ai eu la foibleſſe de laiſſer ſurprendre mon cœur, du moins j'aurai la fermeté d'en étouffer les mouvemens, & de faire voir au nouveau Roi de Sicile que l'épouſe du Connêtable n'eſt plus l'amante du Prince Enrique. En parlant de cette ſorte, comme elle touchoit à la porte du parc, elle y rentra bruſquement avec Niſe, & fermant après elle cette porte, elle laiſſa le Prince accablé de douleur. Il ne pouvoit revenir du coup que Blanche lui avoit porté par la nouvelle de ſon mariage. Injuſte Blanche, s'écrioit-il, vous avez perdu la memoire de notre engagement, malgré mes ſermens & les vôtres nous ſommes ſéparez: l'idée que je m'étois faite de poſſeder vos charmes n'étoit donc qu'une vaine illuſion. Ah, cruelle! que j'achete cherement l'avantage de vous avoir fait approuver mon amour.

Alors l'image du bonheur de ſon rival vint s'offrir à ſon eſprit avec toutes les horreurs de la jalouſie, & cette paſſion prit ſur lui tant d'empire pendant quelques momens, qu'il fut ſur le point d'immoler à ſon reſſentiment le Connêtable & Siffredi même. La raiſon calma peu-à-peu la violence de ſes tranſports; cependant l'impoſſibilité

où il ſe voyoit d'ôter à Blanche les impreſſions qu'elle avoit de ſon infidelité, le mettoit au deſeſpoir ; il ſe flatoit de les effacer s'il pouvoit l'entretenir en liberté. Pour y parvenir il jugea qu'il falloit éloigner le Connêtable, & il ſe reſolut de le faire arrêter comme un homme ſuſpect dans les conjonctures où l'Etat ſe trouvoit. Il en donna l'ordre au Capitaine de ſes Gardes qui ſe rendit à Belmonte, s'aſſura de ſa perſonne à l'entrée de la nuit, & le mena au Château de Palerme.

Cet incident répandit à Belmonte la conſternation. Siffredi partit ſur le champ pour aller répondre au Roi de l'innocence de ſon gendre, & lui repreſenter les ſuites fâcheuſes d'un pareil empriſonnement. Ce Prince, qui s'étoit bien attendu à cette démarche de ſon Miniſtre, & qui vouloit au moins ſe ménager une libre entrevuë avec Blanche avant que de relâcher le Connétable, avoit expreſſement défendu que perſonne lui parlât juſqu'au lendemain ; mais Leontio, malgré cette défenſe, fit ſi bien, qu'il entra dans la chambre du Roi. Seigneur, dit-il, en ſe préſentant devant lui, s'il eſt permis à un Sujet reſpectueux & fidéle de ſe plaindre de ſon maître, je viens me plaindre à vous de vous-même. Quel crime a commis mon gendre ? Vo-

tre Majeſté a t elle bien refléchi ſur l'opprobre éternel dont elle couvre ma famille, & ſur les ſuites d'un empriſonnement qui peut aliener de votre ſervice les perſonnes qui rempliſſent les poſtes de l'Etat les plus importans? J'ai des avis certains, répondit le Roi, que le Connêtable a des intelligences criminelles avec l'Infant Don Pedro. Des intelligences criminelles, interrompit avec ſurpriſe Leontio? Ah! Seigneur, ne le croyez pas; l'on abuſe votre Majeſté, la trahiſon n'eut jamais d'entrée dans la famille de Siffredi; & il ſuffit au Connêtable qu'il ſoit mon gendre pour être à couvert de tout ſoupçon, le Connêtable eſt innocent: mais des vûës ſecrettes vous ont porté à le faire arrêter.

Puiſque vous me parlez ſi ouverrement, repartit le Roi, je vais vous parler de la même maniere. Vous vous plaignez de l'empriſonnement du Connêtable! Hé n'ai-je point à me plaindre de votre cruauté? C'eſt vous, barbare Siffredi, qui m'avez ravi mon repos, & réduit par vos ſoins officieux à envier le ſort des plus vils mortels; car ne vous flatez pas que j'entre dans vos idées; mon mariage avec Conſtance eſt vainement reſolu... Quoi, Seigneur! interrompit en fremiſſant Leontio,

vous

vous pourriez ne point épouſer la Princeſſe après l'avoir flatée de cette eſperance aux yeux de tous vos peuples ? Si je trompe leur attente, repliqua le Roi, ne vous en prenez qu'à vous ; pourquoi m'avez-vous mis dans la neceſſité de leur promettre ce que je ne pouvois leur accorder ? Qui vous obligeoit à remplir du nom de Conſtance un billet que j'avois fait à votre fille ? Vous n'ignoriez pas mon intention. Falloit-il tyranniſer le cœur de Blanche en lui faiſant épouſer un homme qu'elle n'aimoit pas ? & quel droit avez-vous ſur le mien pour en diſpoſer en faveur d'une Princeſſe que je hais ? Avez-vous oublié qu'elle eſt fille de cette cruelle Mathilde, qui foulá aux pieds les droits du ſang & de l'humanité, fit expirer mon pere dans les rigueurs d'une captivité ? Et je l'épouſerois ! Non, Siffredi, perdez cette eſperance. Avant que de voir allumer le flambeau de cet affreux hymen, vous verrez toute la Sicile en flâmes, & ſes ſillons inondez de ſang.

L'ai-je bien entendu, s'écria Leontio ! Ah, Seigneur ! que me faites-vous enviſager ? quelles terribles menaces ! Mais je m'allarme mal-à-propos, continua-t-il en changeant de ton ; vous cheriſſez trop vos Sujets pour leur procurer une ſi triſte deſ-

tinée ; vous ne vous laiſſerez point ſurmonter par l'amour, vous ne ternirez pas vos vertus en tombant dans les foibleſſes des hommes ordinaires. Si j'ai donné ma fille au Connêtable, je ne l'ai fait, Seigneur, que pour acquerir à votre Majeſté un Sujet vaillant, qui pût appuyer de ſon bras & de l'Armée dont il diſpoſe, vos interêts contre ceux du Prince Don Pedro; j'ai crû qu'en le liant à ma famille par des nœuds ſi étroits... Hé ! ce ſont ces funeſtes nœuds qui m'ont perdu. Cruel ami, pourquoi me porter un coup ſi ſenſible ? Vous avois-je chargé de ménager mes interêts aux dépens de mon cœur ? que ne me laiſſiez-vous ſoutenir mes droits moi-même ? manquai-je de courage pour reduire ceux de mes Sujets qui voudront s'y oppoſer? j'aurois bien ſçu punir le Connêtable s'il m'eût deſobéi. Je ſçai que les Rois ne ſont pas des tirans, que le bonheur de leurs peuples eſt leur premier devoir ; mais doivent ils être les eſclaves de leurs Sujets? & du moment que le Ciel les choiſit pour gouverner, perdent-ils le droit que la nature accorde à tous les hommes, de diſpoſer de leurs affections ? Ah ! s'ils n'en peuvent joüir comme les derniers des mortels, reprenez, Siffredi, cette ſouveraine puiſſance que vous m'avez voulu af-

ſujet aux dépens de mon repos.

Vous ne pouvez ignorer, Seigneur, repliqua le Miniſtre, que c'eſt au mariage de la Princeſſe que le Roi votre oncle attache la ſucceſſion de la Couronne. Et quel droit, repartit Enrique, avoit-il lui-même d'établir cette diſpoſition? avoit-il reçû cette indigne Loi du Roi Charles ſon frere lorſqu'il lui ſucceda? Deviez-vous avoir la foibleſſe de vous ſoûmettre à une condition ſi injuſte? Pour un Chancelier, vous êtes bien mal inſtruit de nos uſages. En un mot, quand j'ai promis ma main à Conſtance, cet engagement n'a pas été volontaire; je ne pretends pas tenir ma promeſſe; & ſi Don Pedro fonde ſur mon refus l'eſperance de monter au Trône, ſans engager les peuples dans un demêlé qui coûteroit trop de ſang, l'épée pourra décider entre nous qui des deux ſera le plus digne de regner. Leontio n'oſa le preſſer davantage, & ſe contenta de lui demander à genoux la liberté de ſon gendre; ce qu'il obtint. Allez, lui dit le Roi, retournez à Belmonte, le Connêtable vous y ſuivra bien-tôt. Le Miniſtre ſortit, & regagna Belmonte, perſuadé que ſon gendre marcheroit inceſſamment ſur ſes pas; il ſe trompoit. Enrique vouloit voir Blanche cette nuit, & pour cet effet il remit au len-

demain matin l'élargiſſement de ſon époux.

Pendant ce temps-là ce Connêtable faiſoit de cruelles reflexions : ſon empriſonnement lui avoit ouvert les yeux ſur la veritable cauſe de ſon malheur ; il s'abandonna tout entier à ſa jalouſie, & dementant la fidelité qui l'avoit juſqu'alors rendu ſi recommandable, il ne reſpira plus que vengeance. Comme il jugeoit bien que le Roi ne manqueroit pas cette nuit d'aller trouver Blanche, pour les ſurprendre enſemble, il pria le Gouverneur du Château de Palerme de le laiſſer ſortir de priſon, l'aſſurant qu'il y rentreroit le lendemain avant le jour. Le Gouverneur, qui lui étoit tout devoüé, y conſentit d'autant plus facilement qu'il avoit déja ſçû que Siffredi avoit obtenu ſa liberté, & même il lui fit donner un cheval pour ſe rendre à Belmonte. Le Connêtable y étant arrivé, attacha ſon cheval à un arbre, entra dans le parc par une petite porte dont il avoit la clef, & fut aſſez heureux pour ſe gliſſer dans le Château ſans rencontrer perſonne ; il gagna l'appartement de ſa femme, & ſe cacha dans l'antichambre derriere un paravent qu'il y trouva ſous ſa main. Il ſe propoſoit d'obſerver de-là tout ce qui ſe paſſeroit, & de paroître ſubitement dans la chambre de Blanche au moindre bruit

qu'il y entendroit ; il en vit ſortir Niſe qui venoit de quitter ſa maîtreſſe pour ſe retirer dans un cabinet où elle couchoit.

La fille de Siffredi, qui avoit penetré ſans peine le motif de l'empriſonnement de ſon mari, jugeoit bien qu'il ne reviendroit pas cette nuit à Belmonte, quoique ſon pere lui eût dit que le Roi l'avoit aſſuré que le Connêtable partiroit bien-tôt après lui: elle ne doutoit pas qu'Enrique ne voulût profiter de la conjoncture pour la voir & l'entretenir en liberté. Dans cette penſée elle attendoit ce Prince, pour lui reprocher une action qui pouvoit avoir de terribles ſuites pour elle. Effectivement peu de temps après la retraite de Niſe la couliſſe s'ouvrit, & le Roi vint ſe jetter aux genoux de Blanche : Madame, lui dit-il, ne me condamnez point ſans m'entendre. Si j'ai fait empriſonner le Connêtable, ſongez que c'étoit le ſeul moyen qui me reſtoit pour me juſtifier ; n'imputez donc qu'à vous ſeule cet artifice : pourquoi ce matin refuſiez-vous de m'entendre ? Helas, demain votre époux ſera libre, & je ne pourrai plus vous parler. Ecoûtez-moi donc pour la derniere fois ; ſi votre perte rend mon ſort déplorable, accordez-moi au moins la triſte conſolation de vous apprendre que je ne me ſuis point attiré ce malheur par mon

infidelité ; ſi j'ai confirmé à Conſtance le don de ma main, c'eſt que je ne pouvois m'en diſpenſer dans la ſituation où votre pere avoit reduit les choſes ; il falloit tromper la Princeſſe pour votre interêt, & pour vous aſſurer la Couronne & la main de votre amant ; je me promettois d'y réüſſir ; j'avois déja pris des meſures pour rompre cet engagement ; mais vous avez détruit mon ouvrage, & diſpoſant de vous trop legerement, vous avez préparé une éternelle douleur à deux cœurs qu'un parfait amour auroit rendu contens.

Il acheva ce diſcours avec des ſignes ſi viſibles d'un veritable deſeſpoir, que Blanche en fut touchée. Elle ne douta plus de ſon innocence, elle en eut d'abord de la joye ; enſuite le ſentiment de ſon infortune en devint plus vif. Ah ! Seigneur, dit-elle au Prince, après la diſpoſition que le deſtin a fait de nous, vous me cauſez une peine nouvelle en m'apprenant que vous n'étiez pas coupable. Qu'ai-je fait, malheureuſe ? Mon reſſentiment m'a ſeduite, je me ſuis crû abandonnée, & dans mon dépit j'ai reçû la main du Connêtable que mon pere m'a preſentée ; j'ai fait le crime & nos malheurs. Helas ! dans le temps que je vous accuſois de me tromper, c'étoit donc moi, trop credule amante, qui rompois des

nœuds que j'avois juré de rendre éternels ? Vengez-vous, Seigneur, à votre tour, haïssez l'ingrate Blanche... Oubliez... Hé le puis-je, Madame, interrompit triſtement Enrique ! Le moyen d'arracher de mon cœur une paſſion que votre injuſtice même ne ſçauroit éteindre. Il faut pourtant vous faire cet effort, Seigneur, reprit en ſoûpirant la fille de Siffredi... Hé ſerez-vous capable de cet effort vous-même, repliqua le Roi ? Je ne me promets pas d'y réüſſir, repartit-elle ; mais je n'épargnerai rien pour en venir à bout. Ah ! cruelle, dit le Prince, vous oublierez facilement Enrique, puiſque vous pouvez en former le deſſein. Quelle eſt donc votre penſée, dit Blanche d'un ton plus ferme ? Vous flatez-vous que je puiſſe vous permettre de continuer à me rendre des ſoins ? Non, Seigneur ; renoncez à cette eſperance. Si je n'étois pas née pour être Reine, le Ciel ne m'a pas non plus formée pour écouter un amour illegitime. Mon époux eſt comme vous, Seigneur, de la noble Maiſon d'Anjou : & quand ce que je lui dois n'oppoſeroit pas un obſtacle inſurmontable à vos galanteries, ma gloire m'empêcheroit de les ſouffrir : je vous conjure de vous retirer ; il ne faut plus nous voir. Quelle barbarie, s'écria le Roi ! Ah ! Blanche, eſt-il

poſſible que vous me traitiez avec tant de rigueur ? Ce n'eſt donc point aſſez pour m'accabler, que vous ſoyez entre les bras du Connêtable, vous voulez encore m'interdire votre vûë, la ſeule conſolation qui me reſte. Fuyez plûtôt, répondit la fille de Siffredi en verſant quelques larmes ; la vûë de ce qu'on a tendrement aimé n'eſt plus un bien, lorſqu'on a perdu l'eſperance de le poſſeder. Adieu, Seigneur, fuyez-moi, vous devez cet effort à votre gloire & à ma reputation ; je vous le demande auſſi pour mon repos ; car enfin, quoique ma vertu ne ſoit point allarmée des mouvemens de mon cœur, le ſouvenir de votre tendreſſe me livre des combats ſi cruels, qu'il m'en coûte trop pour les ſoûtenir.

Elle prononça ces paroles avec tant de vivacité, qu'elle renverſa, ſans y penſer, un flambeau qui étoit ſur une table derriere elle. La bougie s'éteignit en tombant, Blanche la ramaſſe, & pour la rallumer, elle ouvre la porte de l'antichambre, & gagne le cabinet de Niſe qui n'étoit pas encore couchée ; puis elle revient avec de la lumiere. Le Roi qui attendoit ſon retour, ne la vit pas plûtôt, qu'il ſe remit à la preſſer de ſouffrir ſon attachement. A la voix de ce Prince, le Connêtable l'épée à la main, entra bruſquement dans la cham-

bre presque en même temps que son épouse; & s'avançant vers Enrique avec tout le ressentiment que sa rage lui inspiroit : C'en est trop, tyran, lui cria-t-il, ne crois pas que je sois assez lâche pour endurer l'affront que tu fais à mon honneur. Ah ! traître, lui répondit le Roi en se mettant en défense, ne t'imagine pas toi-même pouvoir impunément executer ton dessein. A ces mots ils commencerent un combat qui fut trop vif pour durer long-temps. Le Connêtable craignant que Siffredi & ses Domestiques n'accourussent trop vîte aux cris que poussoit Blanche, & ne s'opposassent à sa vengeance, ne se ménagea point; sa fureur lui ôta le jugement. Il prit si mal ses mesures, qu'il s'enferra lui-même dans l'épée de son ennemi, elle lui entra dans le corps jusqu'à la garde, il tomba, & le Roi s'arrêta dans le moment.

La fille de Leontio touchée de l'état où elle voyoit son époux, & surmontant la repugnance naturelle qu'elle avoit pour lui, se jetta à terre, & s'empressa de le secourir; mais ce malheureux époux étoit trop prévenu contre elle pour se laisser attendrir aux témoignages qu'elle donnoit de sa douleur & de sa compassion. La mort dont il sentoit les approches, ne pût étouffer les transports de sa jalousie; il n'envisagea dans ces

derniers momens que le bonheur de ſon rival ; & cette idée lui parut ſi affreuſe, que rappellant tout ce qui lui reſtoit de force, il leva ſon épée qu'il tenoit encore, & la plongea toute entiere dans le ſein de Blanche. Meurs, lui dit il en la perçant, meurs, infidéle épouſe, puiſque les nœuds de l'himenée n'ont pû me conſerver une foi que tu m'avois jurée ſur les autels. Et toi, pourſuivit-il, Enrique, ne t'applaudis point de ta deſtinée, tu ne ſçaurois joüir de mon malheur : je meurs content. En achevant de parler de cette ſorte il expira, & ſon viſage tout couvert qu'il étoit des ombres de la mort, avoit encore quelque choſe de fier & de terrible. Celui de Blanche offroit un ſpectacle bien different ; le coup qui l'avoit frappée étoit mortel ; elle tomba ſur le corps mourant de ſon époux, & le ſang de l'innocente victime ſe confondoit avec celui de ſon meurtrier, qui avoit ſi bruſquement executé ſa cruelle reſolution, que le Roi n'en avoit pu prévenir l'effet.

Ce Prince infortuné fit un cri en voyant tomber Blanche, & plus frappé qu'elle du coup qui l'arrachoit à la vie, il ſe mit en devoir de lui rendre les mêmes ſoins qu'elle avoit voulu prendre, & dont elle lui dit d'une voix mourante : Seigneur, votre peine eſt inutile, je ſuis la victime que le

ſort impitoyable demandoit ; puiſſe-t-elle appaiſer ſa colere, & aſſurer le bonheur de votre regne. Comme elle achevoit ces paroles, Leontio attiré par les cris qu'elle avoit pouſſez, arriva dans la chambre, & ſaiſi des objets qui ſe preſentoient à ſes yeux, il demeura immobible. Blanche ſans l'appercevoir continua de parler au Roi. Adieu, Prince, lui dit-elle ; conſervez cherement ma memoire, ma tendreſſe & mes malheurs vous y obligent ; n'ayez point de reſſentiment contre mon pere ; ménagez ſes jours & ſa douleur, & rendez juſtice à ſon zele : ſur tout faites-lui connoître mon innocence ; c'eſt ce que je vous recommande plus que toute autre choſe. Adieu, mon cher Enrique . . . je meurs . . . recevez mon dernier ſoûpir.

A ces paroles elle mourut. Le Roi garda quelque temps un morne ſilence, enſuite il dit à Siffredi qui paroiſſoit dans un accablement mortel : Voyez, Leontio, contemplez votre oûvrage, conſiderez dans ce tragique évenement le fruit de vos ſoins officieux & de votre zele pour moi. Le vieillard ne répondit rien, tant il étoit penetré de douleur. Mais pourquoi m'arrêter à décrire des choſes qu'aucuns termes ne peuvent exprimer ? Il ſuffit de dire qu'ils firent l'un & l'autre les plaintes du monde les

plus touchantes, dès que leur affliction leur permit de faire éclater leurs mouvemens.

Le Roi conſerva toute ſa vie un tendre ſouvenir de ſon amante ; il ne put ſe reſoudre à épouſer Conſtance. L'Infant Don Pedro ſe joignit à cette Princeſſe, & tous deux ils n'épargnerent rien pour faire valoir la diſpoſition du teſtament de Roger ; mais ils furent enfin obligez de ceder au Prince Enrique, qui vint à bout de ſes ennemis. Pour Siffredi, le chagrin qu'il eut d'avoir cauſé tant de malheurs, le détacha du monde, & lui rendit inſupportable le ſéjour de ſa patrie. Il abandonna la Sicile ; & paſſant en Eſpagne avec Porcie, la fille qui lui reſtoit, il acheta ce château ; il vêcut ici près de quinze années après la mort de Blanche, & il eut avant que de mourir la conſolation de marier Porcie. Elle épouſa Don Jerôme de Silva, & je ſuis l'unique fruit de ce mariage. Voilà, pourſuivit la veuve de Don Pedro de Pinarés, l'hiſtoire de ma famille, & un fidéle recit des malheurs qui ſont repreſentez dans ce tableau, que Leontio mon ayeul fit faire pour laiſſer à ſa poſterité un monument de cette funeſte avanture.

CHAPITRE

Chapitre VI.

De ce que fit Aurore de Guſman, lorſqu'elle fut à Salamanque.

Ortiz, ſes compagnes & moi, après avoir entendu cette hiſtoire, nous ſortimes de la ſalle, où nous laiſſâmes Aurore avec Elvire. Elles y paſſerent le reſte de la journée à s'entretenir, elles ne s'ennuyoient point l'une avec l'autre; & le lendemain quand nous partimes, elles eurent autant de peine à ſe quitter, que deux amies qui ſe ſont fait une douce habitude de vivre enſemble.

Enfin nous arrivâmes ſans accident à Salamanque; nous y loüâmes d'abord une maiſon toute meublée, & la Dame Ortiz, ainſi que nous étions convenus, prit le nom de Donna Kimena de Guzman. Elle avoit été trop long-temps Duegne pour n'être pas une bonne actrice. Elle ſortit un matin avec Aurore, une femme de chambre & un valet, & ſe rendit à un Hôtel garni, où nous avions appris que Pacheco logeoit ordinairement. Elle demanda s'il y avoit quelque appartement à loüer. On lui répondit qu'oui, & on lui en montra

un assez propre, qu'elle arrêta ; elle donna même de l'argent d'avance à l'hôtesse, en lui disant que c'étoit pour un de ses néveux qui venoit de Tolede étudier à Salamanque, & qui devoit arriver ce jour-là.

La Duegne & ma maîtresse après s'être assurées de ce logement, revinrent sur leurs pas, & la belle Aurore sans perdre de temps, se travestit en Cavalier ; elle couvrit ses cheveux noirs d'une fausse chevelure blonde, se teignit les sourcils de la même couleur, & s'ajusta de sorte qu'elle pouvoit fort bien passer pour un jeune Seigneur : elle avoit l'action libre & aisée, & à la reserve de son visage qui étoit un peu trop beau pour un homme, rien ne trahissoit son déguisement. La suivante, qui devoit lui servir de page, s'habilla aussi, & nous n'apprehendions point qu'elle fît mal son personnage : outre qu'elle n'étoit pas des plus jolies, elle avoit un petit air effronté qui convenoit fort à son rôle. L'aprésdinée ces deux actrices se trouvant en état de paroître sur la scene, c'est-à-dire dans l'Hôtel garni, j'en pris le chemin avec elles ; nous y allâmes tous trois en caroſſe, & nous y portâmes toutes les hardes dont nous avions besoin.

L'hôtesse appellée Bernarda Ramirez, nous reçût avec beaucoup de civilité, &

nous conduisit à notre appartement, où nous commençâmes à l'entretenir. Nous convinmes de la nourriture qu'elle auroit soin de nous fournir, & de ce que nous lui donnerions pour cela tous les mois; nous lui demandâmes ensuite si elle avoit bien des pensionnaires. Je n'en ai pas presentement, nous répondit-elle; je n'en manquerois point, si j'étois d'humeur à prendre toute sorte de personnes, mais je ne veux que des jeunes Seigneurs; j'en attends ce soir un qui vient de Madrid achever ici ses études; c'est Don Luis Pacheco, vous en avez peut-être entendu parler. Non, lui dit Aurore, je ne sçai quel homme c'est, & vous me ferez plaisir de me l'apprendre, puisque je dois demeurer avec lui. Seigneur, reprit l'Hôtesse en regardant ce faux Cavalier, c'est une figure toute brillante; il est à peu près comme vous. Ah! que vous serez bien ensemble l'un & l'autre! Par saint Jacques, je pourrai me vanter d'avoir chez moi les deux plus gentils Seigneurs d'Espagne. Ce Don Luis, repliqua ma maîtresse, a sans doute en ce païs-ci mille bonnes fortunes? Oh! je vous en assure, repartit la vieille; c'est un vert galant sur ma parole; il n'a qu'à se montrer pour faire des conquêtes. Il a charmé entr'autres une Dame qui a de la jeunesse

& de la beauté, on la nomme Iſabelle ; c'eſt la fille d'un vieux Docteur en Droit ; elle en eſt ce qui s'appelle folle. Et dites-moi, ma bonne, interrompit Aurore avec précipitation, en eſt-il fort amoureux ? Il l'aimoit, répondit Bernarda Ramirez, avant ſon départ pour Madrid, mais je ne ſçai s'il l'aime encore ; car il eſt un peu ſujet à caution ; il court de femme en femme, comme tous les jeunes Cavaliers ont coûtume de faire.

La bonne veuve n'avoit pas achevé de parler, que nous entendîmes du bruit dans la cour : nous regardâmes auſſi-tôt par la fenêtre, & nous apperçumes deux hommes qui deſcendoient de cheval : c'étoit Don Luis Pacheco lui-même, qui arrivoit de Madrid avec un valet de chambre. La vieille nous quitta pour aller le recevoir, & ma maîtreſſe ſe diſpoſa, non ſans émotion, à joüer le rôle de Don Felix. Nous vîmes bientôt entrer dans notre appartement Don Luis encore tout botté. Je viens d'apprendre, dit-il en ſaluant Aurore, qu'un jeune Seigneur Toledan eſt logé dans cet Hôtel ; il veut bien que je lui témoigne la joye que j'ai de l'avoir pour convive. Pendant que ma maîtreſſe répondoit à ce compliment, Pacheco me parut ſurpris de trouver un Cavalier ſi aimable ; auſſi ne put-il s'empêcher de lui

dire, qu'il n'en avoit jamais vû de ſi beau ni de ſi bien fait. Après force diſcours pleins de politeſſe de part & d'autre, Don Luis ſe retira dans l'appartement qui lui étoit deſtiné.

Tandis qu'il y faiſoit ôter ſes bottes, & changeoit d'habit & de linge, un eſpece de page qui le cherchoit pour lui rendre une Lettre, rencontra par hazard Aurore ſur l'eſcalier; il la prit pour Don Luis, & lui remettant le billet dont il étoit chargé : Tenez, Seigneur Cavalier, lui dit-il; quoique je ne connoiſſe pas le Seigneur Pacheco, je ne crois pas avoir beſoin de vous demander ſi vous l'êtes; je ſuis perſuadé que je ne me trompe point. Non, mon ami, répondit ma maîtreſſe avec une préſence d'eſprit admirable; vous ne vous trompez pas aſſurément, vous vous acquittez de vos commiſſions à merveilles; je ſuis Don Luis Pacheco. Allez, j'aurai ſoin de faire tenir ma réponſe. Le page diſparut; & Aurore s'enfermant avec ſa ſuivante & moi, ouvrit la Lettre, & nous lût ces paroles : *Je viens d'apprendre que vous êtes à Salamanque. Avec quelle joye ai-je reçû cette nouvelle ! J'en ai penſé perdre l'eſprit. Mais aimez-vous encore Iſabelle ? Hâtez-vous de l'aſſurer que vous n'avez point changé; je crois qu'elle mourra*

de plaiſir, ſi elle vous retrouve fidelle.

Le billet eſt paſſionné, dit Aurore; il marque une ame bien épriſe; cette Dame eſt une rivale qui doit m'allarmer, il faut que je n'épargne rien pour en détacher D. Luis, & pour empêcher même qu'il ne la revoye. L'entrepriſe, je l'avouë, eſt difficile; cependant je ne deſeſpere point d'en venir à bout. Ma maîtreſſe ſe mit à rêver là-deſſus; & un moment après elle ajoûta: Je vous les garantis broüillez en moins de vingt-quatre heures. En effet Pacheco s'étant un peu répoſé dans ſon appartement, vint nous retrouver dans le nôtre, & rénoüa l'entretien avec Aurore avant le ſouper. Seigneur Cavalier, lui dit-il en plaiſantant, je crois que les maris & les amans ne doivent pas ſe réjoüir de votre arrivée à Salamanque; vous allez leur cauſer de l'inquiétude, pour moi je tremble pour mes conquêtes. Ecoûtez, lui répondit ma maîtreſſe ſur le même ton, votre crainte n'eſt pas mal fondée. Don Felix de Mendoce eſt un peu redoutable, je vous en avertis; je ſuis déja venu dans ce pais-ci, je ſçai que les femmes n'y ſont pas inſenſibles. Il y a un mois que je paſſai par cette Ville, je m'y arrêtai huit jours, je vous dirai confidemment, que j'enflâmai la fille d'un vieux Docteur en Droit.

Je m'apperçus à ces paroles que Don Luis se troubla. Peut-on sans indiscretion, reprit-il, vous demander le nom de la Dame? Comment sans indiscretion, s'écria le faux Don Felix ! Pourquoi vous ferois-je un mystere de cela? Me croyez-vous plus discret que les autres Seigneurs de mon âge? Ne me faites point cette injustice là. D'ailleurs, l'objet, entre-nous, ne merite pas de ménagement; ce n'est qu'une petite Bourgeoise: un homme de qualité ne s'occupe pas serieusement d'une grisette, & croit même lui faire honneur en la deshonorant. Je vous apprendrai donc sans façon, que la fille du Docteur se nomme Isabelle. Et le Docteur, interrompit impatiemment Pacheco, s'appelleroit-il le Seigneur Murcia de la Lianna? Justement, repliqua ma maîtresse; voici une Lettre qu'elle m'a fait tenir tout à l'heure: lisez-la, & vous verrez si la Princesse me veut du bien. Don Luis jetta les yeux sur le billet; & reconnoissant l'écriture, il demeura confus & interdit. Que vois-je ! poursuivit alors Aurore d'un air étonné, vous changez de couleur? je crois, Dieu me pardonne, que vous prenez interêt à cette Dame. Ah! que je me veux du mal de vous avoir parlé avec tant de franchise.

Je vous en sçai très-bon gré, dit Don

Luis avec un tranſport mêlé de dépit & de colere. La perfide, la volage ! Don Felix, que ne vous dois-je point ? Vous me tirez d'une erreur que j'aurois peut-être conſervée encore long-temps ; je m'imaginois être aimé, que dis-je aimé ? je croyois être adoré d'Iſabelle ; j'avois quelque eſtime pour cette creature-là, & je vois bien que ce n'eſt qu'une coquette digne de tout mon mépris. J'approuve votre reſſentiment, dit Aurore en marquant à ſon tour de l'indignation ; la fille d'un Docteur en Droit devoit ſe contenter d'avoir pour amant un jeune Seigneur auſſi aimable que vous. Je ne puis excuſer ſon inconſtance ; & bien loin d'agréer le ſacrifice qu'elle me fait de vous, je prétends pour la punir, dédaigner ſes bontez. Pour moi, reprit Pacheco, je ne la reverrai de ma vie ; c'eſt la ſeule vengeance que j'en dois tirer. Vous avez raiſon, s'écria le faux Mendoce ; neanmoins pour lui faire connoître juſqu'à quel point nous la mépriſons tous deux, je ſuis d'avis, que nous lui écrivions chacun un billet inſultant ; j'en ferai un paquet que je lui enverrai pour réponſe à ſa Lettre. Mais avant que nous en venions à cette extrêmité, conſultez votre cœur ; peut-être vous repentirez-vous un jour d'avoir rompu avec Iſabelle. Non, non, interrompit Don Luis,

je n'aurai jamais cette foibleſſe; & je conſens que pour mortifier l'ingrate, nous faſſions ce que vous me propoſez.

Auſſi-tôt j'allai chercher du papier & de l'ancre, & ils ſe mirent à compoſer l'un & l'autre des billets fort obligeans pour la fille du Docteur Murcia de la Lianna. Pacheco ſur-tout ne pouvoit trouver des termes aſſez forts à ſon gré pour exprimer ſes ſentimens; & il déchira cinq ou ſix Lettres commencées, parce qu'elles ne lui parurent pas aſſez dures. Il en fit pourtant une dont il fut content, & dont il avoit ſujet de l'être; elle contenoit ces paroles. *Apprenez à vous connoître, ma Princeſſe, & n'ayez plus la vanité de croire que je vous aime; il faut un autre merite que le vôtre pour m'attacher; vous n'êtes pas même aſſez agréable pour m'amuſer quelques momens; vous n'êtes propre qu'à faire l'amuſement des derniers Ecoliers de l'Univerſité.* Il écrivit donc ce billet gracieux; & lorſqu'Aurore eut achevé le ſien, qui n'étoit pas moins offençant, elle les cacheta tous deux, y mit une enveloppe, & me donnant le paquet: Tiens, Gil Blas, me dit-elle, fais en ſorte qu'Iſabelle reçoive cela ce ſoir. Tu m'entends bien, ajoûta-t-elle, en me faiſant des yeux un ſigne que je compris parfaitement. Oui, Seigneur;

lui répondis-je, vous ſerez ſervi à ſouhait.

Je ſortis en même-temps ; & quand je fus dans la ruë, je me dis à moi-même : Oh çà, Monſieur Gil-Blas, vous faites donc le valet dans cette Comedie ? Hé bien, mon ami, montrez que vous avez aſſez d'eſprit pour remplir un ſi beau rôle. Le Seigneur Don Felix s'eſt contenté de vous faire un ſigne ; il compte, comme vous voyez, ſur votre intelligence ; a-t-il tort ? Non ; je conçois ce qu'il attend de moi ; il veut que je faſſe tenir ſeulement le billet de D. Luis ; c'eſt ce que ſignifie ce ſigne-là, rien n'eſt plus intelligible. Je ne balançai point à défaire le paquet ; je tirai la Lettre de Pacheco, & je la portai chez le Docteur Murcia, dont j'eus bientôt appris la demeure. Je trouvai à la porte de ſa maiſon le petit page qui étoit venu à l'Hôtel garni : Frere, lui dis-je, ne ſeriez-vous point par hazard domeſtique de la fille de Monſieur le Docteur Murcia ? Il me répondit qu'oui. Vous avez, lui repliquai-je, la phyſionomie ſi officieuſe, que j'oſe vous prier de rendre un billet doux à votre maitreſſe.

Le petit page me demanda de quelle part je l'apportois ; & je ne lui eus pas ſi tôt reparti que c'étoit de celle de D. Luis Pacheco, qu'il me dit : Cela étant, ſui-

vez-moi ; j'ai ordre de vous faire entrer, Iſabelle veut vous entretenir. Je me laiſſai introduire dans un cabinet, où je ne tardai guere à voir paroître la Segnora : je fus frappé de la beauté de ſon viſage ; je n'ai point vû de traits plus délicats ; elle avoit un air mignon & enfantin ; mais cela n'empêchoit pas que depuis trente bonnes années pour le moins, elle ne marchât ſans liſiere. Mon ami, me dit-elle d'un air riant, appartenez-vous à Don Luis Pacheco? Je lui répondis que j'étois ſon valet de chambre depuis trois ſemaines : enſuite je lui remis le billet fatal dont j'étois chargé. Elle le relut deux ou trois fois ; il ſembloit qu'elle ſe défiât du rapport de ſes yeux. Effectivement elle ne s'attendoit à rien moins qu'à une pareille réponſe ; elle éleva ſes regards vers le Ciel, ſe mordit les levres, & pendant quelque temps ſa contenance rendit témoignage des peines de ſon cœur ; puis tout à coup m'adreſſant la parole : Mon ami, me dit-elle, Don Luis eſt-il devenu fou ? Apprenez-moi, ſi vous le ſçavez, pourquoi il m'écrit ſi galamment ; quel démon peut l'agiter ? s'il veut rompre avec moi, ne le ſçauroit-il faire ſans m'outrager par des Lettres ſi brutales.

Madame, lui dis-je, mon maître a tort

aſſurément ; mais il a été en quelque façon forcé de le faire. Si vous me promettiez de garder le ſecret, je vous découvrirois tout le myſtere. Je vous le promets, interrompit-elle avec précipitation : ne craignez point que je vous commette ; expliquez-vous hardiment. Hé bien, repris-je ; voici le fait en deux mots. Un moment après votre Lettre reçûë, il eſt entré dans notre Hôtel une Dame couverte d'une mante des plus épaiſſes : elle a demandé le Seigneur Pacheco, lui a parlé quelque-temps en particulier, & ſur la fin de la converſation, j'ai entendu qu'elle lui a dit : Vous me jurez que vous ne la reverrez jamais. Ce n'eſt pas tout, il faut pour ma ſatisfaction, que vous lui écriviez tout à l'heure un billet que je vais vous dicter ; j'exige cela de vous. Don Luis a fait ce qu'elle deſiroit ; puis me mettant le papier entre les mains : Informe-toi, m'a-t-il dit, où demeure le Docteur Murcia de la Lianna, & fais adroitement tenir ce poulet à ſa fille Iſabelle.

Vous voyez bien, Madame, pourſuivis-je, que cette Lettre deſobligeante eſt l'ouvrage d'une rivale, & que par conſequent mon Maître n'eſt pas ſi coupable. O Ciel, s'écria-t-elle ! il l'eſt encore plus que je ne penſois ; ſon infidélité m'offenſe plus que

les

les mots piquans que ſa main a tracez. Ah l'infidelle ! il a pû former d'autres nœuds... Mais, ajoûta-t-elle en prenant un air fier, qu'il s'abandonne ſans contrainte à ſon nouvel amour ; je ne prétends point le traverſer. Dites-lui qu'il n'avoit pas beſoin de m'inſulter, pour m'obliger à laiſſer le champ libre à ma rivale, & que je mépriſe trop un amant ſi volage, pour avoir la moindre envie de le rappeller. A ce diſcours elle me congedia, & ſe retira fort irritée contre Don Luis.

Je ſortis fort ſatisfait de moi, & je compris que ſi je voulois me mettre dans le génie, je deviendrois habile fourbe. Je m'en retournai à notre Hôtel, où je trouvai les Seigneurs Mendoce & Pacheco qui ſoupoient enſemble, & s'entretenoient comme s'ils ſe fuſſent connus de longue main. Aurore s'apperçût à mon air content, que je ne m'étois point mal acquitté de ma commiſſion. Te voilà donc de retour, Gil Blas, me dit-elle ; rends-nous compte de ton meſſage. Il fallut encore là payer d'eſprit ; je dis que j'avois donné le paquet en main propre, & qu'Iſabelle après avoir lû les deux billets doux qu'il contenoit, au lieu d'en paroître déconcertée, s'étoit miſe à rire comme une folle, en diſant : Par ma foi les jeunes Seigneurs ont un joli ſtile ; il

faut avoüer que les autres perſonnes n'écrivent pas ſi agréablement. C'eſt fort bien ſe tirer d'embarras, s'écria ma maîtreſſe; & voilà certainement une coquette des plus fieffées. Pour moi, dit D. Luis, je ne reconnois point Iſabelle à ces traits-là; il faut qu'elle ait changé de caractere pendant mon abſence. J'aurois jugé d'elle auſſi tout autrement, reprit Aurore; convenons qu'il y a des femmes qui ſçavent prendre toutes ſortes de formes; j'en ai aimé une de celles-là, & j'en ai long-temps été la dupe; Gil Blas vous le dira; elle avoit un air de ſageſſe à tromper toute la terre. Il eſt vrai, dis-je en me mêlant à la converſation, que c'étoit un minois à piper les plus fins, j'y aurois moi-même été attrapé.

Le faux Mendoce & Pacheco firent de grands éclats de rire en m'entendant parler ainſi; l'un à cauſe du témoignage que je portois contre une Dame imaginaire, & l'autre rioit ſeulement des termes dont je venois de me ſervir. Nous continuâmes à nous entretenir des femmes qui ont l'art de ſe maſquer; & le reſultat de tous nos diſcours fut, qu'Iſabelle demeura dûëment atteinte & convaincuë d'être une franche coquette. Don Luis proteſta de nouveau qu'il ne la reverroit jamais, & Don Felix à ſon exemple, jura qu'il auroit toûjours

pour elle un parfait mépris. Enſuite de ces proteſtations, ils ſe lierent d'amitié tous deux, & ſe promirent mutuellement de n'avoir rien de caché l'un pour l'autre; ils paſſerent l'après-ſouper à ſe dire des choſes gracieuſes, & enfin ils ſe ſéparerent pour s'aller repoſer chacun dans ſon appartement. Je ſuivis Aurore dans le ſien, où je lui rendis un compte exact de l'entretien que j'avois eu avec la fille du Docteur; je n'oubliai pas la moindre circonſtance. Peu s'en fallut qu'elle ne m'embraſſât de joye. Mon cher Gil Blas, me dit-elle, je ſuis charmée de ton eſprit: quand on a le malheur d'être engagé dans une paſſion qui nous oblige de recourir à des ſtratagêmes, quel avantage d'avoir dans ſes interêts un garçon ſi ſpirituel que toi! Courage, mon ami, nous venons d'écarter une rivale qui pouvoit nous embaraſſer; cela ne va pas mal; mais comme les amans ſont ſujets à d'étranges retours, je ſuis d'avis de bruſquer l'avanture, & de mettre en jeu dès demain Aurore de Guſman. J'approuvai cette penſée; & laiſſant le Seigneur Don Felix avec ſon page, je me retirai dans un cabinet où étoit mon lit.

Chapitre VII.

Quelles ruses Aurore mit en usage pour se faire aimer de Don Luis Pacheco.

Les deux nouveaux amis se rassemblerent le lendemain matin; ils commencerent la journée par des embrassades, qu'Aurore fut obligée de donner & de recevoir, pour bien joüer le rôle de Don Felix. Ils allerent ensemble se promener dans la Ville, & je les accompagnai avec Chilindon valet de Don Luis: nous nous arrêtâmes auprès de l'Université pour regarder quelques affiches de Livres qu'on venoit d'attacher à la porte. Plusieurs personnes s'amusoient à les lire, & j'apperçûs parmi ceux-là un petit homme qui disoit son sentiment sur ces Ouvrages affichez. Je remarquai qu'on l'écoûtoit avec une extrême attention, & je jugeai en même temps qu'il croyoit la meriter; il paroissoit vain, & il avoit l'esprit décisif, comme l'ont la plûspart des petits hommes. Cette *nouvelle Traduction d'Horace*, disoit-il, que vous voyez annoncée au public en si gros caracteres, est un ouvrage en prose, composé par un vieil Auteur du

Collège ; c'eſt un Livre fort eſtimé des Ecoliers ; ils en ont conſumé quatre éditions, il n'y a pas un honnête homme qui n'en ait acheté un exemplaire. Il ne portoit pas de jugement plus avantageux des autres Livres, il les frondoit tous ſans charité ; c'étoit apparemment quelque Auteur. Je n'aurois pas été fâché de l'entendre juſqu'au bout : mais il me fallut ſuivre D. Luis & Don Felix, qui ne prenant pas plus de plaiſir à ſes diſcours, que d'interêt aux Livres qu'il critiquoit, s'éloignerent de lui & de l'Univerſité.

Nous revinmes à notre Hôtel à l'heure du diner. Ma maîtreſſe ſe mit à table avec Pacheco, & fit adroitement tomber la converſation ſur ſa famille : Mon pere, dit-elle, eſt un cadet de la Maiſon de Mendoce qui s'eſt établi à Tolede ; & ma mere eſt propre ſœur de Donna Kimena de Guſman, qui depuis quelques jours eſt venuë à Salamanque pour une affaire importante avec ſa niéce Aurore, fille unique de Don Vincent de Guſman, que vous avez peut-être connu. Non, répondit Don Luis, mais on m'en a ſouvent parlé, ainſi que d'Aurore votre couſine ; dois-je croire ce qu'on dit d'elle ? On aſſure que rien n'égale ſon eſprit & ſa beauté. Pour de l'eſprit, répondit Don Felix, elle n'en manque pas ;

elle l'a même aſſez cultivé : mais ce n'eſt point une ſi belle perſonne, on trouve que nous nous reſſemblons beaucoup. Si cela eſt, s'écria Don Luis Pacheco, elle juſtifie ſa reputation ; vos traits ſont reguliers ; votre couſine doit être charmante, je voudrois bien la voir & l'entretenir. Je m'offre à ſatisfaire votre curioſité, repartit le faux Mendoce, & même dès ce jour je vous menerai cette après dinée chez ma tante.

Ma maîtreſſe changea tout à coup d'entretien, & parla de choſes indifferentes. L'après-midi, pendant qu'ils ſe diſpoſoient tous deux à ſortir pour aller chez Donna Kimena, je pris les devans, & courus avertir la Duegne de ſe préparer à cette viſite. Je revins enſuite ſur mes pas pour accompagner D. Felix, qui conduiſit enfin chez ſa tante le Seigneur Don Luis. Mais à peine furent-ils dans la maiſon, qu'ils rencontrerent la Dame Kimene, qui leur fit ſigne de ne point faire du bruit. Paix, paix, leur dit-elle d'une voix baſſe, vous reveilleriez ma niece ; elle a depuis hier une migraine effroyable ; qui ne fait que de la quitter, & la pauvre enfant repoſe depuis un quart-d'heure. Je ſuis fâché de ce contre-temps, dit Mendoce ; j'eſperois que nous verrions ma couſine ; j'avois fait fête

de ce plaiſir à mon ami Pacheco. Ce n'eſt pas une affaire ſi preſſée, répondit en ſoûriant Ortiz : vous pouvez la remettre à demain. Les Cavaliers eurent une converſation fort courte avec la vieille, & ſe retirerent.

Don Luis nous mena chez un jeune Gentilhomme de ſes amis qu'on appelloit Don Gabriël de Pedros : nous y paſſâmes le reſte de la journée ; nous y ſoupâmes même, & nous n'en ſortîmes que ſur les deux heures après minuit pour nous en retourner au logis. Nous avions peut-être fait la moitié du chemin, lorſque nous rencontrâmes ſous nos pieds dans la ruë deux hommes étendus par terre ; nous jugeâmes que c'étoient des malheureux qu'on venoit d'aſſaſſiner, & nous nous arrêtâmes pour les ſecourir s'il en étoit encore temps. Comme nous cherchions à nous inſtruire, autant que l'obſcurité de la nuit nous le pouvoit permettre, de l'état où ils ſe trouvoient, la patroüille arriva. Le Commandant nous prit d'abord pour des aſſaſſins, & nous fit environner par ſes gens ; mais il eut meilleure opinion de nous, lorſqu'il nous eut entendu parler, & qu'à la faveur d'une lanterne ſourde, il vit les traits de Mendoce & de Pacheco. Ses archers par ſon ordre, examinerent les deux hommes que nous nous

imaginions avoir été tuez, & il ſe trouva que c'étoit un gros Licencié avec ſon valet, tous deux pris de vin, ou plûtôt yvres morts. Meſſieurs, s'écria un des Archers, je reconnois ce gros vivant, hé! c'eſt le Seigneur Licencié Puyomar, Recteur de notre Univerſité; tel que vous le voyez c'eſt un grand perſonnage, un genie ſuperieur; il n'y a point de Philoſophe qu'il ne terraſſe dans une diſpute; il a un flux de bouche ſans pareil, c'eſt dommage qu'il aime un peu trop le vin, le procès & la griſette; il revient de ſouper de chez ſon Iſabelle, où par malheur ſon guide s'eſt enyvré comme lui; ils ſont tombez l'un & l'autre dans le ruiſſeau: avant que le Licencié fût Recteur, cela lui arrivoit aſſez ſouvent; les honneurs, comme vous voyez, ne changent pas toûjours les mœurs. Nous laiſſâmes ces yvrognes entre les mains de la patroüille, qui eut ſoin de les porter chez eux; nous regagnâmes notre Hôtel, & chacun ne ſongea qu'à ſe repoſer.

Don Felix & Don Luis ſe leverent ſur le midi, & Aurore de Guſman fut la premiere choſe dont ils s'entretinrent. Gil Blas, me dit ma maîtreſſe, va chez ma tante Donna Kimena, & lui demande ſi nous pouvons aujourd'hui, le Seigneur Pacheco & moi, voir ma couſine. Je ſortis

pour m'acquitter de cette commiſſion, ou plûtôt pour concerter avec la Duegne ce que nous avions à faire ; & quand nous eumes pris enſemble de juſtes meſures, je vins rejoindre le faux Mendoce : Seigneur, lui dis-je, votre couſine Aurore ſe porte à merveilles. Elle m'a chargé elle-même de vous témoigner de ſa part que votre viſite ne lui ſçauroit être que très-agréable ; & Donna Kimena m'a dit d'aſſurer le Seigneur Pacheco qu'il ſera toûjours parfaitement bien reçû chez elle ſous vos auſpices.

Je m'apperçus que ces dernieres paroles firent plaiſir à Don Luis. Ma maîtreſſe le remarqua de même, & en conçut un heureux préſage. Un moment avant le dîner, le valet de la Segnora Kimena parut, & dit à Don Felix : Seigneur, un homme de Tolede eſt venu vous demander chez Madame votre tante, & y a laiſſé ce billet. Le faux Mendoce l'ouvrit, & y trouva ces mots, qu'il lût à haute voix : *Si vous avez envie d'apprendre des nouvelles de votre pere, & des choſes de conſequence pour vous, ne manquez pas, auſſi-tôt la preſente reçûë, de vous rendre au Cheval noir auprès de l'Univerſité.* Je ſuis, dit-il, trop curieux de ſçavoir ces choſes importantes, pour ne pas ſatisfaire ma curioſité tout à l'heure.

Sans adieu, Pacheco, continua-t-il ; ſi je ne ſuis point de retour ici dans deux heures, vous pourrez aller ſeul chez ma tante; j'irai vous y joindre dans l'après-dinée. Vous ſçavez ce que Gil Blas vous a dit de la part de Donna Kimena ; vous êtes en droit de faire cette viſite. Il ſortit enſuite, & m'ordonna de le ſuivre.

Vous vous imaginez bien qu'au lieu de prendre la route du Cheval noir, nous enfilâmes celle de la maiſon où étoit Ortiz. D'abord que nous y fumes arrivez, Aurore ôta ſa chevelure blonde, lava & frotta ſes ſourcils, mit un habit de femme, & devint une belle brune, telle qu'elle l'étoit naturellement. On peut dire que ſon déguiſement la changeoit à un point qu'Aurore & D. Felix paroiſſoient deux perſonnes differentes ; il ſembloit même qu'elle fût beaucoup plus grande en femme qu'en homme ; il eſt vrai que ſes chapins (car elle en avoit d'une hauteur exceſſive) n'y contribuoient pas peu. Lorſqu'elle eut ajoûté à ſes charmes tous les ſecours que l'art leur pouvoit prêter, elle attendit Don Luis avec une agitation mêlée de crainte & d'eſperance. Tantôt elle ſe fioit à ſon eſprit & à ſa beauté, & tantôt elle apprehendoit de n'en faire qu'un eſſai malheureux. Ortiz de ſon côté ſe prépa-

ra de ſon mieux à ſeconder ſa maîtreſſe. Pour moi, comme il ne falloit pas que Pacheco me vît dans cette maiſon, & que ſemblable aux Acteurs qui ne paroiſſent qu'au dernier Acte d'une piece, je ne devois me montrer que ſur la fin de la viſite, je ſortis auſſi-tôt que j'eus diné.

Enfin tout étoit en état quand Don Luis arriva. Il fut reçû très-agréablement de la Dame Kimene, & il eut avec Aurore une converſation de deux ou trois heures; après quoi j'entrai dans la chambre où ils étoient, & m'adreſſant au Cavalier : Seigneur, lui dis-je, Don Felix mon maître ne viendra point ici d'aujourd'hui; il vous prie de l'excuſer; il eſt avec trois hommes de Tolede dont il ne peut ſe débarraſſer. Ah le petit libertin, s'écria Donna Kimena! il eſt ſans doute en débauche. Non, Madame, repris-je; il s'entretient avec eux d'affaires fort ſerieuſes; il a un veritable chagrin de ne pouvoir ſe rendre ici; il m'a chargé de vous le dire, auſſi-bien qu'à Donna Aurore. Oh! je ne recois point ſes excuſes, dit ma maîtreſſe! Il ſçait que j'ai été indiſpoſée; il devoit marquer un peu plus d'empreſſement pour les perſonnes à qui le ſang le lie; pour le punir je ne le veux voir de quinze jours. Hé, Madame, dit alors Don Luis, ne formez point une

ſi cruelle reſolution ! Don Felix eſt aſſez à plaindre de ne vous avoir pas vuë.

Ils plaiſanterent quelque temps là-deſſus, enſuite Pacheco ſe retira. La belle Aurore change auſſi-tôt de forme, & reprend ſon habit de Cavalier ; elle retourne à l'Hôtel garni le plus promptement qu'il lui eſt poſſible. Je vous demande pardon, cher ami, dit-elle à Don Luis, de ne vous avoir pas été trouver chez ma tante ; mais je n'ai pû me défaire des perſonnes avec qui j'étois. Ce qui me conſole, c'eſt que vous avez eu du moins tout le loiſir de ſatisfaire vos deſirs curieux. Hé bien que penſez-vous de ma couſine ? J'en ſuis enchanté, répondit Pacheco ; vous aviez raiſon de dire que vous vous reſſembliez ; je n'ai jamais vû des traits plus ſemblables ; c'eſt le même tour de viſage, vous avez les mêmes yeux, la même bouche, le même ſon de voix. Il y a pourtant quelque difference entre vous deux : Aurore eſt plus grande que vous ; elle eſt brune, & vous êtes blond ; vous êtes enjoüé, elle eſt ſerieuſe : voilà tout ce qui vous diſtingue l'un de l'autre. Pour de l'eſprit, continua-t-il, je ne crois pas qu'une ſubſtance celeſte puiſſe en avoir plus que votre couſine. En un mot, c'eſt une perſonne d'un merite accompli.

Le

Le Seigneur Pacheco prononça ces dernieres paroles avec tant de vivacité, que Don Felix lui dit en ſoûriant : Ami, n'allez plus chez Donna Kimena ; je vous le conſeille pour votre repos : Aurore de Guſman pourroit vous faire voir du païs, & vous inſpirer une paſſion... Je n'ai pas beſoin de la revoir, interrompit-il, pour en devenir amoureux, l'affaire en eſt faite. J'en ſuis fâché pour vous, repliqua le faux Mendoce, car vous n'êtes pas un homme à vous attacher, & ma couſine n'eſt pas une Iſabelle ; elle ne s'accommoderoit pas d'un amant qui n'auroit pas des vûës legitimes. Des vûës legitimes, repartit Don Luis ? peut-on en avoir d'autres ſur une fille de ſon ſang ? Helas ! je m'eſtimerois le plus heureux de tous les hommes, ſi elle approuvoit ma recherche, & vouloit lier ſa deſtinée à la mienne.

En le prenant ſur ce ton-là, reprit D. Felix, vous m'intereſſez à vous ſervir : oui, j'entre dans vos ſentimens ; je vous offre mes bons offices auprès d'Aurore, & je veux dès demain gagner ma tante, qui a beaucoup de credit ſur ſon eſprit. Pacheco rendit mille graces au Cavalier qui lui faiſoit de ſi belles promeſſes, & nous nous apperçumes avec joye, que notre ſtratagême ne pouvoit aller mieux. Le jour ſuivant

nous augmentâmes encore l'amour de Don Luis par une nouvelle invention. Ma maîtreſſe après avoir été trouver Donna Kimena comme pour la rendre favorable à ce Cavalier; elle vint le rejoindre. J'ai parlé à ma tante, lui dit-elle, & je n'ai pas eu peu de peine à la mettre dans vos interêts; elle étoit furieuſement prévenuë contre vous; je ne ſçai qui vous a fait paſſer dans ſon eſprit pour un libertin; mais j'ai pris vivement votre parti, & j'ai détruit enfin la mauvaiſe impreſſion qu'on lui avoit donné de vos mœurs.

Ce n'eſt pas tout, pourſuivit Aurore; je veux que vous ayez en ma préſence un entretien avec ma tante, nous acheverons de vous aſſurer ſon appui. Pacheco témoigna une extrême impatience d'entretenir Donna Kimena, & cette ſatisfaction lui fut accordée le lendemain matin. Le faux Mendoce le conduiſit à la Dame Ortiz, & ils eurent tous trois une converſation, où Don Luis fit voir qu'en peu de temps il s'étoit laiſſé fort enflâmer. L'adroite Kimena feignit d'être touchée de toute la tendreſſe qu'il faiſoit paroître, & promit au Cavalier de faire tous ſes efforts pour engager ſa niece à l'épouſer. Pacheco ſe jetta aux pieds d'une ſi bonne tante, & la remercia de ſes bontez. Là-deſſus Don Felix demanda ſi ſa

couſine étoit levée. Non, répondit la Duegne, elle repoſe encore, & vous ne ſçauriez la voir préſentement ; mais revenez cette après-dînée, & vous lui parlerez à loiſir. Cette réponſe de la Dame Kimene rédoubla, comme vous pouvez croire, la joye de Don Luis, qui trouva le reſte de la matinée bien long. Il regagna l'Hôtel garni avec Mendoce, qui ne prenoit pas peu de plaiſir à l'obſerver & à remarquer en lui toutes les apparences d'un veritable amour.

Ils ne s'entretinrent que d'Aurore ; & lorſqu'ils eurent dîné, Don Felix dit à Pacheco : Il me vient une idée ; je ſuis d'avis d'aller chez ma tante quelques momens avant vous ; je veux parler en particulier à ma couſine, & découvrir, s'il eſt poſſible, dans quelle diſpoſition ſon cœur eſt à votre égard. Don Luis approuva cette penſée ; il laiſſa ſortir ſon ami, & ne partit qu'une heure après lui. Ma maîtreſſe profita ſi bien de ce temps-là, qu'elle étoit habillée en femme quand ſon amant arriva. Je croyois, dit ce Cavalier après avoir ſalué Aurore & la Duegne, je croyois trouver ici D. Felix. Vous le verrez dans un inſtant, répondit Donna Kimena ; il écrit dans mon Cabinet. Pacheco parut ſe payer de cette défaite, & lia converſation avec les Dames. Cependant

malgré la préſence de l'objet aimé, il s'apperçut que les heures s'écouloient ſans que Mendoce ſe montrât; & comme il ne put s'empêcher d'en témoigner quelque ſurpriſe, Aurore changea tout à coup de contenance, ſe mit à rire, & dit à Don Luis: Eſt-il poſſible que vous n'ayez pas encore le moindre ſoupçon de la ſupercherie qu'on vous fait? Une fauſſe chevelure blonde & des ſourcils teints me rendent-ils ſi differente de moi-même, qu'on puiſſe juſques-là s'y tromper? Deſabuſez-vous donc Pacheco, continua-t-elle en reprenant ſon ſerieux; apprenez que Don Felix de Mendoce & Aurore de Guſman ne ſont qu'une même perſonne.

Elle ne ſe contenta pas de le tirer de cette erreur; elle avoüa la foibleſſe qu'elle avoit pour lui, & toutes les démarches qu'elle avoit faites pour l'amener au point où elle le voyoit enfin rendu. Don Luis ne fut pas moins charmé que ſurpris de ce qu'il entendit; il ſe jetta aux pieds de ma maîtreſſe, & lui dit avec tranſport: Ah! belle Aurore, croirai-je en effet que je ſuis l'heureux mortel pour qui vous avez eu tant de bontez? Que puis-je faire pour les reconnoître? Un éternel amour ne ſçauroit aſſez les payer. Ces paroles furent ſuivies de mille autres diſcours tendres &

paſſionnez ; après quoi les amans parlerent des meſures qu'ils avoient à prendre pour parvenir à l'accompliſſement de leurs deſirs. Il fut reſolu que nous partirions tous inceſſamment pour Madrid, où nous dénouërions notre comedie par un mariage. Ce deſſein fut preſque auſſi-tôt executé que conçû ; Don Luis quinze jours après épouſa ma maîtreſſe, & leurs nôces donnerent lieu à des fêtes & à des rejoüiſſances infinies.

Chapitre VIII.

Gil Blas change de condition ; il paſſe au ſervice de Don Gonzale Pacheco.

Trois ſemaines après ce mariage, ma maîtreſſe voulut recompenſer les ſervices que je lui avois rendus. Elle me fit preſent de cent piſtoles, & me dit : Gil Blas mon ami, je ne vous chaſſe point de chez moi, je vous laiſſe la liberté d'y demeurer tant qu'il vous plaira ; mais un oncle de mon mari, Don Gonzale Pacheco, ſouhaite de vous avoir pour valet de chambre. Je lui ai parlé ſi avantageuſement de vous, qu'il m'a témoigné que je lui ferois plaiſir de vous donner à lui. C'eſt un vieux

Seigneur, ajoûta-t-elle, un homme de très-bon caractere; vous ferez parfaitement bien auprès de lui.

Je remerciai Aurore de ses bontez; & comme elle n'avoit plus besoin de moi, j'acceptai d'autant plus volontiers le poste qui se presentoit, que je ne sortois point de la famille. J'allai donc un matin de la part de la nouvelle mariée chez le Seigneur Don Gonzale: il étoit encore au lit, quoiqu'il fût près de midi. Lorsque j'entrai dans sa chambre, je le trouvai qui prenoit un boüillon qu'un page venoit de lui apporter. Le vieillard avoit la moustage en papillotes, les yeux presque éteints, avec un visage pâle & décharné; c'étoit un de ces vieux garçons qui ont été fort libertins dans leur jeunesse, & qui ne sont guére plus sages dans un âge plus avancé. Il me reçût agréablement, & me dit que si je voulois le servir avec autant de zéle que j'avois servi sa niece, je pouvois compter qu'il me feroit un heureux sort. Je promis d'avoir pour lui le même attachement que j'avois eu pour elle, & dès ce moment il me retint à son service.

Me voilà donc à un nouveau maître, & Dieu sçait quel homme c'étoit. Quand il se leva, je crûs voir la resurrection du Lazare: imaginez-vous un grand corps, si sec,

qu'en le voyant à nud on auroit fort bien pû apprendre l'Osteologie ; il avoit les jambes si menuës, qu'elles me parurent encore très-fines, après qu'il eut mis trois ou quatre paires de bas l'un sur l'autre. Outre cela cette momie vivante étoit asthmatique, & toussoit à chaque parole qui lui sortoit de la bouche. Il prit d'abord du chocolat ; il demanda ensuite du papier & de l'ancre, écrivit un billet qu'il cacheta, & le fit porter à son adresse par le page qui lui avoit donné un boüillon ; puis se tournant de mon côté : Mon ami, me dit-il, c'est toi que je prétends desormais charger de mes commissions, & particulierement de celles qui regarderont Donna Eufrasia. Cette Dame est une jeune personne que j'aime, & dont je suis tendrement aimé.

Bon Dieu, dis-je aussi-tôt en moi-même, hé ! comment les jeunes gens pourront-ils s'empêcher de croire qu'on les aime, puisque ce vieux penard s'imagine qu'on l'idolatre ? Gil Blas, poursuivit-il, je te menerai chez elle dès aujourd'hui ; j'y soupe presque tous les soirs, tu seras charmé de son air sage & retenu. Bien loin de ressembler à ces petites étourdies qui donnent dans la jeunesse, & s'engagent sur les apparences, elle a l'esprit déja meur & judicieux ; elle veut des sentimens dans un

homme, & préferé aux figures les plus brillantes un amant qui ſçait aimer. Le Seigneur Don Gonzale ne borna point là l'éloge de ſa maîtreſſe, il entreprit de la faire paſſer pour l'abregé de toutes les perfections; mais il avoit un Auditeur aſſez difficile à perſuader là-deſſus. Après toutes les manœuvres que j'avois vû faire aux Comediennes, je ne croyois pas les vieux Seigneurs fort heureux en amour. Je feignis pourtant par complaiſance d'ajoûter foi à tout ce que me dit mon maître. Je fis plus, je vantai le diſcernement & le bon goût d'Eufraſie, je fus même aſſez impudent pour avancer qu'elle ne pouvoit avoir de galant plus aimable. Le bon homme ne ſentit point que je lui donnois de l'encenſoir par le nez, au contraire il s'applaudit de mes paroles; tant il eſt vrai qu'un flateur peut tout riſquer avec les Grands, ils ſe prêtent juſqu'aux flateries les plus outrées.

Le vieillard après avoir écrit, s'arracha quelques poils de la barbe avec une pincette: puis il ſe lava les yeux pour ôter une épaiſſe chaſſie dont ils étoient pleins; il lava auſſi ſes oreilles, enſuite ſes mains; & quand il eut fait ſes ablutions, il teignit en noir ſa mouſtache, ſes ſourcils & ſes cheveux. Il fut plus long-temps à ſa toilette

qu'une vieille doüairiere qui s'étudie à cacher l'outrage des années. Comme il achevoit de s'ajuſter, il entra un autre vieillard de ſes amis qu'on nommoit le Comte Aſumar. Celui-ci faiſoit voir ſes cheveux blancs, s'appuyoit ſur un bâton, & ſembloit ſe faire honneur de ſa vieilleſſe, au lieu de vouloir paroître jeune : Seigneur Pacheco, dit-il en entrant, je viens vous demander à dîner. Soyez le bien venu, Comte, répondit mon maître. En même temps ils s'embraſſerent l'un & l'autre, s'aſſirent, & commencerent à s'entretenir en attendant qu'on ſervît.

Leur converſation roula d'abord ſur une courſe de taureaux qui s'étoit faite depuis peu de jours ; ils parlerent des Cavaliers qui y avoient montré le plus d'adreſſe & de vigueur, & là-deſſus le vieux Comte, tel que Neſtor, à qui toutes les choſes préſentes donnoient occaſion de loüer les choſes paſſées, dit en ſoûpirant : Helas ! je ne vois point aujourd'hui d'hommes comparables à ceux que j'ai vû autrefois, ni les tournois ne ſe font pas avec autant de magnificence qu'on les faiſoit dans ma jeuneſſe. Je riois en moi-même de la prévention du bon Seigneur de Aſumar, qui ne s'en tint pas aux tournois ; je me ſouviens quand il fut à table, & qu'on apporta le

fruit, qu'il dit en voyant de fort belles pêches qu'on avoit ſervies : De mon temps les pêches étoient bien plus groſſes qu'elles ne le ſont à preſent ; la nature s'affoiblit de jour en jour. Sur ce pied-là, dit en ſoûriant Don Gonzale, les pêches du temps d'Adam devoient être d'une groſſeur merveilleuſe,

Le Comte de Aſumar demeura preſque juſqu'au ſoir avec mon maître, qui ne ſe vit pas plûtôt debarraſſé de lui, qu'il ſortit en me diſant de le ſuivre. Nous allâmes chez Eufraſie, qui logeoit à [illegible] pas de notre maiſon, & nous la trouvâmes dans un appartement des plus propres ; elle étoit galamment habillée, & avoit un air de jeuneſſe qui me la fit prendre pour une mineure: bien qu'elle eût trente bonnes années pour le moins, elle pouvoit paſſer pour jolie, & j'admirai bien-tôt ſon eſprit. Ce n'étoit pas une de ces coquettes qui n'ont qu'un babil brillant avec des manieres libres ; il y avoit de la modeſtie dans ſon action, comme dans ſes diſcours ; elle parloit le plus ſpirituellement du monde, ſans paroître ſe donner pour ſpirituelle. O Ciel! dis-je en moi même, eſt-il poſſible qu'une perſonne qui ſe montre ſi reſervée, ſoit capable de vivre dans le libertinage ? Je m'imaginois que toutes les femmes galantes

devoient être toutes effrontées; j'étois surpris d'en voir une modeſte en apparence, ſans faire reflexion que ces Princeſſes ſçavent ſe compoſer de toutes les façons, & ſe conformer au caractere des gens riches & des Seigneurs qui tombent entre leurs mains. Veulent-ils de l'emportement, elles ſont vives & petulentes; aiment-ils la retenuë, elles ſe parent d'un exterieur ſage & vertueux; ce ſont de vrais cameleons qui changent de couleur ſuivant l'humeur & le genie des hommes qui les approchent.

Don Gonzale n'étoit pas du goût des Seigneurs qui demandent des beautez hardies, il ne pouvoit ſouffrir celles-là, & il falloit pour le piquer qu'une femme eût un air de Veſtale. Auſſi Eufraſie ſe regloit là-deſſus, & faiſoit voir que les bonnes Comediennes n'étoient pas toutes à la Comedie. Je laiſſai mon maître avec ſa nimphe, & je deſcendis dans une ſalle où je trouvai une vieille femme de chambre que je reconnus pour une creature qui avoit été ſuivante d'une Comedienne. De ſon côté elle me remit: Hé vous voilà, Seigneur Gil Blas, me dit-elle! Vous êtes donc ſorti de chez Arſenie, comme moi de chez Conſtance? Oh vraiment, lui répondis-je, il y a long-temps que je l'ai quittée; j'ai même ſervi depuis une fille de condition:

la vie des perſonnes de Théâtre n'eſt guere de mon goût ; je me ſuis donné mon congé moi-même, ſans daigner avoir le moindre éclairciſſement avec Arſenie. Vous avez bien fait, reprit la Soubrette nommée Beatrix, j'en ai uſé à-peu-près de la même maniere avec Conſtance : un beau matin je lui rendis mes comptes froidement ; elle les reçût ſans me dire une ſyllabe, & nous nous ſeparâmes aſſez cavalierement.

Je ſuis ravi, lui dis-je, que nous nous retrouvions dans une maiſon plus honorable ; Donna Eufraſia me paroît une façon de femme de qualité, & je la crois d'un très-bon caractere. Vous ne vous trompez pas, me répondit la vieille ſuivante ; elle a de la naiſſance ; & pour ſon humeur, je puis vous aſſurer qu'il n'y en a point de plus égale ni de plus douce ; elle n'eſt point de ces maîtreſſes emportées & difficiles qui trouvent à redire à tout, qui crient ſans ceſſe, tourmentent leurs domeſtiques, & dont le ſervice en un mot, eſt un enfer : je ne l'ai pas encore entenduë gronder une ſeule fois. Quand il m'arrive de ne pas faire les choſes à ſa fantaiſie, elle me reprend ſans colere, & jamais il ne lui échape de ces épithetes dont les Dames violentes ſont ſi liberales. Mon maître, repris-je, eſt auſſi fort doux ; c'eſt le meilleur de tous

les

les humains; & ſur ce pied-la, nous ſommes vous & moi beaucoup mieux que nous n'étions chez nos Comedriennes. Mille fois mieux, repartit Beatrix; je menois une vie tumultueuſe, au lieu que je vis préſentement dans la retraite; il ne vient pas d'autre homme ici que le Seigneur Don Gonzale; je ne verrai qu vous dans ma ſolitude, & j'en ſuis bien-aiſe; il y a long-temps que j'ai de l'affection pour vous, & j'ai plus d'une fois envié le bonheur de Laure de vous avoir pour amant; mais enfin j'eſpere que je ne ſerai pas moins heureuſe qu'elle. Si je n'ai pas ſa jeuneſſe & ſa beauté, en recompenſe je hais la coquetterie, & je ſuis une tourterelle pour la fidélité.

Comme la bonne Beatrix étoit une de ces perſonnes qui ſont obligées d'offrir leurs faveurs, parce qu'on ne les leur demanderoit pas, je ne fus nullement tenté de profiter de ſes avances. Je ne voulus pas pourtant qu'elle s'apperçût que je la mépriſois; & même j'eus la politeſſe de lui parler de maniere qu'elle ne perdit pas eſperance de m'engager à l'aimer; je m'imaginai donc que j'avois fait la conquête d'une vieille Suivante, & je me trompai encore dans cette occaſion. La Soubrette n'en uſoit pas ainſi avec moi ſeulement pour mes beaux

yeux ; ſon deſſein étoit de m'inſpirer de l'amour pour me mettre dans les interêts de ſa maîtreſſe, pour qui elle ſe ſentoit ſi zelée, qu'elle ne s'embarraſſoit point de ce qui lui en coûteroit pour la ſervir. Je reconnus mon erreur dès le lendemain matin, que je portai de la part de mon maître un billet doux à Eufraſie. Cette Dame me fit un accuëil gracieux, me dit mille choſes obligeantes, & la femme de chambre auſſi s'en mêla ; l'une admiroit ma phiſionomie, l'autre me trouvoit un air de ſageſſe & de prudence. A les entendre, le Seigneur de Gonzale poſſedoit en moi un treſor. En un mot, elles me loüerent tant que je me défiai des loüanges qu'elles me donnerent : j'en penetrai le motif ; mais je les reçus en apparence avec toute la ſimplicité d'un ſot, & par cette contre-ruſe je trompai les friponnes, qui leverent enfin le maſque.

Ecoûte, Gil Blas, me dit Eufraſie, il ne tiendra qu'à toi de faire ta fortune ; agiſſons de concert, mon ami ; Don Gonzale eſt vieux & d'une ſanté ſi délicate, que la moindre fievre aidée d'un bon Medecin l'emportera ; ménageons les momens qui lui reſtent, & faiſons en ſorte qu'il me laiſſe la meilleure partie de ſon bien : je t'en ferai bonne part, je te le promets ; & tu peux compter ſur cette promeſſe, comme

ſi je te la faiſois pardevant tous les Notaires de Madrid. Madame, lui répondis-je, diſpoſez de votre ſerviteur ; vous n'avez qu'à me preſcrire la conduite que je dois tenir, vous ſerez ſatisfaite. Hé bien, reprit-elle, il faut obſerver ton maître, & me rendre compte de tous ſes pas ; quand vous vous entretiendrez tous deux, ne manque pas de faire tomber la converſation ſur les femmes, & de-là prends, mais avec art, occaſion de lui dire du bien de moi ; occupe-le d'Eufraſie autant qu'il te ſera poſſible. Je te recommande encore d'être fort attentif à ce qui ſe paſſe dans la famille de Pacheco ; ſi tu t'apperçois que quelque parent de Don Gonzale ait de grandes aſſiduitez auprès de lui, & touche en joüe ſa ſucceſſion, tu m'en avertiras auſſitôt : je ne t'en demande pas davantage ; je le coulerai à fonds en peu de temps, je connois les divers caracteres des parens de ton maître ; je ſçai quels portraits ridicules on lui peut faire d'eux, & j'ai déja mis aſſez mal dans ſon eſprit tous ſes neveux & ſes couſins.

Je jugeai par ſes inſtructions & par d'autres qu'y joignit Eufraſie, que cette Dame étoit de celles qui s'attachent aux vieillards genereux. Elle avoit depuis peu obligé celui-

ci de vendre une terre dont elle avoit touché l'argent ; elle tiroit de lui tous les jours de bonnes nipes, & de plus elle eſperoit qu'il ne l'oublieroit pas dans ſon teſtament. Je feignis de m'engager volontiers à faire tout ce qu'on exigeoit de moi ; & pour ne rien diſſimuler, je doutai en m'en retournant au logis, ſi je contribuërois à tromper mon maître, ou ſi j'entreprendrois de le détacher de ſa maîtreſſe. L'un de ces partis me paroiſſoit plus honnête que l'autre, & je me ſentois plus de penchant à remplir mon devoir qu'à le trahir. D'ailleurs Eufraſie ne m'avoit rien promis de poſitif, & cela peut-être étoit cauſe qu'elle n'avoit pas corrompu ma fidélité. Je me reſolus donc à ſervir Don Gonzale avec zéle, & je me perſuadai que ſi j'étois aſſez heureux pour l'arracher à ſon idole, je ſerois mieux payé de cette bonne action, que des mauvaiſes que je pourrois faire.

Pour parvenir à la fin que je me propoſois, je me montrai tout devoüé au ſervice de Donna Eufraſie ; je lui fis accroire que je parlois d'elle inceſſament à mon maître, & là-deſſus je lui debitois des fables qu'elle prenoit pour argent comptant. Je m'inſinuai ſi bien dans ſon eſprit, qu'elle me crût entierement dans ſes interêts. Pour

mieux imposer encore, j'affectai de paroître amoureux de Beatrix, qui ravie à son âge de voir un jeune homme à ses trousses, ne se soucioit guére d'être trompée, pourveu que je la trompasse bien. Lorsque nous étions auprès de nos Princesses mon maître & moi, cela faisoit deux tableaux differens dans le même goût. Don Gonzale sec & pâle comme je l'ai peint, avoit l'air d'un agonisant, quand il vouloit faire les doux yeux; & mon Infante, à mesure que je me montrois plus passionné, prenoit des manieres enfantines, & faisoit tout le manege d'une vieille coquette. Aussi avoit-elle quarante ans d'école pour le moins; elle s'étoit raffinée au service de quelques-unes de ces heroïnes de galanterie, qui sçavent plaire jusques dans leur vieillesse, & qui meurent chargées des dépoüilles de deux ou trois generations.

Je ne me contentois pas d'aller tous les soirs avec mon maître chez Eufrasie, j'y allois quelquefois tout seul pendant le jour; mais à quelque heure que j'entrasse dans cette maison, je n'y rencontrois jamais d'homme, pas même de femme d'un air équivoque; je n'y découvrois pas la moindre trace d'infidélité. Ce qui ne m'étonnoit pas peu; car je ne pouvois penser qu'une si jolie Dame fût exactement

fidéle à Don Gonzale. A quoi certes je ne faiſois pas un jugement temeraire ; & la belle Eufraſie, comme vous le verrez bien-tôt, pour attendre plus patiemment la ſucceſſion de mon maître, s'étoit pourvûë d'un amant plus convenable à une femme de ſon âge.

Un jour que je portois à mon ordinaire un poulet à la Princeſſe, j'apperçûs tandis que j'étois dans ſa chambre, les pieds d'un homme caché derriere une tapiſſerie. Je ſortis ſans faire ſemblant de les avoir remarquez ; mais quoique cet objet dût peu me ſurprendre, & que la choſe ne roulât pas ſur mon compte, je ne laiſſai pas d'en être fort ému : Ah perfide, dis-je en moi-même avec indignation, ſcelerate Eufraſie ! tu n'es pas ſatisfaite d'impoſer à un bon vieillard en lui perſuadant que tu l'aimes, il faut que tu te livres à un autre pour mettre le comble à ta trahiſon. Que j'étois fat, quand j'y penſe, de raiſonner de la ſorte ! Il falloit plûtôt rire de cette avanture, & la regarder comme une compenſation des ennuis & des langueurs qu'il y avoit dans le commerce de mon maître. J'aurois du moins mieux fait de n'en dire mot, que de me ſervir de cette occaſion pour faire le bon valet ; mais au lieu de moderer mon zéle, j'entrai avec chaleur

dans les interêts de Don Gonzale, & lui fis un fidéle rapport de ce que j'avois vû; j'ajoûtai même à cela qu'Eufraſie m'avoit voulu ſeduire; je ne lui diſſimulai rien de tout ce qu'elle m'avoit dit, & il ne tint qu'à lui de connoître parfaitement ſa maîtreſſe. Il fut frappé de mes diſcours, & une petite émotion de colere qui parut ſur ſon viſage, ſembla préſager que la Dame ne ſeroit pas impunément infidéle. C'eſt aſſez, Gil Blas, me dit-il; je ſuis très-ſenſible à l'attachement que je te vois à mon ſervice, & ta fidélité me plaît; je vais tout à l'heure chez Eufraſie: je veux l'accabler de reproches, & rompre avec l'ingrate. A ces mots il ſortit effectivement pour ſe rendre chez elle, & il me diſpenſa de le ſuivre, pour m'épargner les mauvais rôles que j'aurois eu à joüer pendant leur éclairciſſement.

J'attendis le plus impatiemment du monde, que mon maître fût de retour; je ne doutois point qu'ayant une auſſi grand ſujet qu'il en avoit de ſe plaindre de ſa Nymphe, il ne revint détaché de ſes attraits. Dans cette penſée je m'applaudiſſois de mon ouvrage; je me repreſentois la ſatisfaction qu'auroient les heritiers naturels de Don Gonzale, quand ils apprendroient que leur parent n'étoit plus le joüet d'une paſſion

ſi contraire à leurs interêts; je me flatois qu'ils m'en tiendroient compte, & qu'enfin j'allois me diſtinguer des autres valets de chambre qui ſont ordinairement plus diſpoſez à maintenir leurs maîtres dans la débauche, qu'à les en retirer; j'aimois l'honneur, & je penſois avec plaiſir que je paſſerois pour le Coryphée des domeſtiques; mais une idée ſi agréable s'évanoüit quelques heures après. Mon patron arriva: Mon ami, me dit-il, je viens d'avoir un entretien tres-vif avec Eliſafie; elle ſoûtient que tu m'as fait un faux rapport; tu n'es, ſi on l'en croit, qu'un impoſteur, qu'un valet conſacré à mes néveux, pour l'amour de qui tu n'épargnes rien, pour me broüiller avec elle; j'ai vû couler de ſes yeux des pleurs veritables. Elle m'a juré par ce qu'il y a de plus ſacré, qu'elle ne t'a fait aucune propoſition, & qu'elle ne voit pas un homme; Beatrix, qui me paroît une bonne fille, m'a propoſé la même choſe; de ſorte que malgré moi ma colere s'eſt appaiſée.

Hé quoi, Monſieur, interrompis-je avec douleur, doutez-vous de ma ſincerité? Vous défiez-vous... Non, mon enfant, interrompit-il à ſon tour: je te rends juſtice; je ne te crois point d'accord avec mes neveux; je ſuis perſuadé que mon in-

terêt ſeul te touche, & je t'en ſçai bon gré; mais les apparences ſont trompeuſes: peût-être n'as-tu pas vû effectivement ce que tu t'imaginois voir; & dans ce cas juge juſqu'à quel point ton accuſation doit être deſagréable à Eufraſie. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt une femme que je ne puis m'empêcher d'aimer; il faut même que je lui faſſe le ſacrifice qu'elle exige de moi, & ce ſacrifice eſt de te donner ton congé. J'en ſuis fâché, mon pauvre Gil Blas, pourſuivit-il, & je t'aſſure que je n'y ai conſenti qu'à regret; mais je ne ſçaurois faire autrement. Ce qui doit te conſoler, c'eſt que je ne te renvoyerai pas ſans recompenſe. De plus, je pretends te placer chez une Dame de mes amies, où tu ſeras fort agréablement.

Je fus bien mortifié de voir tourner ainſi mon zéle contre moi; je maudis Eufraſie, & déplorai la foibleſſe de Don Gonzale de s'en être laiſſé poſſeder. Le bon vieillard ſentoit aſſez qu'en me congediant pour plaire ſeulement à ſa maîtreſſe, il ne faiſoit pas une action des plus viriles; auſſi pour compenſer ſa moleſſe, & me mieux faire avaler la pillule, il me donna cinquante ducats, & me mena le jour ſuivant chez la Marquiſe de Chaves. Il dit en ma preſence à cette Dame

que j'étois un jeune homme qui n'avois que de bonnes qualitez, qu'il m'aimoit ; & que des raisons de famille ne lui permettant pas de me retenir à son service, il la prioit de me prendre au sien. Elle me reçut dès ce moment au nombre de ses domestiques ; si bien que je me trouvai tout à coup dans une nouvelle maison.

CHAPITRE IX.

De quel caractere étoit la Marquise de Chaves, & quelles personnes alloient ordinairement chez elle.

LA Marquise de Chaves étoit une veuve de trente-cinq ans, belle, grande & bien faite ; elle joüissoit d'un revenu de dix mille ducats, & n'avoit point d'enfans. Je n'ai jamais vû de femme plus serieuse, ni qui parlât moins ; cela ne l'empêchoit pas de passer pour la Dame de Madrid la plus spirituelle. Le grand concours de personnes de qualité & de gens de Lettres qu'on voyoit chez elle tous les jours, contribuoit peut-être plus que ce qu'elle disoit, à lui donner cette reputation. C'est une chose dont je ne déciderai point ; je

me contenterai de dire que ſon nom emportoit une idée de genie ſuperieur, & que ſa maiſon étoit appellée par excellence dans la Ville, le Bureau des ouvrages d'eſprit.

Effectivement on y liſoit chaque jour, tantôt des Poëmes dramatiques, & tantôt d'autres Poëſies; mais on n'y faiſoit guére que des lectures ſerieuſes, les pieces comiques y étoient mépriſées; on n'y regardoit la meilleure Comedie ou le Roman le plus ingenieux & le plus égayé, que comme une foible production qui ne meritoit aucune loüange; au lieu que le moindre ouvrage ſerieux, une Ode, une Eglogue, un Sonnet, y paſſoient pour le plus grand effort de l'eſprit humain. Il arrivoit ſouvent que le Public ne confirmoit pas les jugemens du Bureau, & même il ſifflioit quelquefois impoliment les pieces qu'on y avoit fort applaudies.

J'étois maître de ſalle dans cette maiſon; c'eſt-à-dire que mon emploi conſiſtoit à tout préparer dans l'appartement de ma maîtreſſe pour recevoir la compagnie, à ranger des chaiſes pour les hommes, & des carreaux pour les femmes: après quoi je me tenois à la porte de la chambre pour annoncer & introduire les perſonnes qui arrivoient. Le premier jour, à meſure que je les faiſois entrer, le Gouverneur des

pages, qui par hazard étoit alors dans l'antichambre avec moi, me les dépeignit agréablement. Il ſe nommoit André Molina; il étoit naturellement froid & railleur, & ne manquoit pas d'eſprit. D'abord un Evêque ſe préſenta; je l'annonçai; & quand il fut entré, le Gouverneur me dit: Ce Prélat eſt d'un caractere aſſez plaiſant, il a quelque credit à la Cour; mais il voudroit bien perſuader qu'il en a beaucoup: il fait des offres de ſervices à tout le monde, & ne ſert perſonne. Un jour il rencontra chez le Roi un Cavalier qui le ſalüe: il l'arrête, l'accable de civilitez; & lui ſerrant la main: Je ſuis, lui dit-il, tout acquis à votre Seigneurie, mettez-moi, de grace, à l'épreuve; je ne mourrai point content ſi je ne trouve une occaſion de vous obliger. Le Cavalier le remercia d'une maniere pleine de reconnoiſſance; & quand ils ſe furent tous deux ſéparez, le Prélat dit à un de ſes Officiers qui le ſuivoit: Je crois connoître cet homme-là, j'ai une idée confuſe de l'avoir vû quelque part.

Un moment après l'Evêque, le fils d'un Grand parut; & lorſque je l'eus introduit dans la chambre de ma maîtreſſe: Ce Seigneur, me dit Molina, eſt encore un original. Imaginez-vous qu'il entre ſouvent dans une maiſon pour traiter d'une affaire importante

importante avec le maître du logis, qu'il quitte ſans ſe ſouvenir de lui en parler. Mais, ajoûta le Gouverneur en voyant arriver deux femmes, voici Donna Angela de Pennafiel, & Donna Margarita de Montalvan ; ce ſont deux Dames qui ne ſe reſſemblent nullement. Donna Margarita ſe picque d'être Philoſophe : elle va tenir tête aux plus profonds Docteurs de Salamanque, & jamais ſes raiſonnemens ne cederont à leurs raiſons. Pour Donna Angela, elle ne fait point la ſçavante, quoiqu'elle ait l'eſprit cultivé. Ses diſcours ont de la juſteſſe, ſes penſées ſont fines, ſes expreſſions délicates, nobles & naturelles. Ce dernier caractere eſt aimable, dis-je à Molina ; mais l'autre ne convient guére, ce me ſemble, au beau ſexe. Pas trop, répondit-il en ſoûriant ; il y a même bien des hommes qu'il rend ridicules. Madame la Marquiſe notre maîtreſſe, continua-t-il, eſt auſſi un peu anti-aînée de Philoſophie. Qu'on va diſputer ici aujourd'hui ! Dieu veüille que la Religion ne ſoit pas intereſſée dans la diſpute !

Comme il achevoit ces mots, nous vîmes entrer un homme ſec, qui avoit l'air grave & renfrogné ; mon Gouverneur ne l'épargna point. Celui-ci, me dit-il, eſt un de ces eſprits ſerieux qui veulent paſ-

ſer pour de grands genies à la faveur de quelques ſentences tirées de Seneque, & qui ne ſont que de ſots perſonnages à les examiner fort ſerieuſement. Il vint enſuite un Cavalier d'aſſez belle taille qui avoit la mine Grecque, c'eſt-à-dire le maintien plein de ſuffiſance. Je demandai qui c'étoit ? C'eſt un Poëte dramatique, me dit Molina; il a fait cent mille vers en ſa vie qui ne lui ont pas rapporté quatre ſols; mais en recompenſe, il vient avec ſix lignes de proſe de ſe faire un établiſſement conſiderable.

J'allois m'éclaircir de la nature d'une fortune faite à ſi peu de frais, quand j'entendis un grand bruit ſur l'eſcalier. Bon, s'écria le Gouverneur ! voici le Licentié Campenario, il s'annonce lui-même avant qu'il paroiſſe ; il ſe met à parler dès la porte de la ruë, & en voilà juſqu'à ce qu'il ſoit ſorti de la maiſon. En effet, tout retentiſſoit de la voix du bruyant Licentié, qui entra enfin dans l'antichambre avec un Bachelier de ſes amis, & qui ne déparla point tant que dura ſa viſite. Le Seigneur Campenario, dis-je à Molina, eſt apparemment un beau génie. Oui, répondit mon Gouverneur ; c'eſt un homme qui a des ſailliſſes brillantes, des expreſſions détournées ; il eſt rejoüiſſant. Mais outre que c'eſt un

parleur impitoyable, il ne laiſſe pas de ſe repeter ; & pour n'eſtimer les choſes qu'autant qu'elles valent, je crois que l'air agréable & comique dont il aſſaiſonne ce qu'il dit, en fait le plus grand merite ; la meilleure partie de ſes traits ne feroient pas grand honneur à un recuëil de bons mots.

Il vint encore d'autres perſonnes dont Molina me fit de plaiſans portraits : il n'oublia pas de me peindre auſſi la Marquiſe. Je vous donne, me dit-il, notre Patrone pour un eſprit aſſez uni malgré ſa Philoſophie ; elle n'eſt point d'une humeur difficile, & on a peu de capriees à eſſuyer en la ſervant. C'eſt une femme de qualité des plus raiſonnables que je connoiſſe ; elle n'a même aucune paſſion : elle eſt ſans goût pour le jeu comme pour la galanterie, & n'aime que la converſation ; ſa vie ſeroit bien ennuyeuſe pour la plûpart des Dames. Le Gouverneur par cet éloge me prévint en faveur de ma maîtreſſe. Cependant quelques jours après, je ne pus m'empêcher de la ſoupçonner de n'être pas ſi ennemie de l'amour ; & je vais dire ſur quel fondement je conçus ce ſoupçon.

Un matin penſant qu'elle étoit à ſa toilette, il ſe préſenta devant moi un petit homme de quarante ans, deſagréable de ſa figure, plus craſſeux que l'Auteur Pedro

de Moya, & fort boſſu par-deſſus le marché. Il me dit qu'il vouloit parler à Madame la Marquiſe. Je lui demandai de quelle part. De la mienne, répondit-il fierement; dites-lui que je ſuis le Cavalier dont elle s'eſt entretenuë hier avec Donna Anna de Velaſco. Je l'introduiſis dans l'appartement de ma maîtreſſe, & je l'annonçai. La Marquiſe fit auſſi-tôt une exclamation, & dit avec un tranſport de joye qu'il pouvoit entrer. Elle ne ſe contenta pas de le recevoir favorablement, elle obligea toutes ſes femmes à ſortir de la chambre; de ſorte que le petit boſſu, plus heureux qu'un honnête-homme, y demeura ſeul avec elle. Les Soubrétes & moi, nous rîmes un peu de ce beau tête-à-tête qui dura près d'une heure: après quoi ma Patrone congedia le boſſu en lui faiſant des civilitez qui marquoient qu'elle étoit très-contente de lui.

Elle avoit effectivement pris tant de goût à ſon entretien, qu'elle me dit le ſoir en particulier: Gil Blas, quand le boſſu reviendra, faites-le entrer dans mon appartement le plus ſecrettement que vous pourrez. J'obéïs. Dès que le petit homme revint, (& ce fut le lendemain matin) je le conduiſis par un eſcalier dérobé juſques dans la chambre de Madame. Je fis pieuſement la même choſe deux ou trois

fois, ſans m'imaginer qu'il pût y avoir de la galanterie. Mais la malignité qui eſt ſi naturelle à l'homme, me donna bien-tôt d'étranges idées, & je conclus que la Marquiſe avoit des inclinations bizarres, ou que le boſſu faiſoit le perſonnage d'un entremetteur.

Prévenu de cette opinion, je diſois ſouvent en moi-même : Si ma maîtreſſe aime quelque homme bien fait, je le lui pardonne ; mais ſi elle eſt entêtée de ce magot, franchement je ne puis excuſer cette dépravation de goût. Que je jugeois mal de la Patrone ! Le boſſu ſe méloit de Magie ; & comme on avoit vanté ſon ſçavoir à la Marquiſe, qui ſe prêtoit volontiers aux preſtiges des Charlatans, elle avoit des entretiens particuliers avec lui. Il faiſoit voir dans le verre, montroit à tourner le ſas, & reveloit pour de l'argent tous les myſteres de la cabale ; ou bien pour parler plus juſte, c'étoit un fripon qui ſubſiſtoit aux dépens des perſonnes trop crédules, & l'on diſoit qu'il avoit ſous contribution pluſieurs femmes de qualité.

CHAPITRE X.

Par quel incident Gil Blas sortit de chez la Marquise de Chaves, & ce qu'il devint.

IL y avoit déja six mois que je demeurois chez la Marquise de Chaves, & j'avouë que j'étois content de ma condition; mais la destinée que j'avois à remplir, ne me permit pas de faire un plus long séjour dans la maison de cette Dame, ni même à Madrid; je vais conter quelle avanture m'obligea de m'en éloigner.

Parmi les femmes de ma maîtresse, il y en avoit une qu'on appelloit Porcie; outre qu'elle étoit jeune & belle, je la trouvai d'un si bon caractere, que je m'y attachai, sans sçavoir qu'il me faudroit disputer son cœur. Le Secretaire de la Marquise, homme fier & jaloux, étoit épris de ma Princesse. Il ne s'apperçut pas plûtôt de mon amour, que sans chercher à s'éclaircir de quel air Porcie me voyoit, il resolut de se battre avec moi. Pour cet effet il me donna rendez-vous un matin dans un endroit écarté. Comme c'étoit un petit homme qui m'arrivoit à peine aux

épaules, & qui me paroiſſoit très-foible, je ne le crus pas un rival fort dangereux; je me rendis avec confiance au lieu où il m'avoit appellé. Je comptois bien de remporter une victoire aiſée, & de m'en faire un merite auprès de Porcie; mais l'évenement ne répondit point à mon attente: le petit Secretaire, qui avoit deux ou trois ans de ſalle, me déſarma comme un enfant; & me preſentant la pointe de ſon épée: Prépare-toi, me dit-il, à recevoir le coup de la mort, ou bien donne-moi ta parole d'honneur que tu ſortiras aujourd'hui de chez la Marquiſe de Chaves, & que tu ne penſeras plus à Porcie. Je lui fis cette promeſſe, & je la tins ſans répugnance; je me faiſois une peine de paroître devant les domeſtiques de notre Hôtel, après avoir été vaincu, & ſur-tout devant la belle Helene, qui avoit fait le ſujet de notre combat. Je ne retournai au logis que pour y prendre tout ce que j'avois de nipes & d'argent, & dès le même jour je marchai vers Tolede, la bourſe aſſez bien garnie, & le dos chargé d'un paquet compoſé de toutes mes hardes. Quoique je ne me fuſſe point engagé à quitter le ſejour de Madrid, je jugeai à propos de m'en écarter, du moins pour quelques années; je formai la reſolution

de parcourir l'Eſpagne, & de m'arrêter de Ville en Ville. L'argent que j'ai, diſois-je, me menera loin; je ne le dépenſerai pas indiſcretement; & quand je n'en aurai plus, je me remettrai à ſervir; un garçon fait comme je ſuis, trouvera des conditions de reſte, quand il lui plaira d'en chercher.

J'avois particulierement envie de voir Tolede; j'y arrivai au bout de trois jours. J'allai loger dans une bonne Hôtellerie, où je paſſai pour un Cavalier d'importance, à la faveur de mon habit d'homme à bonnes fortunes, dont je ne manquai pas de me parer, & par des airs de petit-Maître que j'affectai de me donner. Il dépendit de moi de lier commerce avec de jolies femmes qui demeuroient dans mon voiſinage; mais comme j'appris qu'il falloit débuter chez elles par une grande dépenſe, cela brida mes deſirs; & me ſentant toûjours du goût pour les voyages, après avoir vû tout ce qu'on voit de curieux à Tolede, j'en partis un jour au lever de l'Aurore, & pris le chemin de Cuença, dans le deſſein d'aller en Aragon. J'entrai la ſeconde journée dans une Hôtellerie que je trouvai ſur la route; & dans le temps que je commençois à m'y rafraîchir, il ſurvint une troupe d'Archers de la ſainte Her-

mandad. Ces Meſſieurs demanderent du vin, ſe mirent à boire, & j'entendis qu'en bûvant ils faiſoient le portrait d'un jeune homme qu'ils avoient ordre d'arrêter. Le Cavalier, diſoit l'un d'entre-eux, n'a pas plus de vingt-trois ans; il a de longs cheveux noirs, une belle taille, le nez aquilin, & il eſt monté ſur un cheval bai-brun.

Je les écoûtai ſans faire paroître quelque attention à ce qu'ils diſoient, & veritablement je ne m'en ſouciois guére; je les laiſſai dans l'Hôtellerie, & continuai mon chemin. Je n'eus pas fait un demi quart de lieuë, que je rencontrai un jeune Cavalier fort bien fait, & monté ſur un cheval châtain. Par ma foi, dis-je en moi-même, voici l'homme que les Archers cherchent; il a une longue chevelure noire, & le nez aquilin; il faut que je lui rende un bon ſervice. Seigneur, lui dis-je, permettez-moi de vous demander ſi vous n'avez point ſur les bras quelque affaire d'honneur. Le jeune homme ſans me répondre, jetta les yeux ſur moi, & parut ſurpris de ma queſtion. Je l'aſſurai que ce n'étoit point par curioſité que je venois de lui adreſſer ces paroles; il en fut bien perſuadé quand je lui eus rapporté tout ce que j'avois entendu dans l'Hôtellerie.

Genereux inconnu, me dit-il, je ne vous dissimulerai point que j'ai sujet de croire qu'effectivement c'est à moi que ces Archers en veulent; ainsi je vais suivre une autre route pour les éviter. Je suis d'avis, lui repliquai-je, que nous cherchions un endroit où vous soyez surément, & où nous puissions nous mettre à couvert d'un orage que je vois dans l'air, & qui va bien-tôt tomber. En même-temps nous découvrîmes & gagnâmes une allée d'arbres assez touffus, qui nous conduisit auprès d'une montagne où nous trouvâmes un Hermitage.

C'étoit une grande & profonde grotte que le temps avoit percée dans la montagne, & la main des hommes y avoit ajoûté un avant-corps de logis bâti de roccailles & de coquilles, & tout couvert de gazon; les environs étoient parsemez de mille sortes de fleurs qui parfumoient l'air, & l'on voyoit auprès de la grotte une petite ouverture dans la montagne, par où sortoit avec bruit une source d'eau, qui couroit se répandre dans une prairie. Il y avoit à l'entrée de cette maison solitaire un bon Hermite, qui paroissoit accablé de vieillesse; il s'appuyoit d'une main sur un bâton, & de l'autre il tenoit un rosaire à gros grains de vingt dixaines pour le moins;

il avoit la tête enfoncée dans un bonnet de laine brune à longues oreilles, & ſa barbe plus blanche que la neige lui deſcendoit juſqu'à la ceinture. Nous nous approchâmes de lui: Mon Pere, lui dis-je, vous voulez bien que nous vous demandions un aſile contre l'orage qui nous menace. Venez, mes enfans, répondit l'Anachorete, après m'avoir regardé avec attention; cet Hermitage vous eſt ouvert, & vous y pourrez demeurer tant qu'il vous plaira. Pour votre cheval, ajoûta-t-il en nous montrant l'avant-corps du logis, il ſera fort bien-là. Le Cavalier qui m'accompagnoit y fit entrer ſon cheval, & nous ſuivîmes le vieillard dans la grotte.

Nous n'y fûmes pas plûtôt, qu'il tomba une groſſe pluye entremêlée d'éclairs & de coups de tonnerre épouvantables. L'Hermite ſe mit à genoux devant une image de Saint Pacôme, qui étoit colée contre le mur, & nous en fîmes autant à ſon exemple. Cependant le tonnerre ceſſa: nous nous levâmes; mais comme la pluye continuoit, & que la nuit n'étoit pas fort éloignée, le vieillard nous dit: Mes enfans, je ne vous conſeille pas de vous remettre en chemin par ce temps-là, à moins que vous n'ayez des affaires bien preſſantes. Nous répondîmes le jeune homme & moi, que nous

n'en avions point qui nous défendit de nous arrêter ; & que ſi nous n'apprehendions pas de l'incommoder, nous le prierions de nous laiſſer paſſer la nuit dans ſon Hermitage. Vous ne m'incommoderez point, repliqua l'Hermite ; c'eſt vous ſeuls qu'il faut plaindre ; vous ſerez fort mal couchez, & je n'ai à vous offrir qu'un repas d'Anachorete.

Après avoir ainſi parlé, le ſaint homme nous fit aſſeoir à une petite table, & nous preſenta quelques ciboules avec un morceau de pain & une cruche d'eau : Mes enfans, reprit-il, vous voyez mes repas ordinaires ; mais je veux aujourd'hui faire un excès pour l'amour de vous. A ces mots il alla prendre un peu de fromage, & deux poignées de noiſettes, qu'il étala ſur la table. Le jeune homme, qui n'avoit pas grand appetit, ne fit guére d'honneur à ces mêts. Je m'apperçois, lui dit l'Hermite, que vous êtes accoûtumé à de meilleures tables que la mienne, ou plûtôt que la ſenſualité a corrompu votre goût naturel. J'ai été comme vous dans le monde ; les viandes les plus délicates, les ragoûts les plus exquis n'étoient pas trop bons pour moi ; mais depuis que je vis dans la ſolitude, j'ai rendu à mon goût toute ſa pureté ; je n'aime preſentement que les racines,

les

les fruits, le lait; en un mot, que ce qui faiſoit toute la nourriture de nos premiers peres.

Tandis qu'il parloit de la ſorte, le jeune homme tomba dans une profonde rêverie. L'Hermite s'en apperçut : Mon fils, lui dit-il, vous avez l'eſprit embarraſſé ; ne puis-je ſçavoir ce qui vous occupe ? Ouvrez-moi votre cœur ; ce n'eſt point par curioſité que je vous en preſſe, c'eſt la ſeule charité qui m'anime ; je ſuis dans un âge à donner des conſeils, & vous êtes peut-être dans une ſituation à en avoir beſoin. Oui, mon Pere, répondit le Cavalier en ſoûpirant : j'en ai beſoin ſans doute, & je veux ſuivre les vôtres ; puiſque vous avez la bonté de me les offrir ; je crois que je ne riſque rien à me découvrir à un homme tel que vous. Non, mon fils, dit le vieillard, vous n'avez rien à craindre ; on me peut faire toute ſorte de confidence. Alors le Cavalier lui parla dans ces termes.

CHAPITRE XI.

Hiſtoire de Don Alphonſe & de la belle Seraphine.

JE ne vous déguiſerai rien, mon Pere, non plus qu'à ce Cavalier qui m'écoûte; après la generoſité qu'il a fait paroître, j'aurois tort de me défier de lui; je vais vous apprendre mes malheurs. Je ſuis de Madrid, & voici mon origine. Un Officier de la Garde Allemande, nommé le le Baron de Steinbach, rentrant un ſoir dans ſa maiſon, apperçut au pied de l'eſcalier un paquet de linge blanc; il le prit, & l'emporta dans l'appartement de ſa femme, où il ſe trouva que c'étoit un enfant nouveau né, enveloppé dans une toilette fort propre, avec un billet par lequel on aſſuroit qu'il appartenoit à des perſonnes de qualité qui ſe feroient connoître un jour; & l'on ajoûtoit qu'il avoit été baptiſé, & nommé Alphonſe. Je ſuis cet enfant malheureux, & c'eſt tout ce que je ſçai: victime de l'honneur ou de l'infidélité, j'ignore ſi ma mere ne m'a point expoſé ſeulement pour cacher de honteuſes amours, ou ſi ſéduite par un amant parjure, elle

s'eſt trouvée dans la cruelle neceſſité de me déſavoüer.

Quoi qu'il en ſoit, le Baron & ſa femme furent touchez de mon ſort; & comme ils n'avoient pas d'enfans, ils ſe déterminerent à m'élever ſous le nom de Don Alphonſe. A meſure que j'avançois en âge, ils ſe ſentoient attacher à moi; mes manieres flateuſes & complaiſantes excitoient à tous momens leurs careſſes. Enfin j'eus le bonheur de m'en faire aimer: ils me donnerent toute ſorte de Maîtres; mon éducation devint leur unique étude; & loin d'attendre impatiemment que mes parens ſe découvriſſent, il ſembloit au contraire qu'ils ſouhaitaſſent que ma naiſſance demeurât toûjours inconnuë. Dès que le Baron me vit en état de porter les armes, il me mit dans le ſervice; il obtint pour moi une Enſeigne, me fit faire un petit équipage; & pour mieux m'animer à chercher les occaſions d'acquerir de la gloire, il me repreſenta que la carriere de l'honneur étoit ouverte à tout le monde, & que je pouvois dans la guerre me faire un nom d'autant plus glorieux, que je ne le devrois qu'à moi ſeul. En même-temps il me revela le ſecret de ma naiſſance, qu'il m'avoit caché juſques-là. Comme je paſſois pour ſon fils dans Madrid, & que j'a-

vois crû l'être effectivement, je vous avouërai que cette confidence me fit beaucoup de peine; je ne pouvois & ne puis encore y penſer ſans honte. Plus mes ſentimens ſemblent m'aſſurer d'une noble origine, plus j'ai de confuſion de me voir abandonné des perſonnes à qui je dois le jour.

J'allai ſervir dans les Païs-Bas, mais la paix ſe fit peu de temps après; & l'Eſpagne ſe trouvant ſans ennemis, mais non ſans envieux, je revins à Madrid, où je reçus du Baron & de ſa femme de nouvelles marques de tendreſſe. Il y avoit déja deux mois que j'étois de retour, lorſqu'un petit page entra dans ma chambre un matin, & me preſenta un billet à peu près conçû dans ces termes; *Je ne ſuis ni laide ni mal j...te, & cependant vous me voyez ſouvent à mes fenêtres ſans me parler: ce procedé répond mal à votre air galant; & j'en ſuis ſi piquée, que je voudrois bien pour m'en venger vous donner de l'amour.*

Après avoir lû ce billet, je ne doutai point qu'il ne fût d'une veuve appellée Leonor, qui demeuroit vis-à-vis de notre maiſon, & qui avoit la réputation d'être fort coquette. Je queſtionnai là-deſſus le petit page, qui voulut d'abord faire le diſcret; mais pour un ducat que je lui donnai, il

ſatisfit ma curioſité. Il ſe chargea même d'une réponſe par laquelle je mandois à ſa maîtreſſe que je reconnoiſſois mon crime, & que je ſentois déja qu'elle étoit à demi vengée.

Je ne fus pas inſenſible à cette façon de conquête ; je ne ſortis point le reſte de la journée, & j'eus grand ſoin de me tenir à mes fenêtres pour obſerver la Dame, qui n'oublia pas de ſe montrer aux ſiennes. Je lui fis des mines : elle y répondit ; & dès le lendemain elle me manda par ſon petit page, que ſi je voulois la nuit prochaine me trouver dans la ruë entre onze heures & minuit, je pourrois l'entretenir à la fenêtre d'une ſalle baſſe. Quoique je ne me ſentiſſe pas fort amoureux d'une veuve ſi vive, je ne laiſſai pas de lui faire une réponſe très-paſſionnée, & d'attendre la nuit avec autant d'impatience que ſi j'euſſe été bien touché. Lorſqu'elle fut venuë, j'allai me promener au Prado juſqu'à l'heure du rendez-vous. Je n'y étois pas encore arrivé, qu'un homme monté ſur un beau cheval, mit tout-à-coup pied à terre auprès de moi, & m'abordant d'un air bruſque : Cavalier, me dit-il, n'êtes-vous pas fils du Baron de Steinbach ? Oui, lui répondis-je. C'eſt donc vous, reprit il, qui devez cette nuit entretenir Leonor à ſa ſe-

nêtre ? J'ai vû ſes Lettres & vos réponſes. Son page me les a montrées, & je vous ai ſuivi ce ſoir depuis votre maiſon juſqu'ici, pour vous apprendre que vous avez un rival dont la vanité s'indigne d'avoir un cœur à diſputer avec vous ; je crois qu'il n'eſt pas beſoin de vous en dire davantage ; nous ſommes dans un endroit écarté ; battons-nous, à moins que pour éviter le châtiment que je vous apprête, vous ne me promettiez de rompre tout commerce avec Leonor ; ſacrifiez-moi les eſperances que vous avez conçûës, ou bien je vais vous ôter la vie. Il falloit, lui dis-je, demander ce ſacrifice, & non pas l'exiger ; j'aurois pû l'accorder à vos prieres, mais je le refuſe à vos menaces.

Hé bien, repliqua-t-il, après avoir attaché ſon cheval à un arbre, battons-nous donc ; il ne convient point à une perſonne de ma qualité de s'abaiſſer à prier un homme de la vôtre ; la plûpart même de mes pareils à ma place, ſe vengeroient de vous d'une maniere moins honorable. Je me ſentis choqué de ces dernieres paroles ; & voyant qu'il avoit déja tiré ſon épée, je tirai auſſi la mienne. Nous nous battîmes avec tant de furie, que le combat ne dura pas long-temps ; ſoit qu'il s'y prit avec trop d'ardeur, ſoit que je fuſſe

plus adroit que lui, je le perçai bien-tôt d'un coup mortel; je le vis chanceller & tomber. Alors ne ſongeant plus qu'à me ſauver, je montai ſur ſon cheval, & pris la route de Tolede; je n'oſai retourner chez le Baron de Steinbach, jugeant bien que mon avanture ne feroit que l'affliger; & quand je me repreſentois tout le peril où j'étois, je croyois ne pouvoir aſſez-tôt m'éloigner de Madrid.

En faiſant là-deſſus les plus triſtes reflexions, je marchai le reſte de la nuit & toute la matinée; mais ſur le midi il fallut m'arrêter pour faire répoſer mon cheval, & laiſſer paſſer la chaleur qui devenoit inſupportable. Je demeurai dans un village juſqu'au coucher du Soleil; après quoi voulant aller tout d'une traite à Tolede, je continuai mon chemin. J'avois déja gagné Illeſcas & deux lieuës par-delà, lors qu'environ ſur le minuit un orage pareil à celui d'aujourd'hui vint me ſurprendre au milieu de la campagne. Je m'approchai des murs d'un jardin que je découvris à quelques pas de moi; & ne trouvant pas d'abri plus commode, je me rangeai avec mon cheval le mieux qu'il me fut poſſible, auprès de la porte d'un cabinet qui étoit au bout du mur, & au-deſſus de laquelle il y avoit un balcon. Comme je m'appuyois

contre la porte, je ſentis qu'elle étoit ouverte, ce que j'attribuai à la negligence des domeſtiques. Je mis pied à terre; & moins par curioſité, que pour être mieux à couvert de la pluye, qui ne laiſſoit pas de m'incommoder ſous le balcon, j'entrai dans le bas du cabinet avec mon cheval, que je tirois par la bride.

Je m'attachai pendant l'orage à obſerver les lieux où j'étois; & quoique je n'en pûſſe guére juger qu'à la faveur des éclairs, je connus bien que c'étoit une maiſon qui ne devoit point appartenir à des perſonnes du commun. J'attendois toûjours que la pluye ceſſât pour me remettre en chemin; mais une grande lumiere que j'apperçus de loin, me fit prendre une autre reſolution. Je laiſſai mon cheval dans le cabinet, dont j'eus ſoin de fermer la porte; je m'avançai vers cette lumiere, perſuadé que l'on étoit encore ſur pied dans cette maiſon, & reſolu d'y demander un logement pour cette nuit. Après avoir traverſé quelques allées, j'arrivai près d'un ſalon, dont je trouvai la porte ouverte: j'y entrai; & quand j'en eus vû toute la magnificence à la faveur d'un beau luſtre de criſtal bien éclairé, je ne doutai point que je ne fuſſe chez un grand Seigneur. Le pavé en étoit de marbre; le lambris fort propre &

artiſtement doré, la corniche admirablement bien travaillée, & le platfond me parut l'ouvrage des plus habiles Peintres. Mais ce que je regardai particulierement, ce fut une infinité de buſtes de Heros Eſpagnols, que ſoûtenoient des eſcabellons de marbre jaſpé, qui regnoient autour du ſalon; j'eus le loiſir de conſiderer toutes ces choſes; car j'avois beau de temps en temps prêter une oreille attentive, je n'entendois aucun bruit, ni ne voyois paroître perſonne.

Il y avoit à l'un des côtez du ſalon une porte qui n'étoit que pouſſée; je l'entrouvris, & j'apperçus une enfilade de chambres dont la derniere ſeulement étoit éclairée. Que dois-je faire, dis-je alors en moi-même? M'en retournerai-je? ou ſerai-je aſſez hardi pour penetrer juſqu'à cette chambre? Je penſois bien que le parti le plus judicieux c'étoit de retourner ſur mes pas; mais je ne pûs reſiſter à ma curioſité, ou pour mieux dire, à la force de mon étoile qui m'entraînoit. Je m'avance, je traverſe les chambres, & j'arrive à celle où il y avoit de la lumiere, c'eſt-à-dire une bougie qui brûloit ſur une table de marbre dans un flambeau de vermeil. Je remarquai d'abord un ameublement d'Eté très-propre & très-galant; mais bien-tôt

jettant les yeux ſur un lit, dont les rideaux étoient à demi ouverts à cauſe de la chaleur, je vis un objet qui attira mon attention toute entiere. C'étoit une jeune Dame, qui malgré le bruit du tonnerre qui venoit de ſe faire entendre, dormoit d'un profond ſommeil. Je m'approchai d'elle tout doucement; & à la clarté que la bougie me prêtoit, je demêlai un tein & des traits qui m'ébloüirent: mes eſprits tout à coup ſe troublerent à ſa vûë; je me ſentis ſaiſir, tranſporter: mais quelques mouvemens qui m'agitaſſent, l'opinion que j'avois de la nobleſſe de ſon ſang m'empêcha de former une penſée temeraire, & le reſpect l'emporta ſur le ſentiment. Pendant que je m'enyvrois du plaiſir de la contempler, elle ſe réveilla.

Imaginez-vous quelle fut ſa ſurpriſe de voir dans ſa chambre & au milieu de la nuit un homme qu'elle ne connoiſſoit point. Elle fremit en m'apperçevant, & fit un grand cri. Je m'efforçai de la raſſurer, & mettant un genou à terre: Madame, lui dis-je, ne craignez rien; je ne viens point ici pour vous nuire. J'allois continuer; mais elle étoit ſi effrayée, qu'elle ne m'écoûta point. Elle appelle ſes femmes à pluſieurs repriſes; & comme perſonne ne lui répondoit, elle prend une robe de

chambre legere, qui étoit au pied de ſon lit, ſe leve bruſquement, & paſſe dans les chambres que j'avois traverſées, en appellant encore les filles qui la ſervoient, auſſi-bien qu'une ſœur cadette qu'elle avoit ſous ſa conduite. Je m'attendois à voir arriver tous les valets, & j'avois lieu d'apprehender que ſans vouloir m'entendre, ils ne me fiſſent un mauvais traitement; mais par bonheur pour moi, elle eut beau crier, il ne vint à ſes cris qu'un vieux domeſtique, qui ne lui auroit pas été d'un grand ſecours, ſi elle eût eu quelque choſe à craindre. Neanmoins devenuë un peu plus hardie par ſa preſence, elle me demanda fierement qui j'étois, par où & pourquoi j'avois eu l'audace d'entrer dans ſa maiſon. Je commençai alors à me juſtifier, & je ne lui eus pas ſi-tôt dit que j'avois trouvé la porte du cabinet du jardin ouverte, qu'elle s'écria dans le moment: Juſte Ciel, quel ſoupçon me vient dans l'eſprit!

En diſant ces paroles, elle alla prendre la bougie ſur la table; elle parcourut toutes les chambres l'une après l'autre, & elle n'y vit ni ſes femmes ni ſa ſœur; elle remarqua même qu'elles avoient emporté toutes leurs hardes. Ses ſoupçons ne lui paroiſſant alors que trop bien éclaircis, elle vint à moi avec beaucoup d'émotion, &

me dit : Perfide, n'ajoûte pas la feinte à la trahiſon ; ce n'eſt point le hazard qui t'a fait entrer ici, tu es de la ſuite de D. Fernand de Leyva, & tu as part à ſon crime, mais n'eſpere pas m'échaper ; il me reſte encore aſſez de monde pour t'arrêter. Madame, lui dis-je, ne me confondez point avec vos ennemis ; je ne connois point D. Fernand de Leyva ; j'ignore même qui vous êtes ; je ſuis un malheureux qu'une affaire d'honneur oblige de s'éloigner de Madrid ; & je jure par tout ce qu'il y a de plus ſacré, que ſans l'orage qui m'a ſurpris, je ne ſerois point venu chez vous : jugez donc de moi plus favorablement ; au lieu de me croire complice du crime qui vous offenſe, croyez-moi plûtôt diſpoſé à vous venger. Ces derniers mots & le ton dont je les prononçai, appaiſerent la Dame, qui ſembla ne me plus regarder comme ſon ennemi ; mais ſi elle perdit ſa colere, ce ne fut que pour ſe livrer à ſa douleur ; elle ſe mit à pleurer amerement. Ses larmes m'attendrirent, & je n'étois guére moins affligé qu'elle, bien que je ne ſçuſſe pas encore le ſujet de ſon affliction : je ne me contentai pas de pleurer avec elle ; impatient de venger ſon injure, je me ſentis ſaiſir d'un mouvement de fureur : Madame, m'écriai-je, quel outrage avez-vous reçû ?

reçû ? parlez ; j'épouſe votre reſſentiment ; voulez-vous que je coure après D. Fernand, & que je lui perce le cœur ? Nommez-moi tous ceux qu'il faut vous immoler ; commandez ; quelques perils, quelques malheurs qui ſoient attachez à votre vengeance, cet inconnu que vous croyez d'accord avec vos ennemis, va s'expoſer pour vous.

Ce tranſport ſurprit la Dame, & arrêta le cours de ſes pleurs. Ah ! Seigneur, me dit-elle, pardonnez ce ſoupçon à l'état cruel où je me vois ; ces ſentimens genereux détrompent Seraphine : ils m'ôtent juſqu'à la honte d'avoir un étranger pour témoin d'un affront fait à ma famille. Oui, noble inconnu ; je reconnois mon erreur, & je ne rejette pas votre ſecours ; mais je ne demande point la mort de D. Fernand. Hé bien, Madame, repris-je, quels ſervices pouvez-vous attendre de moi ? Seigneur, reprit Seraphine, voici de quoi je me plains. Don Fernand de Leyva eſt amoureux de ma ſœur Julie, qu'il a vûë par hazard à Tolede, où nous demeurons ordinairement ; il y a trois mois qu'il en fit la demande au Comte de Polan mon pere, qui lui réfuſa ſon aveu, à cauſe d'une vieille inimitié qui regne entre nos maiſons ; ma ſœur n'a pas encore quinze ans : elle aura eu la

foibleſſe de ſuivre les mauvais conſeils de mes femmes, que Don Fernend a ſans doute gagnées ; & ce Cavalier averti que nous étions toutes ſeules en cette maiſon de campagne, a pris ce temps pour enlever Julie ; je voudrois du moins ſçavoir quelle retraite il lui a choiſie, afin que mon pere & mon frere, qui ſont à Madrid depuis deux mois, puiſſent prendre des meſures là-deſſus. Au nom de Dieu, ajoûta-t-elle, donnez-vous la peine de parcourir les environs de Tolede ; faites une exacte recherche de cet enlevement ; que ma famille vous ait cette obligation.

La Dame ne penſoit pas que l'emploi dont elle me chargeoit ne convenoit guére à un homme qui ne pouvoit trop tôt ſortir de Caſtille ; mais comment y auroit-elle fait reflexion ? je n'y penſai pas moi-même. Charmé du bonheur de me voir neceſſaire à la plus aimable perſonne du monde, j'acceptai la commiſſion avec tranſport, & promis de m'en acquitter avec autant de zele que de diligence. En effet, je n'attendis pas qu'il fût jour pour accomplir ma promeſſe ; je quittai ſur le champ Seraphine, en la conjurant de me pardonner la frayeur que je lui avois cauſée, & l'aſſurant qu'elle auroit bien-tôt de mes nouvelles. Je ſortis par où j'étois entré ;

mais ſi occupé de la Dame, qu'il ne me fut pas difficile de juger que j'en étois déja fort épris. Je m'en apperçûs encore mieux à l'empreſſement que j'avois de courir pour elle, & aux amoureuſes chimeres que je formai. Je me repreſentois que Seraphine, quoique poſſedée de ſa douleur, avoit remarqué mon amour naiſſant, & qu'elle ne l'avoit peut-être pas vû ſans plaiſir; je m'imaginois même que ſi je pouvois lui porter des nouvelles certaines de ſa ſœur, & que l'affaire tournât au gré de ſes ſouhaits, j'en aurois tout l'honneur.

Don Alphonſe interrompit à cet endroit le fil de ſon hiſtoire, & dit au vieil Hermite: Je vous demande pardon, mon Pere, ſi trop plein de ma paſſion je m'étends ſur des circonſtances qui vous ennuyent ſans doute. Non, mon fils, répondit l'Anachorete, elles ne m'ennuyent pas; je ſuis même bien-aiſe de ſçavoir juſqu'à quel point vous êtes épris de cette jeune Dame dont vous m'entretenez; je reglerai là-deſſus mes conſeils.

L'eſprit échauffé de ces flateuſes images, reprit le jeune homme, je cherchai pendant deux jours le raviſſeur de Julie; mais j'eus beau faire toutes les perquiſitions imaginables, il ne me fut pas poſſible d'en découvrir les traces. Très-mortifié de n'a-

voir recüeilli aucun fruit de mes recherches, je retournai chez Seraphine, que je me peignois dans une extrême inquiétude. Cependant elle étoit plus tranquille que je ne penſois ; elle m'apprit qu'elle avoit été plus heureuſe que moi, qu'elle ſçavoit ce que ſa ſœur étoit devenuë, qu'elle avoit reçû une Lettre de Don Fernand même, qui lui mandoit qu'après avoir ſecrettement épouſé Julie, il l'avoit conduite dans un Couvent de Tolede. J'ai envoyé ſa Lettre à mon pere, pourſuivit Seraphine ; j'eſpere que la choſe pourra ſe terminer à l'amiable, & qu'un mariage ſolemnel éteindra bien-tôt la haine qui ſépare depuis ſi long-temps nos maiſons.

Lorſque la Dame m'eut inſtruit du ſort de ſa ſœur, elle parla de la fatigue qu'elle m'avoit cauſée, & du peril où elle pouvoit m'avoir imprudemment jetté en m'engageant à pourſuivre un raviſſeur, ſans ſe reſſouvenir que je lui avois dit qu'une affaire d'honneur me faiſoit prendre la fuite : elle m'en fit des excuſes dans les termes les plus obligeans. Comme j'avois beſoin de repos, elle me mena dans le ſalon, où nous nous aſſimes tous deux ; elle avoit une robe de chambre de taffetas blanc à rayes noires, avec un petit chapeau de la même étoffe, & des plumes noires ; ce qui me fit

juger qu'elle pouvoit être veuve ; mais elle me paroiſſoit ſi jeune, que je ne ſçavois ce que j'en devois penſer.

Si j'avois envie de m'en éclaircir, elle n'en avoit pas moins de ſçavoir qui j'étois ; elle me pria de lui apprendre mon nom, ne doutant pas, diſoit-elle, à mon air noble, & encore plus à la pitié genereuſe qui m'avoit fait entrer dans ſes interêts, que je ne fuſſe d'une famillle conſiderable. La queſtion m'embaraſſa, je rougis ; je me troublai ; & j'avouërai que trouvant moins de honte à mentir qu'à dire la verité, je répondis que j'étois fils du Baron de Steinbach Officier de la Garde Allemande. Dites-moi encore, reprit la Dame, pourquoi vous êtes ſorti de Madrid ? Je vous offre par avance tout le credit de mon pere, auſſi-bien que celui de mon frere Don Gaſpard ; c'eſt la moindre marque de reconnoiſſance que je puiſſe donner à un Cavalier, qui pour me ſervir a negligé juſqu'au ſoin de ſa propre vie. Je ne fis point difficulté de lui raconter toutes les circonſtances de mon combat. Elle donna le tort au Cavalier que j'avois tué, & promit d'intereſſer pour moi toute ſa maiſon.

Quand j'eus ſatisfait ſa curioſité, je la priai de contenter la mienne ; je lui demandai ſi ſa foi étoit libre ou engagée. Il

y a trois ans, répondit-elle, que mon pere me fit épouſer Don Diegue de Lara; & je ſuis veuve depuis quinze mois. Madame, lui dis-je, quel malheur vous a ſi-tôt enlevé votre époux? Je vais vous l'apprendre, Seigneur, repartit la Dame, pour répondre à la confiance que vous venez de me marquer.

Don Diegue de Lara, pourſuivit-elle, étoit un Cavalier fort bien fait; mais quoiqu'il eût pour moi une paſſion violente, & que chaque jour il mît en uſage pour me plaire tout ce que l'amant le plus tendre & le plus vif fait pour ſe rendre agréable à ce qu'il aime; quoiqu'il eût mille bonnes qualitez, il ne put toucher mon cœur, l'amour n'eſt pas toûjours l'effet des empreſſemens ni du merite connu; helas! ajoûta-t-elle, une perſonne que nous ne connoiſſons point nous enchante ſouvent dès la premiere vûë; je ne pouvois donc l'aimer. Plus confuſe que charmée des témoignages de ſa tendreſſe, & forcée d'y répondre ſans penchant, ſi je m'accuſois en ſecret d'ingratitude, je me trouvois auſſi fort à plaindre. Pour ſon malheur & le mien, il avoit encore plus de délicateſſe que d'amour; il démêloit dans mes actions & dans mes diſcours, mes mouvemens les plus cachez; il liſoit au fond de mon ame; il ſe plai-

gnoit à tous momens de mon indifference ; & s'eſtimoit d'autant plus malheureux de ne pouvoir me plaire, qu'il ſçavoit bien qu'aucun rival ne l'en empêchoit ; car j'avois à peine ſeize ans, & avant que de m'offrir ſa foi, il avoit gagné toutes mes femmes, qui l'avoient aſſuré que perſonne ne s'étoit encore attiré mon attention. Oui, Seraphine, me diſoit-il ſouvent, je voudrois que vous fuſſiez prévenuë pour un autre, & que cela ſeul fût la cauſe de votre inſenſibilité pour moi ; mes ſoins & votre vertu triompheroient de votre entêtement ; mais je deſeſpere de vaincre votre cœur, puiſqu'il ne s'eſt pas rendu à tout l'amour que je vous ai témoigné. Fatiguée de l'entendre repeter les mêmes diſcours, je lui diſois qu'au lieu de troubler ſon repos & le mien par trop de délicateſſe, il feroit mieux de s'en remettre au temps. Effectivement à l'âge que j'avois, je n'étois guére propre à goûter les rafinemens d'une paſſion ſi délicate, & c'étoit le parti que Don Diegue devoit prendre ; mais voyant qu'une année entiere s'étoit écoulée ſans qu'il fût plus avancé qu'au premier jour, il perdit patience, ou plûtôt il perdit la raiſon ; & feignant d'avoir à la Cour une affaire importante, il partit pour aller ſervir dans les Païs-Bas en qualité de volon-

taire ; & bien-tôt il trouva dans les perils ce qu'il y cherchoit, c'eſt-à-dire, la fin de ſa vie & de ſes tourmens.

Après que la Dame eut fait ce recit, le caractere ſingulier de ſon mari devint le ſujet de notre entretien. Nous fumes interrompus par l'arrivée d'un Courier, qui vint remettre à Seraphine une Lettre du Comte de Polan. Elle me demanda permiſſion de la lire, & je remarquai qu'en la liſant elle devenoit pâle & tremblante. Après l'avoir lûë, elle leva les yeux au Ciel, pouſſa un long ſoûpir, & ſon viſage en un moment fut couvert de larmes. Je ne vis point tranquillement ſa douleur ; je me troublai ; & comme ſi j'euſſe preſſenti le coup qui m'alloit frapper, une crainte mortelle vint glacer mes eſprits. Madame, lui dis-je d'une voix preſque éteinte, puis-je vous demander quels malheurs vous affligent ? Tenez, Seigneur, me répondit triſtement Seraphine en me donnant la Lettre : liſez vous-même ce que mon pere m'écrit. Helas ! vous n'y êtes que trop intereſſé.

A ces mots, qui me firent fremir, je pris la Lettre en tremblant, & j'y trouvai ces paroles : *Don Gaſpard votre frere ſe battit hier au Prado, il reçût un coup d'épée dont il eſt mort aujourd'hui ; & il a*

déclaré en mourant, que le Cavalier qui l'a tué, eſt fils du Baron de Steinbach Officier de la Garde Allemande. Pour ſurcroît de malheur le meurtrier m'eſt échappé ; il a pris la fuite ; mais en quelques lieux qu'il aille ſe cacher, je n'épargnerai rien pour le découvrir. Je vais écrire à quelques Gouverneurs, qui ne manqueront pas de le faire arrêter s'il paſſe par les Villes de leurs Juriſdictions, & je vais par d'autres Lettres achever de lui fermer tous les chemins.

Le Comte de Polan.

Figurez-vous dans quel deſordre ce billet jetta tous mes ſens ; je demeurai quelques momens immobile, & ſans avoir la force de parler. Dans mon accablement j'enviſage ce que la mort de Don Gaſpard a de cruel pour mon amour ; j'entre tout à coup dans un vif deſeſpoir ; je me jette aux pieds de Seraphine, & lui preſentant mon épée nuë : Madame, lui dis-je, épargnez au Comte de Polan le ſoin de chercher un homme qui pourroit ſe dérober à ſes coups. Vengez vous-même votre frere ; immolez-lui ſon meurtrier de votre propre main ; frappez : que ce même fer qui lui a ôté la vie, devienne funeſte à ſon malheureux ennemi. Seigneur, me répondit Seraphine, un peu émûë de mon action, j'aimois Don

Gaſpard ; quoique vous l'ayez tué en brave homme, & qu'il ſe ſoit attiré lui-même ſon malheur, vous devez être perſuadé que j'entre dans le reſſentiment de mon pere. Oui, Don Alphonſe, je ſuis votre ennemie, & je ferai contre vous tout ce que le ſang & l'amitié peuvent exiger de moi; mais je n'abuſerai point de votre mauvaiſe fortune, elle a beau vous livrer à ma vengeance. Si l'honneur m'arme contre vous, il me défend auſſi de me venger lâchement ; les droits de l'hoſpitalité doivent être inviolables, & je ne veux point payer d'un aſſaſſinat le ſervice que vous m'avez rendu ; fuyez ; échappez, ſi vous pouvez, à nos pourſuites & à la rigueur des Loix, & ſauvez votre tête du peril qui la menace.

Hé quoi, Madame, repris-je, vous pouvez vous-même vous venger, & vous vous en remettez à des Loix qui tromperont peut-être votre reſſentiment? Ah ! percez plûtôt un miſerable qui ne merite pas que vous l'épargniez. Non, Madame, ne gardez point avec moi un procedé ſi noble & ſi genereux ; ſçavez-vous qui je ſuis ? Tout Madrid me croit fils du Baron de Steinbach, & je ne ſuis qu'un malheureux qu'il a élevé chez lui par pitié ; j'ignore même quels ſont les auteurs de ma naiſſance. N'importe, interrompit Seraphine avec

précipitation, comme ſi mes dernieres paroles lui euſſent fait une nouvelle peine; quand vous ſeriez le dernier des hommes, je ferai ce que l'honneur me preſcrit. Hé bien, Madame, lui dis-je, puiſque la mort d'un frere n'eſt pas capable de vous exciter à répandre mon ſang, je veux irriter votre haine par un nouveau crime, dont j'eſpere que vous n'excuſerez point l'audace; je vous adore, je n'ai pû voir vos charmes ſans en être ébloüi; & malgré l'obſcurité de mon ſort, j'avois formé l'eſperance d'être à vous; j'étois aſſez amoureux, ou plûtôt aſſez vain pour me flater que le Ciel, qui peut-être me fait grace en me cachant mon origine, me la découvriroit un jour, & que je pourrois ſans rougir, vous apprendre mon nom. Après cet aveu qui vous outrage, balancerez-vous encore à me punir?

Ce temeraire aveu, repliqua la Dame, m'offenſeroit ſans doute dans un autre temps; mais je le pardonne au trouble qui vous agite. D'ailleurs dans la ſituation où je ſuis moi-même, je fais peu d'attention aux diſcours qui vous échapent. Encore une fois, Don Alphonſe, ajoûta-t-elle en verſant quelques larmes, partez, éloignez-vous d'une maiſon que vous rempliſſez de douleur; chaque moment que vous y de-

BIBLIOTECA

meurez augmente mes peines. Je ne reſiſte plus, Madame, repartis-je en me relevant, il faut m'éloigner de vous; mais ne penſez pas que ſoigneux de conſerver une vie qui vous eſt odieuſe, j'aille chercher un aſile où je puiſſe être en ſureté. Non, non, jé me dévouë à votre reſſentiment; je vais attendre avec impatience à Tolede le deſtin que vous me préparez; & me livrant à vos pourſuites, j'avancerai moi-même la fin de mes malheurs.

Je me retirai en achevant ces paroles; on me donna mon cheval, & je me rendis à Tolede, où je demeurai huit jours, & où veritablement je pris ſi peu de ſoin de me cacher, que je ne ſçai comment je n'ai point été arrêté; car je ne puis croire que le Comte de Polan, qui ne ſonge qu'à me fermer tous les paſſages, n'ait pas jugé que je pouvois paſſer par Tolede. Enfin je ſortis hier de cette Ville, où il ſembloit que je m'ennuyaſſe d'être en liberté; & ſans tenir de route aſſurée, je ſuis venu juſqu'à cet Hermitage comme un homme qui n'auroit rien à craindre. Voilà, mon Pere, ce qui m'occupe; je vous prie de m'aider de vos conſeils.

CHAPITRE

Chapitre XII.

Quel homme c'étoit que le vieil Hermite, & comment Gil Blas s'apperçut qu'il étoit en païs de connoiſſance.

Quand Don Alphonſe eut achevé le triſte recit de ſes malheurs, le vieil Hermite lui dit : Mon fils, vous avez eu bien de l'imprudence de demeurer ſi long-temps à Tolede ; je regarde d'un autre œil que vous tout ce que vous m'avez raconté, & votre amour pour Seraphine ne me paroît qu'une pure folie. Croyez-moi, il faut oublier cette jeune Dame, qui ne ſçauroit être à vous ; cedez de bonne grace aux obſtacles qui vous ſéparent d'elle, & vous livrez à votre étoile, qui ſelon toutes les apparences vous promet bien d'autres avantures : vous trouverez ſans doute quelque jeune perſonne qui fera ſur vous la même impreſſion, & dont vous n'aurez pas tué le frere.

Il alloit ajoûter à cela beaucoup d'autres choſes pour exhorter Don Alphonſe à prendre patience, lorſque nous vîmes entrer dans l'hermitage un autre Her-

mite chargé d'une beſace fort enflée; il re-venoit de faire une copieuſe quête dans la Ville de Cuença : il paroiſſoit plus jeune que n'étoit ſon compagnon, & il avoit une barbe rouſſe fort épaiſſe. Soyez le bien venu, frere Antoine, lui dit le vieil Anachorete; quelles nouvelles apportez-vous de la Ville? D'aſſez mauvaiſes, répondit le Frere rouſſeau en lui mettant entre les mains un papier plié en forme de Lettre: ce billet va vous en inſtruire. Le vieillard l'ouvrit; & après l'avoir lû avec toute l'attention qu'il meritoit, il s'écria: Dieu ſoit loüé! puiſque la mêche eſt découverte, nous n'avons qu'à prendre notre parti. Changeons de ſtile, pourſuivit-il, Seigneur Don Alphonſe, en adreſſant la parole au jeune Cavalier; vous voyez un homme en butte comme vous aux caprices de la fortune; on me mande de Cuença, qui eſt une Ville à une lieuë d'ici, qu'on m'a noirci dans l'eſprit de la Juſtice, dont tous les Suppôts doivent dès demain ſe mettre en campagne pour venir dans cet hermitage s'aſſurer de ma perſonne; mais ils ne trouveront pas le lievre au gîte : ce n'eſt pas la premiere fois que je me ſuis vû dans de pareils embarras; graces à Dieu, je m'en ſuis preſque toûjours tiré en homme d'eſprit, je vais me montrer ſous une nouvelle forme; car tel

que vous me voyez, je ne ſuis rien moins qu'un Hermite & qu'un vieillard.

En parlant de cette maniere, il ſe dépoüilla de la longue robe qu'il portoit, & l'on vit deſſous un pourpoint de ſerge noire avec des manches tailladées. Puis il ôta ſon bonnet, détacha un cordon qui tenoit ſa barbe poſtiche, & prit tout-à-coup la figure d'un homme de vingt-huit à trente ans. Le frere Antoine à ſon exemple quitta ſon habit d'Hermite, ſe défit de la même maniere que ſon compagnon de ſa barbe rouſſe, & tira d'un vieux coffre de bois à demi pourri une méchante ſoutanelle dont il ſe revêtit. Mais repreſentez-vous ma ſurpriſe, lorſque je reconnus dans le vieil Anachorete le Seigneur D. Raphaël, & dans le frere Antoine mon très-cher & très-fidéle valet Ambroiſe de Lamela. Vive Dieu, m'écriai-je auſſi-tôt, je ſuis ici, à ce que je vois, en païs de connoiſſance ! Cela eſt vrai, Seigneur Gil Blas, me dit D. Raphaël en riant, vous retrouvez deux de vos amis, lorſque vous vous y attendiez le moins : je conviens que vous avez quelque ſujet de vous plaindre de nous ; mais oublions le paſſé, & rendons graces au Ciel qui nous raſſemble ; Ambroiſe & moi nous vous offrons nos ſervices ; ils ne ſont point à mépriſer, ne nous croyez pas de méchantes gens ; nous n'attaquons,

nous n'aſſaſſinons perſonne, nous ne cherchons ſeulement qu'à vivre aux dépens d'autrui ; & ſi voler eſt une action injuſte, la neceſſité en corrige l'injuſtice ; aſſociez-vous avec nous, & vous menerez une vie errante ; c'eſt un genre de vie fort agréable quand on ſçait ſe conduire prudemment. Ce n'eſt pas que malgré toute notre prudence l'enchaînement des cauſes ſecondes ne ſoit tel quelquefois qu'il nous arrive de mauvaiſes avantures ; n'importe, nous en trouvons les bonnes meilleures, nous ſommes accoûtumez à la varieté des temps, aux alternatives de la fortune.

Seigneur Cavalier, pourſuivit le faux Hermite en parlant à Don Alphonſe, nous vous faiſons la même propoſition, & je ne croïs pas que vous deviez la rejetter dans la ſituation où vous paroiſſez être ; car ſans parler de l'affaire qui vous oblige à vous cacher, vous n'avez pas ſans doute beaucoup d'argent. Non vrayment, dit Don Alphonſe ; & cela, je l'avoüe, augmente mes chagrins. Eh bien, reprit Don Raphaël, ne nous quittez donc point ; vous ne ſçauriez mieux faire que de vous joindre à nous, rien ne vous manquera, & nous rendrons inutiles toutes les recherches de vos ennemis. Nous connoiſſons preſque toute l'Eſpagne pour l'avoir parcouruë ; nous ſça-

vons où ſont les bois, les montagnes, tous les endroits propres à ſervir d'aſile contre les brutalitez de la Juſtice. Don Alphonſe les remercia de leur bonne volonté; & ſe trouvant effectivement ſans argent, ſans reſſource, il ſe reſolut à les accompagner. Je m'y déterminai auſſi, parce que je ne voulus point quitter ce jeune homme, pour qui je me ſentis naître beaucoup d'inclination.

Nous convinmes tous quatre d'aller enſemble, & de ne nous point ſéparer. Il fut mis en déliberation ſi nous partirions à l'heure même, ou ſi nous donnerions auparavant quelques atteintes à un outre plein d'un excellent vin que le Frere Antoine avoit apporté de la Ville de Cuença le jour précedent; mais Raphaël, comme celui qui avoit le plus d'experience, repreſenta qu'il falloit avant toutes choſes penſer à notre ſureté; qu'il étoit d'avis que nous marchaſſions toute la nuit pour gagner un bois fort épais, qui étoit entre Villardeſa & Almodab; que nous ferions alte en cet endroit, où nous voyant ſans inquiétude, nous paſſerions la journée à nous repoſer. Cet avis fut approuvé. Alors les faux Hermites firent deux paquets de toutes les hardes & des proviſions qu'ils avoient, & les mirent en équilibre ſur le cheval de Don Alphonſe

ſe ; cela ſe fit avec une extrême diligence : après quoi nous nous éloignâmes de l'Hermitage, laiſſant en proye à la Juſtice les deux robes d'Hermite avec la barbe blanche & la barbe rouſſe, deux grabats, une table, un mauvais coffre, deux vieilles chaiſes de paille, & l'image de Saint Pacôme.

Nous marchâmes toute la nuit ; & nous commencions à nous ſentir fort fatiguez, lorſqu'à la pointe du jour nous apperçûmes le bois où tendoient nos pas. La vûë du port donne une vigueur nouvelle aux matelots laſſez d'une longue navigation; nous prîmes courage, & nous arrivâmes enfin au bout de notre carriere avant le lever du Soleil ; nous nous enfonçâmes dans le plus épais du bois, & nous nous arrêtâmes dans un endroit fort agréable, ſur un gazon entouré de pluſieurs gros chênes, dont les branches entremêlées formoient une voute que la chaleur du jour ne pouvoit percer. Nous débridâmes le cheval pour le laiſſer paître après l'avoir déchargé ; nous nous aſſîmes, nous tirâmes de la beſace du Frere Antoine quelques pieces de pain avec pluſieurs morceaux de viandes rôties, & nous nous mîmes à nous en eſcrimer comme à l'envi l'un de l'autre. Neanmoins quelque appetit que nous euſſions, nous ceſſions ſouvent de manger pour don-

ner des accolades à l'outre, qui ne faiſoit que paſſer des bras de l'un entre les bras de l'autre.

Sur la fin du repas, Don Raphaël dit à Don Alphonſe : Seigneur Cavalier, après la confidence que vous m'avez faite, il eſt juſte que je vous raconte auſſi l'Hiſtoire de ma vie avec la même ſincerité. Vous me ferez plaiſir, répondit le jeune homme ; & à moi particulierement, m'écriai-je : j'ai une extrême curioſité d'entendre vos avantures, je ne doute pas qu'elles ne ſoient dignes d'être écoûtées. Je vous en réponds, repliqua Raphaël, & je prétends bien les écrire un jour ; ce ſera l'amuſement de ma vieilleſſe, car je ſuis encore jeune, & je veux groſſir le volume ; mais nous ſommes fatiguez, délaſſons-nous par quelques heures de ſommeil. Pendant que nous dormirons tous trois, Ambroiſe veillera de peur de ſurpriſe, & tantôt à ſon tour il dormira ; quoique nous ſoyons, ce me ſemble, ici fort en ſureté, il eſt toûjours bon de ſe tenir ſur ſes gardes. En achevant ces mots, il s'étendit ſur l'herbe, Don Alphonſe fit la même choſe, je ſuivis leur exemple, & Lamela ſe mit en ſentinelle.

Don Alphonſe au lieu de prendre quelque repos, s'occupa de ſes malheurs ; & je ne pûs fermer l'œil. Pour Don Raphaël

il s'endormit bien-tôt ; mais il ſe reveilla une heure après, & nous voyant diſpoſez à l'écoûter, il dit à Lamela : Mon ami Ambroiſe, tu peux preſentement goûter la douceur du ſommeil. Non, non, répondit Lamela, je n'ai point envie de dormir ; & bien que je ſçache tous les évenemens de votre vie, ils ſont ſi inſtructifs pour les perſonnes de notre profeſſion, que je ſerai bien-aiſe de les entendre encore raconter. Auſſi-tôt Don Raphaël commença dans ces termes l'Hiſtoire de ſa vie.

Fin du quatrième Livre.

HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE CINQUIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Histoire de Don Raphaël.

JE ſuis fils d'une Comedienne de Madrid, fameuſe par ſes déclamations, & plus encore par ſes galanteries ; elle ſe nommoit Lucinde. Pour un pere, je ne puis ſans temerité m'en donner un. Je dirois bien quel homme de qualité étoit amoureux de ma mere lorſque je ſuis venu au monde ; mais cette époque ne ſeroit pas une preuve convainquante qu'il fût l'auteur de ma naiſ-

ſance ; une perſonne de la profeſſion de ma mere eſt ſi ſujette à caution, que dans le temps même qu'elle paroît la plus attachée à un Seigneur, elle lui donne preſque toûjours quelque ſubſtitut pour ſon argent.

Rien n'eſt tel que de ſe mettre au-deſſus de la médiſance ; Lucinde au lieu de me faire élever chez elle dans l'obſcurité, me prenoit ſans façon par la main, & me menoit au theâtre fort honnêtement, ſans ſe ſoucier des diſcours qu'on tenoit ſur ſon compte, ni des ris malins que ma vûë ne manquoit pas d'exciter. Enfin je faiſois ſes délices, & j'étois careſſé de tous les hommes qui venoient au logis ; on eût dit que le ſang parloit en eux en ma faveur.

On me laiſſa paſſer les douze premieres années de ma vie dans toutes ſortes d'amuſemens frivoles ; à peine me montra-t-on à lire & à écrire ; on s'attacha moins encore à m'enſeigner les principes de ma religion. J'appris ſeulement à danſer, à chanter & à joüer de la guitarre ; c'eſt tout ce que je ſçavois faire, lorſque le Marquis de Leganez me demanda pour être auprès de ſon fils unique, qui avoit à peu près mon âge. Lucinde y conſentit volontiers, & ce fut alors que je commençai à m'occuper ſerieuſement. Le jeune Leganez n'étoit pas plus avancé que moi ; ce petit Seigneur ne paroiſ-

ſoit pas né pour les Sciences ; il ne connoiſſoit preſque pas une lettre de ſon alphabet, bien qu'il eût un Précepteur depuis quinze mois ; ſes autres maîtres n'en tiroient pas meilleur parti ; il mettoit leur patience à bout. Il eſt vrai qu'il ne leur étoit pas permis d'uſer de rigueur à ſon égard : ils avoient un ordre exprès de l'inſtruire ſans le tourmenter ; & cet ordre joint à la mauvaiſe diſpoſition du ſujet, rendoit les leçons aſſez inutiles.

Mais le Précepteur imagina un bel expedient pour intimider le jeune Seigneur, ſans aller contre la défenſe de ſon pere : il réſolut de me foüetter, quand le petit Leganez meriteroit d'être puni, & il ne manqua pas d'executer ſa réſolution. Je ne trouvai point l'expedient de mon goût ; je m'échappai, & m'allai plaindre à ma mere d'un traitement ſi injuſte. Cependant quelque tendreſſe qu'elle ſe ſentit pour moi, elle eut la force de réſiſter à mes larmes ; & conſiderant que c'étoit un grand avantage pour ſon fils d'être chez le Marquis de Leganez, elle m'y fit ramener ſur le champ ; me voilà donc livré au Précepteur. Comme il s'étoit apperçû que ſon invention avoit produit un bon effet, il continua de me foüetter à la place du petit Seigneur ; & pour faire plus d'impreſſion ſur lui, il m'étrilloit très-ru-

dement ; j'étois ſûr de payer tous les jours pour le jeune Leganez. Je puis dire qu'il n'a pas appris une lettre de ſon alphabet qui ne m'ait coûté cent coups de foüet ; jugez à combien me revient ſon rudiment.

Le foüet n'étoit pas le ſeul déſagrément que j'euſſe à eſſuyer dans cette maiſon : comme tout le monde m'y connoiſſoit, les moindres domeſtiques, juſqu'aux marmitons, me reprochoient ma naiſſance. Cela me déplût à un point que je m'enfuis un jour, après avoir trouvé moyen de me ſaiſir de tout ce que le Précepteur avoit d'argent comptant, ce qui pouvoit bien aller à cent cinquante ducats. Telle fut la vengeance que je tirai des coups de foüet qu'il m'avoit donné ſi injuſtement ; je fis ce tour de main avec beaucoup de ſubtilité, quoique ce fût mon coup d'eſſai, & j'eus l'adreſſe de me dérober aux perquiſitions qu'on fit de moi pendant deux jours ; je ſortis de Madrid, & me rendis à Tolede ſans voir perſonne à mes trouſſes.

J'entrois alors dans ma quinziéme année. Quel plaiſir, à cet âge, d'être indépendant & maître de ſes volontez ! J'eus bien-tôt fait connoiſſance avec de jeunes gens, qui me dégourdirent, & m'aiderent à manger mes ducats. Je m'aſſociai enſuite avec des Chevaliers de l'induſtrie, qui cultiverent

tiverent ſi bien mes heureuſes diſpoſitions, que je devins en peu de temps un des plus forts de l'Ordre. Au bout de cinq années l'envie de voyager me prit ; je quittai mes Confreres ; & voulant commencer mes voyages par l'Eſtramadure, je gagnai Alcantara ; mais avant que d'y arriver, je trouvai une occaſion d'exercer mes talens, & je ne la laiſſai point échaper. Comme j'étois à pied, & de plus chargé d'un avreſac aſſez peſant, je m'arrêtois de temps en temps pour me repoſer ſous les arbres qui m'offroient leur ombrage à quelques pas du grand chemin. Je rencontrai deux enfans de famille, qui s'entretenoient avec gayeté ſur l'herbe en prenant le frais ; je les ſaluai très-civilement, & ce qui me parut ne leur pas déplaire, j'entrai dans leur converſation. Le plus vieux n'avoit pas quinze ans, ils étoient tous deux bien ſinceres : Seigneur Cavalier, me dit le plus jeune, nous ſommes fils de deux riches Bourgeois de Planzencia : nous avons une extrême envie de voir le Royaume de Portugal ; & pour ſatisfaire notre curioſité, nous avons pris chacun cent piſtoles à nos parens. Bien que nous voyagions à pied, nous ne laiſſerons pas d'aller loin avec cet argent ; qu'en penſez-vous ? Si j'en avois autant, lui répondis-je, Dieu ſçait où j'irois, je voudrois parcourir les quatre par-

ties du monde. Comment diable deux cent piſtoles ! C'eſt une ſomme immenſe ; vous n'en verrez jamais la fin. Si vous l'avez pour agréable, Meſſieurs, ajoûtai-je, j'aurai l'honneur de vous accompagner juſqu'à la Ville d'Almerin, où je vais recuëillir la ſucceſſion d'un oncle qui depuis vingt années ou environ s'étoit établi là.

Les jeunes Bourgeois me témoignerent que ma compagnie leur feroit plaiſir. Ainſi lorſque nous nous fumes tous trois un peu délaſſez, nous marchâmes vers Alcantara, où nous arrivâmes long-temps avant la nuit. Nous allâmes loger à une bonne Hôtellerie ; nous demandâmes une chambre, & l'on nous en donna une où il y avoit une armoire qui fermoit à clef. Nous ordonnâmes d'abord le ſoûper ; & pendant qu'on nous l'apprêtoit, je propoſai à mes compagnons de voyage de nous promener dans la Ville. Ils accepterent la propoſition ; nous ſerrâmes nos avreſacs dans l'armoire, dont un des Bourgeois prit la clef, & nous ſortîmes de l'Hôtellerie : nous allâmes viſiter les Egliſes ; & dans le temps que nous étions dans la principale, je feignis tout-à-coup d'avoir une affaire importante : Meſſieurs, dis-je à mes camarades, je viens de me ſouvenir qu'une perſonne de Tolede m'a chargé de dire de ſa part deux mots à un Marchand qui de-

meure auprès de cette Egliſe : attendez-moi de grace ici, je ſerai de retour dans un moment. A ces mots je m'éloigne d'eux ; je cours à l'Hôtellerie ; je vole à l'armoire ; j'en force la ſerrure ; & foüillant dans les avreſacs de mes jeunes Bourgeois, j'y trouve leurs piſtoles. Les pauvres enfans ! Je ne leur en laiſſai pas ſeulement une pour payer leur gîte ; je les emportai toutes. Après cela je ſortis promptement de la Ville, & pris la route de Merida, ſans m'embarraſſer de ce qu'ils deviendroient.

Cette avanture me mit en état de voyager avec agrément ; quoique jeune, je me ſentois capable de me conduire prudemment. Je puis dire que j'étois bien avancé pour mon âge ; je réſolus d'acheter une mule, ce que je fis en effet au premier bourg : je convertis même mon avreſac en valiſe, & je commençai à faire un peu plus l'homme d'importance. La troiſiéme journée, je rencontrai un homme qui chantoit Vêpres à pleine tête ſur le grand chemin ; je jugeai à ſon air que c'étoit un Chantre, & je lui dis : Courage, Seigneur Bachelier, cela va le mieux du monde ; vous avez, à ce que je vois, le cœur au métier. Seigneur, me répondit-il, je ſuis Chantre, pour vous rendre mes très-humbles ſervices, & je ſuis bien-aiſe de tenir ma voix en haleine.

Nous entrâmes de cette maniere en converſation ; je m'apperçûs que j'étois avec un perſonnage des plus ſpirituels & des plus agréables ; il avoit vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Comme il alloit à pied, je n'allois que le petit pas pour avoir le plaiſir de l'entretenir ; nous parlâmes entre autres choſes de Tolede. Je connois parfaitement cette Ville, me dit le Chantre ; j'y ai fait un aſſez long ſéjour, j'y ai même quelques amis. Eh dans quel endroit, interrompis-je, demeuriez-vous à Tolede ? Dans la ruë neuve, répondit-il ; j'y demeurois avec Don Vincent de Buena Garra, Don Mathias de Cordel, & deux ou trois autres honnêtes Cavaliers ; nous logions, nous mangions enſemble ; nous paſſions fort bien le temps. Ces paroles me ſurprirent ; car il faut obſerver que les Gentilshommes dont il me citoit les noms, étoient les aigrefins avec qui j'avois été fauxfilé à Tolede. Seigneur Chantre, m'écriai-je, ces Meſſieurs que vous venez de nommer ſont de ma connoiſſance, & j'ai demeuré auſſi avec eux dans la ruë neuve. Je vous entends, reprit-il en ſouriant, c'eſt-à-dire que vous êtes entré dans la compagnie depuis trois ans que j'en ſuis ſorti. Je viens, lui repartis-je, de quitter ces Seigneurs, parce que je me ſuis mis dans le goût des voyages ;

je veux faire le tour de l'Eſpagne ; j'en vaudrai mieux quand j'aurai plus d'experience. Sans doute, me dit-il, pour ſe perfectionner l'eſprit il faut voyager, c'eſt auſſi pour cette raiſon que j'ai abandonné Tolede, quoique j'y vêcuſſe fort agréablement. Je rends graces au Ciel, pourſuivit-il, qui m'a fait rencontrer un Chevalier de mon Ordre lorſque j'y penſois le moins ; uniſſons-nous, voyageons enſemble, attentons ſur la bourſe du prochain, profitons de toutes les occaſions qui ſe preſenteront d'exercer notre ſçavoir faire.

Il me fit cette propoſition ſi franchement & de ſi bonne grace, que je l'acceptai ; il gagna tout à coup ma confiance en me donnant la ſienne : nous nous ouvrîmes l'un à l'autre ; je lui contai mon Hiſtoire, & il ne me deguiſa point ſes avantures : il m'apprit qu'il venoit de Portalegre, d'où une fourberie déconcertée par un contre-temps l'avoit obligé de ſe ſauver avec précipitation & ſous l'habillement que je lui voyois. Après qu'il m'eut fait une entiere confidence de ſes affaires, nous reſolumes d'aller tous deux à Merida tenter la fortune, d'y faire quelque bon coup ſi nous pouvions, & d'en décamper auſſi-tôt pour nous rendre ailleurs. Dès ce moment nos biens devinrent communs entre nous ; il eſt vrai que

Moralés (ainſi ſe nommoit mon compagnon) ne ſe trouvoit pas dans une ſituation fort brillante ; tout ce qu'il avoit conſiſtoit en cinq ou ſix ducats, avec quelques hardes qu'il portoit dans un biſſac ; mais ſi j'étois mieux que lui en argent comptant, il étoit en récompenſe plus conſommé que moi dans l'art de tromper les hommes ; nous montions ma mule alternativement, & nous arrivâmes de cette maniere à Merida.

Nous nous arrêtâmes dans une Hôtellerie du Fauxbourg, où mon camarade tira de ſon biſſac un habit dont il ne fût pas ſitôt revêtu, que nous allâmes faire un tour dans la Ville pour reconnoître le terrain, & voir s'il ne s'offriroit point quelque occaſion de travailler. Nous conſiderions fort attentivement tous les objets qui ſe preſentoient à nos regards ; nous reſſemblions, comme a dit Homere, à deux milans, qui cherchent des yeux dans la campagne, des oyſeaux dont ils puiſſent faire leur proye. Nous attendions enfin que le hazard nous fournît quelque ſujet d'employer notre induſtrie, lorſque nous apperçûmes dans la ruë un Cavalier à cheveux gris, qui avoit l'épée à la main, & qui ſe battoit contre trois hommes qui ſe pouſſoient vigoureuſement. L'inégalité de ce combat me choc

qua ; & comme je ſuis naturellement ferrailleur, je volai au ſecours du vieillard : Moralés ſuivit mon exemple, nous chargeâmes les trois ennemis du Cavalier, & nous les obligeâmes à prendre la fuite.

Le vieillard nous fit de grands remercîmens. Nous ſommes ravis, lui dis-je, de nous être trouvez ici ſi à propos pour vous ſecourir ; mais que nous ſçachions du moins à qui nous avons eu le bonheur de rendre ſervice, & dites-nous de grace, pourquoi ces trois hommes vouloient vous aſſaſſiner ? Meſſieurs, nous répondit-il, je vous ai trop d'obligation pour refuſer de ſatisfaire votre curioſité : je m'appelle Jerôme de Moyadas, & je vis de mon bien dans cette Ville ; l'un de ces aſſaſſins dont vous m'avez délivré, eſt un amant de ma fille : il me la fit demander en mariage ces jours paſſez ; & comme il ne put obtenir mon aveu, il vient de me faire mettre l'épée à la main pour s'en venger. Et peut-on, repris-je, vous demander encore pour quelle raiſon vous n'avez point accordé votre fille à ce Cavalier ? Je vais vous l'apprendre, me dit-il : j'avois un frere Marchand dans cette Ville, il ſe nommoit Auguſtin, il y a deux mois qu'il étoit à Calatrava logé chez Juan Velez de la Membrilla ſon Correſpondant ; ils étoient tous deux amis intimes, & mon frere pour

fortifier encore davantage leur amitié, promit Florentine ma fille unique au fils de ſon Correſpondant, ne doutant point qu'il n'eut aſſez de credit ſur moi pour m'obliger à dégager ſa promeſſe ; effectivement mon frere étant de retour à Merida, ne m'eut pas plûtôt parlé de ce mariage, que j'y conſentis pour l'amour de lui : il envoya le portrait de Florentine à Calatrava ; mais helas ! il n'a pas eu la ſatisfaction d'achever ſon ouvrage, il eſt mort depuis trois ſemaines : en mourant il me conjura de ne diſpoſer de ma fille qu'en faveur du fils de ſon Correſpondant : je lui promis, & voilà pourquoi j'ai refuſé Florentine au Cavalier qui vient de m'attaquer ; quoique ce ſoit un parti fort avantageux, je ſuis eſclave de ma parole, & j'attends à tout moment le fils de Juan Velez de la Membrilla pour en faire mon gendre, bien que je ne l'aye jamais vû, non plus que ſon pere. Je vous demande pardon, continua Jerôme de Moyadas, ſi je vous fais toute cette narration ; mais vous l'avez exigée de moi.

J'écoûtai ce recit avec beaucoup d'attention ; & m'arrêtant à une ſupercherie qui me vint tout à coup dans l'eſprit, j'affectai un grand étonnement, je levai même les yeux au Ciel ; enſuite je me tournai vers le vieillard, & lui dis d'un ton pathetique : Ah !

Seigneur de Moyadas, eſt-il poſſible qu'en arrivant à Merida, je ſois aſſez heureux pour ſauver la vie à mon beau-pere ! Ces paroles cauſerent une étrange ſurpriſe au vieux Bourgeois, & n'étonnerent pas moins Moralés, qui me fit connoître par ſa contenance que je lui paroiſſois un grand fripon. Que m'apprenez-vous, me répondit le vieillard ? quoi ? vous ſeriez le fils du Correſpondant de mon frere ? Oui, Seigneur Jerôme de Moyadas, lui repliquai-je en payant d'audace, & en lui jettant les bras au col ; je ſuis le fortuné mortel à qui l'adorable Florentine eſt deſtinée ; mais avant que je vous témoigne la joye que j'ai d'entrer dans votre famille, permettez que je répande dans votre ſein les larmes que renouvelle ici le ſouvenir de votre frere Auguſtin ; je ſerois le plus ingrat de tous les hommes, ſi je n'étois vivement touché de la mort d'une perſonne à qui je dois le bonheur de ma vie. En achevant ces mots, j'embraſſai encore le bon Jerôme, & je paſſai enſuite la main ſur mes yeux comme pour eſſuyer mes pleurs. Moralés qui comprit tout d'un coup l'avantage que nous pouvions tirer d'une pareille tromperie, ne manqua pas de me ſeconder ; il voulut paſſer pour mon valet, & il ſe mit à renchérir ſur le regret que je marquois de la mort du Seigneur Auguſtin ; Monſieur Jerôme,

s'écria-t-il, quelle perte vous avez faite en perdant votre frere ? C'étoit un ſi honnête homme ! le phœnix du commerce, un Marchand deſintereſſé, un Marchand de bonne foi, un Marchand comme on n'en voit point.

Nous avions affaire à un homme ſimple & credule; bien loin d'avoir quelque ſoupçon de notre fourberie, il s'y prêta de lui-même. Hé pourquoi, me dit-il, n'êtes-vous pas venu tout droit chez moi ? Il ne falloit point aller loger dans une hôtellerie; dans les termes où nous en ſommes, on ne doit point faire de façons. Monſieur, lui dit Moralés en prenant la parole pour moi, mon maître eſt un peu cérémonieux ; ce n'eſt pas qu'il ne ſoit excuſable en quelque maniere de n'avoir pas voulu paroître devant vous en l'état où il eſt; nous avons été volez ſur la route, on nous a pris toutes nos hardes. Ce garçon, interrompis-je, vous dit la verité, Seigneur de Moyadas; ce malheur ne m'a point permis d'aller chez vous ; je n'oſois me preſenter ſous cet habit aux yeux d'une maîtreſſe qui ne m'a point encore vû, & j'attendois pour cela le retour d'un valet que j'ai envoyé à Calatrava. Cet accident, reprit le vieillard, ne devoit point vous empêcher de venir demeurer dans ma maiſon, & je prétends que vous y preniez tout à l'heure un logement.

En parlant de cette ſorte, il m'emmena chez lui ; mais avant que d'y arriver, nous nous entretinmes du prétendu vol qu'on m'avoit fait, & je témoignai que mon plus grand chagrin étoit d'avoir perdu avec mes hardes le portrait de Florentine. Le Bourgeois là-deſſus me dit en riant qu'il falloit me conſoler de cette perte, & que l'original valoit mieux que la copie. En effet, dès que nous fûmes dans ſa maiſon, il appella ſa fille, qui n'avoit pas plus de ſeize ans, & qui pouvoit paſſer pour une perſonne accomplie ; vous voyez, me dit-il, l'objet que feu mon frere vous a promis ? Ah, Seigneur ! m'écriai-je d'un air paſſionné, il n'eſt pas beſoin de me dire que c'eſt l'aimable Florentine ; ſes traits charmans ſont gravez dans ma memoire, & encore plus dans mon cœur ; ſi le portrait que j'ai perdu & qui n'étoit qu'une foible ébauche de tant d'attraits, a pû m'embraſer de mille feux, jugez quels tranſports doivent m'agiter en ce moment. Ce diſcours eſt trop flateur, me dit Florentine, & je ne ſuis point aſſez vaine pour m'imaginer que je le juſtifie. Continuez vos complimens, interrompit alors le pere : en même-temps il me laiſſa ſeul avec ſa fille ; & prenant Moralés en particulier : Mon ami, lui dit-il, on vous a donc emporté toutes vos hardes, & ſans doute votre argent.

Oui, Monſieur, répondit mon camarade, une nombreuſe troupe de bandis eſt venuë fondre ſur nous auprès de Caſtil-Blazo, & ne nous a laiſſé que les habits que nous avons ſur le corps ; mais nous recevrons inceſſament des Lettres de change, & nous allons nous remettre ſur pied.

En attendant vos Lettres de change, repliqua le veillard, en tirant de ſa poche une bourſe, voici cent piſtoles dont vous pouvez diſpoſer. Oh Monſieur, repartit Moralés, mon maître ne voudra point les accepter, vous ne le connoiſſez pas; tudieu! c'eſt un homme fort délicat ſur cette matiere; ce n'eſt point un de ces enfans de famille qui ſont prêts à prendre de toutes mains ; il n'aime pas à s'endetter : il demanderoit plûtôt l'aumône que d'emprunter un maravedi. Tant mieux, dit le Bourgeois, je l'en eſtime davantage, je ne puis ſouffrir que l'on contracte des dettes, je pardonne cela aux perſonnes de qualité, parce que c'eſt une choſe dont ils ſont en poſſeſſion : je ne veux pas, continua-t-il, contraindre ton maître ; & ſi c'eſt lui faire de la peine que de lui offrir de l'argent, il n'en faut plus parler. En diſant ces paroles, il voulut remettre la bourſe dans ſa poche ; mais mon compagnon lui retint le bras : Attendez, Seigneur de Moyadas, lui dit-il ; quelque

averſion

averſion que mon maître ait pour les emprunts, je ne déſeſpere pas de lui faire agréer vos cent piſtoles ; ce n'eſt que des étrangers qu'il n'aime point à emprunter, il n'eſt pas ſi façonnier avec ſa famille, il demande même fort bien à ſon pere tout l'argent dont il a beſoin ; ce garçon, comme vous voyez, ſçait diſtinguer les perſonnes, & il doit vous regarder, Monſieur, comme un ſecond pere.

Moralés par de ſemblables diſcours s'empara de la bourſe du vieillard, qui vint nous rejoindre, & qui nous trouva ſa fille & moi engagez dans les complimens ; il rompit notre entretien ; il apprit à Florentine l'obligation qu'il m'avoit, & ſur cela il me tint des propos qui me firent connoître combien il en avoit de reconnoiſſance. Je profitai d'une ſi favorable diſpoſition : je dis au Bourgeois que la plus touchante marque de reconnoiſſance qu'il pût me donner, étoit de hâter mon mariage avec ſa fille. Il ceda de bonne grace à mon impatience, il m'aſſura que dans trois jours, au plus tard, je ſerois l'époux de Florentine, & qu'au lieu de ſix mille ducats qu'il avoit promis pour ſa dot, il en donneroit dix mille, pour me témoigner juſqu'à quel point il étoit penetré du ſervice que je lui avois rendu.

Nous étions donc Moralés & moi chez le bon-homme Jerôme de Moyadas bien trai-

tez, & dans l'agréable attente de toucher dix mille ducats, avec quoi nous nous propoſions de partir promptement de Merida. Une crainte pourtant troubloit notre joye : nous apprehendions qu'avant trois jours le veritable fils de Juan Velez de la Membrilla ne vînt traverſer notre bonheur : cette crainte n'étoit pas mal fondée ; dès le lendemain, une eſpece de Païſan chargé d'une valiſe, arriva chez le pere de Florentine : je ne m'y trouvai point alors, mais mon camarade y étoit. Seigneur, dit le Païſan au vieillard, j'appartiens au Cavalier de Calatrava qui doit être votre gendre, au Seigneur Pedro de la Membrilla : nous venons tous deux d'arriver ; il ſera ici dans un inſtant, j'ai pris les devans pour vous en avertir. A peine eut-il achevé ces mots, que ſon maître parut, ce qui ſurprit fort le vieillard, & déconcerta un peu Moralés.

Le jeune Pedro étoit un garçon des mieux faits : il adreſſa la parole au pere de Florentine ; mais le bon-homme ne lui donna pas le temps de finir ſon diſcours, & ſe tournant vers mon compagnon, il lui demanda ce que cela ſignifioit. Alors Moralés, qui ne cedoit en effronterie à perſonne du monde, prit un air d'aſſurance, & dit au vieillard : Monſieur, ces deux hommes que vous voyez ſont de la troupe des voleurs qui nous

ont détrouſſez ſur le grand chemin, je les reconnois, & particulierement celui qui a l'audace de ſe dire fils du Seigneur Juan Velez de la Membrilla. Le vieux Bourgeois crut Moralés ; & perſuadé que les nouveaux venus étoient des fripons, il leur dit : Meſſieurs, vous arrivez trop tard, on vous a prévenus, Pedro de la Membrilla eſt chez moi depuis hier. Prenez garde à ce que vous dites, lui répondit le jeune homme de Calatrava, vous avez dans votre maiſon un impoſteur : ſçachez que Juan Velez de la Membrilla n'a point d'autre fils que moi. A d'autres, repliqua le vieillard ; je n'ignore pas qui vous êtes ; ne vous remettez-vous pas ce garçon, & ne vous reſſouvenez-vous plus de ſon maître que vous avez volé ? Si je n'étois pas chez vous, répartit Pedro, je punirois l'inſolence de ce fourbe qui m'oſe traiter de voleur ; qu'il rende grace à votre preſence qui retient ma colere : Seigneur, pourſuivit-il, on vous trompe ; je ſuis le jeune homme à qui votre Frere Auguſtin a promis votre fille. Voulez-vous que je vous montre toutes les Lettres qu'il a écrites à mon pere au ſujet de ce mariage ? En croirez-vous le portrait de Florentine qu'il m'envoya quelque temps avant ſa mort ?

Non, interrompit le vieux Bourgeois, le portrait ne me perſuadera pas plus que les

Lettres, je sçai bien de quelle maniere il est tombé entre vos mains, & je vous conseille charitablement de sortir au plûtôt de Merida. C'en est trop, interrompit à son tour le jeune Cavalier, je ne souffrirai point qu'on me vole impunement mon nom, ni qu'on me fasse passer pour un brigand : je connois quelques personnes dans cette Ville, je vais les chercher, & je reviendrai confondre l'imposture qui vous prévient contre moi. A ces mots il se retira suivi de son valet, & Moralés demeura triomphant. Cette avanture même fut cause que Jerôme de Moyadas resolût de faire le mariage ce jour-là. Il sortit, & alla sur le champ donner les ordres necessaires pour cet effet.

Quoique mon camarade fût bien-aise de voir le pere de Florentine dans des dispositions si favorables pour nous, il n'étoit pas sans inquietude ; il craignoit la suite des démarches qu'il jugeoit bien que Pedro ne manqueroit pas de faire, & il m'attendoit avec impatience pour m'informer de ce qui se passoit ; je le trouvai plongé dans une profonde rêverie. Qu'y a-t-il, mon ami, lui dis-je ? tu me parois bien occupé. Ce n'est pas sans raison, me répondit-il ; en même-temps il me mit au fait : Tu vois, ajoûta-t-il ensuite, si j'ai tort de rêver ; c'est toi, temeraire, qui nous jettes dans cet embarras : l'en-

treprise, je l'avoüe, étoit brillante, & t'auroit comblé de gloire, si elle eût réüssi ; mais selon toutes les apparences, elle finira mal, & je serois d'avis pour prévenir les éclaircissemens, que nous prissions la fuite avec la plume que nous avons tirée de l'aîle du bon-homme.

Monsieur Moralés, repris-je à ce discours, vous cedez bien promptement aux difficultez ; vous ne faites guere d'honneur à Don Mathias de Cordel, ni aux autres Cavaliers avec qui vous avez demeuré à Tolede ; quand on fait son apprentissage sous de si grands maîtres, on ne doit pas si facilement s'allarmer : pour moi qui veux marcher sur les traces de ces Heros, & prouver que j'en suis un digne éleve, je me roidis contre l'obstacle qui vous épouvente, & je me fais fort de le lever. Si vous en venez à bout, me dit mon compagnon, je vous mettrai au-dessus de tous les grands hommes de Plutarque.

Comme Moralés achevoit de parler, Jerôme de Moyadas entra. Vous serez, me dit-il, mon gendre dès ce soir ; votre valet, ajoûta-t-il, doit vous avoir conté ce qui vient d'arriver ; que dites-vous du fripon qui m'a voulu persuader qu'il étoit fils du Correspondant de mon frere ? Seigneur, lui répondis-je tristement & de l'air le plus ingenu qu'il me fut possible d'affecter, je sens

que je ne ſuis pas né pour ſoûtenir une trahiſon, il faut vous faire un aveu ſincere; je ne ſuis point fils de Juan Velez de la Membrilla. Qu'entends-je, interrompit le vieillard avec autant de précipitation que de ſurpriſe? Eh quoi, vous n'êtes pas le jeune homme à qui mon frere.... De grace, Seigneur, interrompis-je auſſi, daignez m'écoûter juſqu'au bout; il y a huit jours que j'aime votre fille, & que l'amour m'arrête à Merida: hier après vous avoir ſecouru, je me préparois à vous la demander en mariage; mais vous me fermâtes la bouche, en m'apprenant que vous la deſtiniez à un autre: vous me dites que votre frere en mourant vous conjura de la donner à Pedro de la Membrilla, que vous le lui promîtes, & qu'enfin vous étiez eſclave de votre parole: ce diſcours, je l'avouë, m'accabla; & mon amour reduit au déſeſpoir, m'inſpira le ſtratagême dont je me ſuis ſervi: je vous dirai pourtant que je me ſuis ſecrettement reproché la ſupercherie que je vous ai faite; mais j'ai crû que vous me la pardonneriez quand je vous la découvrirois, & quand vous ſçauriez que je ſuis un Prince Italien, qui voyage *incognitò*: mon pere eſt Souverain de certaines Valées qui ſont entre les Suiſſes, le Milanois & la Savoye: je m'imaginois que vous ſeriez agréablement ſurpris lorſ-

que je vous revelerois ma naiſſance; & je me faiſois un plaiſir d'Epoux délicat, & charmé de la déclarer à Florentine après l'avoir épouſée : le Ciel, pourſuivis-je en changeant de ton, n'a pas voulu permettre que j'euſſe tant de joye, Pedro de la Membrilla paroît ; il faut lui reſtituer ſon nom, quelque choſe qu'il m'en coûte à le lui rendre ; votre promeſſe vous engage à le choiſir pour votre gendre ; vous devez me le préferer, ſans avoir égard à mon rang, ſans avoir pitié de la ſituation cruelle où vous m'allez reduire : je ne vous repreſenterai point que votre frere n'étoit que l'oncle de votre fille, que vous en êtes le pere, & qu'il eſt plus juſte de vous acquitter envers moi de l'obligation que vous m'avez, que de vous piquer de l'honneur de tenir une parole qui ne vous lie que foiblement.

Oui ſans doute, cela eſt bien plus juſte, s'écria Jerôme de Moyadas ; auſſi je ne prétends point balancer entre vous & Pedro de la Membrilla : Si mon frere Auguſtin vivoit encore, il ne trouveroit pas mauvais que je donnaſſe la préference à un homme qui m'a ſauvé la vie, & qui plus eſt à un Prince, qui ne dédaigne pas de rechercher mon alliance ; il faudroit être ennemi de mon bonheur, & que j'euſſe entierement perdu l'eſprit ; ſi je ne vous donnois ma fille, &

ſi je ne preſſois pas même ce mariage. Cependant, Seigneur, repris-je, ne faites rien par impetuoſité, ne conſultez que vos ſeuls interêts, & malgré la nobleſſe de mon ſang... Vous vous mocquez de moi, interrompit-il; dois-je heſiter un moment? Non, mon Prince, & je vous ſupplie de vouloir bien dès ce ſoir honorer de votre main l'heureuſe Florentine. Hé bien, lui dis-je, ſoit. Allez vous-même lui porter cette nouvelle, & l'inſtruire de ſon deſtin glorieux.

Tandis que le bon Bourgeois s'empreſſoit d'aller dire à ſa fille qu'elle avoit fait la conquête d'un Prince, Moralés qui avoit entendu toute la converſation, ſe mit à genoux devant moi, & me dit: Monſieur le Prince Italien, fils du Souverain des Valées qui ſont entre les Suiſſes, le Milanois & la Savoye, ſouffrez que je me jette aux pieds de votre Alteſſe pour lui témoigner le raviſſement où je ſuis! foi de fripon, je vous regarde comme un prodige; je me croyois le premier homme du monde: mais franchement je mets pavillon bas devant vous, quoique vous ayez moins d'experience que moi. Tu n'as plus, lui dis-je, d'inquiétude? Oh pour cela non, répondit-il, je ne crains plus le Seigneur Pedro; qu'il vienne preſentement ici tant qu'il lui plaira. Nous voilà, Moralés & moi, fermes ſur

nos étriers ; nous commençâmes à regler la route que nous prendrions avec la dot ſur laquelle nous comptions ſi bien, que ſi nous l'euſſions deja touchée, nous n'aurions pas crû être plus ſûrs de l'avoir ; nous ne la tenions pas toutefois encore, & le dénouëment de l'avanture ne répondit pas à notre confiance.

Nous vîmes bien-tôt revenir le jeune homme de Calatrava ; il étoit accompagné de deux Bourgeois & d'un Alguazil, auſſi reſpectable par ſa mouſtache & ſa mine brune, que par ſa charge ; le pere de Florentine étoit avec nous. Seigneur de Moyadas, lui dit Pedro, voici trois honnêtes gens que je vous amene, ils me connoiſſent & peuvent vous dire qui je ſuis. Oui certes, s'écria l'Alguazil, je puis le dire ; je le certifie à tous ceux qu'il appartiendra, je vous connois ; vous vous appellez Pedro, & vous êtes fils unique de Juan Velez de la Membrilla ; quiconque oſe ſoûtenir le contraire eſt un impoſteur. Je vous crois Monſieur l'Alguazil, dit alors le bon-homme Jerôme de Moyadas, votre témoignage eſt ſacré pour moi, auſſi-bien que celui des Seigneurs Marchands qui ſont avec vous ; je ſuis pleinement convaincu que le jeune Cavalier qui vous a conduit ici, eſt le fils unique du Correſpondant de mon frere ; mais que

n'importe, je ne ſuis plus dans la reſolution de lui donner ma fille.

Oh, c'eſt une autre affaire, dit l'Alguazil! je ne viens dans cette maiſon que pour vous aſſurer que ce jeune homme m'eſt connu ; vous êtes maître de votre fille, & l'on ne ſçauroit vous contraindre à la marier malgré vous. Je ne prétends pas non plus, interrompit Pedro, faire violence aux volontez du Seigneur de Moyadas, mais il me permettra de lui demander pourquoi il a changé de ſentiment ; a-t-il quelque ſujet de ſe plaindre de moi ? Ah! du moins qu'en perdant la douce eſperance d'être ſon gendre, j'apprenne que je ne l'ai pas perduë par ma faute. Je ne me plains pas de vous, répondit le vieillard ; je vous le dirai même, c'eſt à regret que je me vois dans la neceſſité de vous manquer de parole, & je vous conjure de me le pardonner ; je ſuis perſuadé que vous êtes trop genereux pour me ſçavoir mauvais gré de vous préferer un rival qui m'a ſauvé la vie : vous le voyez, pourſuivit-il en me montrant ; c'eſt ce Seigneur qui m'a tiré d'un grand peril ; & pour m'excuſer encore mieux auprès de vous, je vous apprends que c'eſt un Prince Italien.

A ces dernieres paroles, Pedro demeura muët & confus ; les deux Marchands ou-

vrirent de grands yeux, & parurent fort surpris ; mais l'Alguazil accoûtumé à regarder les choſes du mauvais côté, ſoupçonna cette merveilleuſe avanture d'être une fourberie où il y avoit à gagner pour lui ; il m'enviſagea fort attentivement ; & comme mes traits qui lui étoient inconnus mettoient en défaut ſa bonne volonté, il examina mon camarade avec la même attention : malheureuſement pour mon Alteſſe, il reconnut Moralés, & ſe reſſouvenant de l'avoir vû dans les priſons de Ciudad-Real : Ah, ah, s'écria-t-il, voici une de mes pratiques ; je remets ce Gentilhomme, & je vous le donne pour un des plus parfaits friponſ qui ſoient dans les Royaumes & Principautez d'Eſpagne. Allons bride en main, Monſieur l'Alguazil, dit Jerôme de Moyadas, ce garçon dont vous nous faites un ſi mauvais portrait, eſt un domeſtique du Prince. Fort bien, repartit l'Alguazil, je n'en veux pas davantage pour ſçavoir à quoi m'en tenir, je juge du maître par le valet ; je ne doute point que ces galans ne ſoient deux fourbes qui s'accordent pour vous tromper ; je me connois en pareil gibier ; & pour vous faire voir que ces drôles ſont des avanturiers, je vais les mener en priſon tout à l'heure : je prétends leur menager un tête-à-tête avec Monſieur le Corregidor ; après quoi

ils ſentiront que tous les coups de foüe n'ont point encore été donnez. Alte là Monſieur l'Officier, reprit le vieillard, ne pouſſons pas l'affaire ſi loin; vous ne craignez pas vous-autres de faire de la peine à un honnête-homme; ce valet ne ſçauroit-il être un fourbe, ſans que ſon maître le ſoit? eſt-il nouveau de voir des fripons au ſervice des Princes? Vous mocquez-vous avec vos Princes, interrompit l'Alguazil? Ce jeune homme eſt un intrigant ſur ma parole, & je l'arrête *de par le Roi*, de même que ſon camarade: j'ai vingt archers à la porte qui les traîneront à la priſon, s'ils ne s'y laiſſent pas mener de bonne grace. Allons mon Prince, me dit-il enſuite, marchons.

Je fus étourdi de ces paroles, ainſi que Moralés, & notre trouble nous rendit ſuſpects à Jerôme de Moyadas, ou plûtôt nous perdit dans ſon eſprit; il jugea bien que nous l'avions voulu tromper: il prit pourtant dans cette occaſion le parti que devoit prendre un galant homme: Monſieur l'Officier, dit-il à l'Alguazil, vos ſoupçons peuvent être faux, peut-être auſſi ne ſont-ils que trop veritables; quoi qu'il en ſoit, n'approfondiſſons point cela; que ces deux jeunes Cavaliers ſortent, & ſe retirent où bon leur ſemblera; ne vous oppoſez point, je vous prie, à leur retraite; c'eſt une grace que je

vous

vous demande pour m'acquitter envers eux de l'obligation que je leur ai. Si je faisois ce que je dois, répondit l'Alguazil, j'empriſonnerois ces Meſſieurs, ſans avoir égard à vos prieres; mais je veux bien relâcher de mon devoir pour l'amour de vous, à condition que dès ce moment ils ſortiront de cette Ville; car ſi je les rencontre demain, vive Dieu, ils verront ce qui leur arrivera.

Lorſque nous entendîmes dire, Moralés & moi, qu'on nous laiſſoit libres, nous nous remîmes un peu; nous voulûmes parler avec fermeté, & ſoûtenir que nous étions des perſonnes d'honneur; mais l'Alguazil nous regarda de travers, & nous impoſa ſilence: je ne ſçai pourquoi ces gens-là ont un aſcendant ſur nous. Il fallut donc abandonner Florentine & la dot à Pedro de la Membrilla, qui ſans doute devint gendre de Jerôme de Moyadas: je me retirai avec mon camarade; nous prîmes le chemin de Truxillo, avec la conſolation d'avoir du moins gagné cent piſtoles à cette avanture. Une heure avant la nuit nous paſſâmes par un petit village, reſolus d'aller coucher plus loin; nous apperçûmes une hôtellerie d'aſſez belle apparence pour ce lieu là; l'hôte & l'hôteſſe étoient à la porte aſſis ſur des longues pierres; l'hôte grand homme, ſec & déja ſuranné, racloit une mauvaiſe guitarre pour

divertir ſa femme, qui paroiſſoit l'écoûter avec plaiſir. Meſſieurs, nous cria l'hôte, lorſqu'il vit que nous ne nous arrêtions point, je vous conſeille de faire alte en cet endroit ; il y a trois mortelles lieuës d'ici au premier village que vous trouverez, & vous n'y ſerez pas ſi bien que dans celui-ci, je vous en avertis ; croyez-moi, entrez dans ma maiſon, je vous y ferai bonne chere & à juſte prix. Nous nous laiſſâmes perſuader : nous nous approchâmes de l'hôte & de l'hôteſſe, nous les ſaluâmes ; & nous étant aſſis auprès d'eux, nous commençâmes à nous entretenir tous quatre de choſes indifferentes : l'hôte ſe diſoit Officier de la ſainte Hermandad, & l'hôteſſe étoit une groſſe réjoüie, qui avoit l'air de ſçavoir bien vendre ſes denrées.

Notre converſation fut interrompuë par l'arrivée de douze à quinze Cavaliers montez les uns ſur des mules, les autres ſur des chevaux, & ſuivis d'une trentaine de mulets chargez de balots. Ah, que de Princes, s'écria l'hôte à la vûë de tant de monde ! où pourrai-je les loger tous ? Dans un inſtant le village ſe trouva rempli d'hommes & d'animaux. Il y avoit par bonheur auprès de l'hôtellerie une vaſte grange où l'on mit les mulets & les balots ; les mules & les chevaux des Cavaliers furent placez dans d'a-

très endroits ; pour les hommes ils songerent moins à chercher des lits qu'à ſe faire apprêter un bon repas. L'hôte, l'hôteſſe & une jeune ſervante qu'ils avoient, ne s'y épargnerent point ; ils firent main-baſſe ſur toute la volaille de leur baſſe-cour ; cela joint à quelques civez de lapins & de matoux, & à une copieuſe ſoûpe aux choux faite avec du mouton, il y en eut pour tout l'équipage.

Nous regardions Moralés & moi ces Cavaliers, qui de temps en temps nous enviſageoient auſſi : enfin nous liâmes converſation, & nous leur dîmes que s'ils le vouloient bien, nous ſoûperions avec eux ; ils nous témoignerent que cela leur feroit plaiſir. Nous voilà donc tous à table enſemble : il y en avoit un parmi eux qui ordonnoit, & pour qui les autres, quoique d'ailleurs ils en uſaſſent aſſez familierement avec lui, ne laiſſoient pas de marquer des déferences : il eſt vrai que celui-là tenoit le haut bout ; il parloit d'un ton de voix élevé, il contrarioit même quelquefois d'un air cavalier le ſentiment des autres, qui bien loin de lui rendre la pareille, ſembloient reſpecter ſes opinions. L'entretien tomba par hazard ſur l'Andalouſie ; & comme Moralés s'aviſa de loüer Seville, l'homme dont je viens de parler lui dit : Seigneur Cavalier, vous faites

l'éloge de la Ville où j'ai pris naiſſance, ou du moins je ſuis né aux environs, puiſque le Bourg de Mayrena m'a vû naître. Je vous dirai la même choſe, lui répondit mon compagnon, je ſuis auſſi de Mayrena, & il n'eſt pas poſſible que je ne connoiſſe vos parens : de qui êtes-vous fils ? D'un honnête Notaire, repartit le Cavalier, de Martin Moralés. Par ma foi, s'écria mon camarade avec émotion, l'avanture eſt fort ſinguliere ! vous êtes donc mon frere aîné Manuel Moralés ? Juſtement, dit l'autre, & vous êtes apparemment, vous, mon petit frere Luis, que je laiſſai au berceau quand j'abandonnai la maiſon paternelle ? Vous m'avez nommé, répondit mon camarade. A ces mots ils ſe leverent de table tous deux, & s'embraſſerent à pluſieurs repriſes ; enſuite le Seigneur Manuel dit à la compagnie : Meſſieurs, cet évenement eſt tout-à fait merveilleux : le hazard veut que je rencontre & reconnoiſſe un frere que je n'ai point vû depuis plus de vingt années, permettez que je vous le preſente. Alors tous les Cavaliers, qui par bien-ſéance ſe tenoient débout, ſaluerent le cadet Moralés, & l'accablerent d'embraſſades : après cela on ſe remit à table, & l'on y demeura toute la nuit : on ne ſe coucha point, les deux freres s'aſſirent l'un auprès de l'autre, & s'entretin-

rent tout bas de leur famille, pendant que les autres convives bûvoient & ſe réjoüiſſoient.

Luis eut une longue converſation avec Manuel ; & me prenant enſuite en particulier, il me dit : Tous ces Cavaliers ſont des domeſtiques du Comte de Montanos, que le Roi a nommé depuis peu à la Vicerogauté de Mayorque ; ils conduiſent l'équipage du Viceroi à Alicante, où ils doivent s'embarquer : mon frere qui eſt devenu Intendant de ce Seigneur, m'a propoſé de m'emmener avec lui ; & ſur la repugnance que je lui ai témoigné que j'avois à vous quitter, il m'a dit que ſi vous voulez être du voyage, il vous fera donner un bon emploi : cher ami, pourſuivit-il, je te conſeille de ne pas dédaigner ce parti : allons enſemble à l'Iſle de Mayorque ; ſi nous y avons de l'agrément, nous y demeurerons ; & ſi nous ne nous y plaiſons point, nous reviendrons en Eſpagne.

J'acceptai volontiers la propoſition, nous nous joignîmes le jeune Moralés & moi aux Officiers du Comte ; & nous partîmes avec eux de l'hôtellerie avant le lever de l'Aurore ; nous nous rendîmes à grandes journées à la Ville d'Alicante, où j'achetai une guitarre, & me fis faire un habit fort propre avant l'embarquement. Je ne penſois à rien

qu'à l'Iſle de Mayorque, & Luis Moralés étoit dans la même diſpoſition: il ſembloit que nous euſſions renoncé aux friponeries; il faut dire la verité, nous voulions paſſer pour honnêtes gens parmi les Cavaliers avec qui nous étions, & cela tenoit nos genies en reſpect: enfin nous nous embarquâmes gayement, & nous nous flations d'être bien-tôt à Mayorque; mais à peine fûmes-nous hors du Golfe d'Alicante, qu'il ſurvint une bouraſque effroyable. J'aurois dans cet endroit de mon recit une occaſion de vous faire une belle deſcription de tempête, de peindre l'air tout en feu, de faire gronder la foudre, ſifler les vents, ſoulever les flots, *& catera.* Mais à part toutes ces fleurs de Rhetorique, je vous dirai que l'orage fut violent, & nous obligea de relâcher à la pointe de l'Iſle de la Cabrera: c'eſt une Iſle deſerte, où il y a un petit Fort, qui étoit alors gardé par cinq ou ſix Soldats & un Officier, qui nous reçût fort honnêtement.

Comme il nous falloit paſſer là pluſieurs jours à raccommoder nos voiles & nos cordages, nous cherchâmes diverſes ſortes d'amuſemens pour éviter l'ennui; chacun ſuivoit ſes inclinations; les uns joüoient à la prime, les autres s'amuſoient autrement; & moi j'allois me promener dans l'Iſle avec

ceux de nos Cavaliers qui aimoient la promenade ; nous sautions de rocher en rocher ; car le terrain est inégal, plein de pierres par tout, & l'on y voit fort peu de terre. Un jour tandis que nous considerions ces lieux secs & arides, & que nous admirions le caprice de la nature qui se montre feconde & sterile quand il lui plaît, notre odorat fut saisi tout-à-coup d'une senteur agréable. Nous nous tournâmes aussi-tôt du côté de l'Orient, d'où venoit cette odeur, & nous apperçûmes avec étonnement entre des rochers, un grand rond de verdure de chevrefeüilles, plus beaux & plus odorans que ceux mêmes qui croissent dans l'Andalousie ; nous approchâmes volontiers de ces arbrisseaux charmans qui parfumoient l'air aux environs, & il se trouva qu'ils bordoient l'entrée d'une caverne très-profonde : cette caverne étoit large, peu sombre, & nous descendîmes au fond en tournant par des dégrez de pierre, dont les extrêmitez étoient parées de fleurs, & qui formoient naturellement un escalier en limaçon : lorsque nous fûmes en bas, nous vîmes serpenter sur un sable plus jaune que l'or plusieurs petits ruisseaux, qui tiroient leurs sources des gouttes d'eau que les rochers distilloient sans cesse en dedans, & qui se perdoient sous la terre : l'eau nous parut si belle, que nous en

voulumes boire ; & elle étoit ſi fraîche, que nous reſolumes de revenir le jour ſuivant dans cet endroit, & d'y apporter quelques bouteilles de vin, perſuadez qu'on ne les boiroit point là ſans plaiſir.

Nous ne quittâmes qu'à regret un lieu ſi agréable ; & lorſque nous fûmes de retour au Fort, nous ne manquâmes pas de vanter à nos camarades une ſi belle découverte ; mais le Commandant de la Forteresſe nous dit qu'il nous avertiſſoit en ami de ne plus aller à la caverne dont nous étions ſi charmez. Et pourquoi cela, lui dis-je ? y a-t-il quelque choſe à craindre ? Sans doute, me répondit-il, les Corſaires d'Alger & de Tripoli deſcendent quelquefois dans cette Iſle, & viennent faire proviſion d'eau à cette fontaine, ils y ſurprirent un jour deux ſoldats de ma garniſon, qu'ils firent eſclaves. L'Officier eut beau parler d'un air très-ſerieux, il ne put nous perſuader, nous crûmes qu'il plaiſantoit, & dès le lendemain je retournai à la caverne avec trois Cavaliers de l'équipage ; nous y allâmes même ſans armes à feu, pour faire voir que nous n'apprehendions rien : le jeune Moralés ne voulut point être de la partie, il aima mieux, auſſi-bien que ſon frere, demeurer à joüer dans le Fort.

Nous deſcendîmes au fond de l'antre

comme le jour précedent, & nous fîmes rafraîchir dans les ruiſſeaux quelques bouteilles de vin que nous avions apportées. Pendant que nous bûvions délicieuſement, joüant de la guitarre, & en nous entretenant avec gayeté, nous vîmes paroître au bout de la caverne pluſieurs hommes qui avoient des mouſtaches épaiſſes, des turbans & des habits à la Turque; nous nous imaginâmes que c'étoit une partie de l'équipage & le Commandant du Fort qui s'étoient ainſi déguiſez pour nous faire peur. Prévenus de cette penſée, nous nous mîmes à rire, & nous en laiſſâmes deſcendre juſqu'à dix ſans ſonger à notre défenſe. Nous fûmes bien-tôt triſtement déſabuſez, & nous connûmes que c'étoit un Corſaire qui venoit avec ſes gens nous enlever: *Rendez-vous chiens*, nous cria-t-il en Langue Caſtillane, *ou bien vous allez tous mourir.* En même-temps les hommes qui l'accompagnoient nous coucherent en joüe avec des carabines qu'ils portoient, & nous aurions eſſuyé une belle décharge, ſi nous euſſions fait la moindre reſiſtance: nous préferâmes l'eſclavage à la mort; nous donnâmes nos épées au Pirate; il nous fit charger de chaînes, & conduire à ſon Vaiſſeau qui n'étoit pas loin de là; puis mettant à la voile, il cingla vers Alger.

C'eſt de cette maniere que nous fûmes punis d'avoir negligé l'avertiſſement de l'Officier de la garniſon. La premiere choſe que fit le Corſaire fût de nous foüiller, & de prendre ce que nous avions d'argent : la bonne aubaine pour lui ! les deux cens piſtoles des Bourgeois de Placentia, le cent que Moralés avoit reçûës de Jerôme de Moyadas, & dont par malheur j'étois chargé, tout cela me fut raflé ſans miſericorde : mes compagnons avoient auſſi la bourſe bien garnie ; enfin c'étoit un excellent coup de filet : le Pirate en paroiſſoit tout réjoüi, & le bourreau ne ſe contentoit pas de nous enlever nos eſpeces, il nous inſultoit par des railleries que nous ſentions beaucoup moins que la neceſſité de les ſoufrir. Après mille plaiſanteries, il ſe fit apporter les bouteilles de vin que nous avions fait rafraîchir à la fontaine, & que ſes gens avoient eu ſoin de prendre ; il ſe mit à les vuider avec eux, & à boire à notre ſanté par dériſion.

Pendant ce temps-là mes camarades avoient une contenance qui rendoit témoignage de ce qui ſe paſſoit en eux : ils étoient d'autant plus mortifiez de leur eſclavage, qu'ils s'étoient fait une idée plus douce d'aller dans l'Iſle de Mayorque, où ils avoient compté qu'ils meneroient une vie délicieuſe. Pour moi j'eus la fermeté de prendre mon

parti ; & moins conſterné que les autres, je liai converſation avec le railleur, j'entrai même de bonne grace dans ſes plaiſanteries ; ce qui lui plût. Jeune homme, me dit-il, j'aime le caractere de ton eſprit ; & dans le fond au lieu de gemir & de ſoûpirer, il vaut mieux s'armer de patience, & s'accommoder au temps. Joüe-nous un petit air, continua-t-il, en voyant que je portois une guitarre ; voyons ce que tu ſçais faire. Je lui obéïs, dès qu'il m'eut fait délier les bras, & je commençai à racler ma guitarre d'une maniere qui m'attira ſes applaudiſſemens ; il eſt vrai que j'avois appris du meilleur maître de Madrid, & que je joüois de cet inſtrument aſſez bien. Je chantois auſſi, & l'on ne fut pas moins ſatisfait de ma voix. Tous les Turcs qui étoient dans le Vaiſſeau, témoignerent par des geſtes admiratifs le plaiſir qu'ils avoient eu à m'entendre ; ce qui me fit juger qu'en matiere de muſique ils n'avoient pas le goût fort délicat. Le Pirate me dit à l'oreille, que je ne ſerois pas un eſclave malheureux, & qu'avec mes talens je pouvois compter ſur un emploi qui rendroit ma captivité très-ſupportable.

Je ſentis quelque joye à ces paroles ; mais toutes flateuſes qu'elles étoient, je ne laiſſois pas d'avoir de l'inquiétude ſur

l'occupation dont le Corſaire me faiſoit fête. Quand nous arrivâmes au port d'Alger, nous vîmes un grand nombre de perſonnes aſſemblées pour nous recevoir ; & nous n'avions point encore débarqué, qu'ils pouſſerent mille cris de joye : ajoûtez à cela que l'air retentiſſoit du ſon confus des trompettes, des flutes moriſques, & d'autres inſtrumens dont on ſe ſert en ce païs-là ; ce qui formoit une ſymphonie plus bruyante qu'agréable : la cauſe de ces réjoüiſſances venoit d'un faux bruit qui s'étoit répandu dans la Ville ; on y avoit oüi dire que le Renegat Mehemet (ainſi ſe nommoit notre Pirate) avoit peri en attaquant un gros Vaiſſeau Genois ; de ſorte que tous ſes amis informez de ſon retour, s'empreſſoient de lui en témoigner leur joye.

Nous n'eumes pas mis pied à terre, qu'on me conduiſit avec tous mes compagnons au Palais du Bacha Soliman, où un Ecrivain Chrêtien nous interrogeant chacun en particulier, nous demanda nos noms, nos âges, notre patrie, notre Religion, & nos talens. Alors Mehemet me montrant au Bacha, lui vanta ma voix, & lui dit que je joüois de la guitarre à ravir ; il n'en fallut pas davantage pour déterminer Soliman à me choiſir pour ſon ſervice : je demeurai donc dans ſon Serrail ; les autres captifs furent menez dans une

une place publique, & vendus ſuivant la coûtume. Ce que Mehemet m'avoit prédit dans le Vaiſſeau, m'arriva ; j'éprouvai un heureux ſort ; je ne fus point livré aux gardes des priſons, ni employé aux ouvrages penibles : Soliman Bacha me fit mettre dans un lieu particulier avec cinq ou ſix eſclaves de qualité, qui devoient inceſſamment être rachetez, & à qui l'on ne donnoit que de legers travaux ; on me chargea du ſoin d'arroſer dans les jardins les orangers & les fleurs : je ne pouvois avoir une plus douce occupation.

Soliman étoit un homme de quarante ans, bien fait de ſa perſonne, fort poli & fort galant pour un Turc ; il avoit pour favorite une Cachemirienne, qui par ſon eſprit & ſa beauté s'étoit acquis un empire abſolu ſur lui ; il l'aimoit juſqu'à l'idolâtrie ; il la regaloit tous les jours de quelque fête ; tantôt d'un concert de voix & d'inſtrumens, & tantôt d'une Comedie à la maniere des Turcs, ce qui ſuppoſe des Poëmes dramatiques, où la pudeur & la bien-ſeance n'étoient pas plus reſpectées que les regles d'Ariſtote : la favorite qui s'appelloit Farrukhnas aimoit paſſionnement ces ſpectacles ; elle faiſoit même quelquefois repreſenter par ſes femmes des pieces Arabes devant le Bacha ; elle y joüoit des rôles elle-même, &

charmoit tous les ſpectateurs par la grace & la vivacité qu'il y avoit dans ſon action. Un jour que j'étois parmi les Muſiciens à une de ces repreſentations, Soliman m'ordonna de joüer de la guitarre, & de chanter tout ſeul dans un entr'acte; j'eus le bonheur de plaire; on m'applaudit; & la favorite, à ce qu'il me parut, me regarda d'un œil favorable.

Le lendemain de ce jour-là, comme j'arroſois des orangers dans les jardins, il paſſa près de moi un Eunuque, qui ſans s'arrêter ni me rien dire, jetta un billet à mes pieds; je le ramaſſai avec un trouble mêlé de plaiſir & de crainte; je me couchai par terre de peur d'être apperçû des fenêtres du Serrail; & me cachant derriere des caiſſes d'orangers, j'ouvris ce billet; j'y trouvai un diamant d'un aſſez grand prix, & ces paroles en bon Caſtillan: *Jeune Chrêtien, rend graces au Ciel de ta captivité, l'amour & la fortune la rendront heureuſe; l'amour, ſi tu es ſenſible aux charmes d'une belle perſonne; & la fortune, ſi tu as le courage de mépriſer toutes ſortes de périls.*

Je ne doutai pas un moment que la Lettre ne fût de la Sultane favorite, le ſtile & le diamant me le perſuaderent: outre que je ne ſuis pas naturellement timide, la vanité d'être bien avec la maîtreſſe d'un Grand

Seigneur, & plus que cela l'eſperance de tirer d'elle quatre fois plus d'argent qu'il ne m'en falloit pour ma rançon, me fit former le deſſein d'éprouver cette avanture, quelques dangers qu'il y eût à courir. Je continuai mon travail en rêvant aux moyens d'entrer dans l'appartement de Farukhnas, ou plûtôt en attendant qu'elle m'en ouvrit les chemins; car je jugeois bien qu'elle n'en demeureroit point là, & qu'elle feroit plus de la moitié des frais: je ne me trompois pas; le même Eunuque qui avoit paſſé près de moi, repaſſa une heure après, & me dit: Chrêtien, as-tu fait tes reflexions, & auras-tu la hardieſſe de ſuivre? Je répondis qu'oui. Et bien, répondit-il, le Ciel te conſerve; tu me reverras demain dans la matinée. En parlant de cette ſorte il ſe retira. Le jour ſuivant je le vis en effet paroître ſur les huit heures du matin, il me fit ſigne d'aller à lui; je le joignis, & il me conduiſit dans une ſalle où il y avoit un grand rouleau de toile qu'un autre Eunuque & lui venoient d'apporter là, & qu'ils devoient porter chez la Sultane, pour ſervir à la décoration d'une piece Arabe, qu'elle préparoit pour le Bacha.

Les deux Eunuques déroulerent la toile, me firent mettre dedans tout de mon long; puis au hazard de m'étouffer, ils la

roulerent de nouveau, & m'enveloppere nt dedans ; enſuite la prenant chacun par un bout, ils me porterent ainſi impunément juſques dans la chambre où couchoit la belle Cachemirienne ; elle étoit ſeule avec une vieille Eſclave devoüée à ſes volontez : elles déroulerent toutes deux la toile, & Farrukhnas à ma vûë fit éclater des tranſports de joye qui découvroient bien le génie des femmes de ſon païs. Tout hardi que j'étois naturellement, je ne pûs me voir tout à coup tranſporté dans l'appartement ſecret des femmes, ſans ſentir un peu de frayeur : la Dame s'en apperçût bien ; & pour diſſiper ma crainte ; Jeune homme, me dit-elle, n'apprehende rien, Soliman vient de partir pour ſa maiſon de campagne, il y ſera toute la journée ; nous pouvons nous entretenir ici librement.

Ces paroles me raſſurerent, & me firent prendre une contenance qui redoubla la joye de la favorite. Vous m'avez plû, pourſuivit-elle, &. je prétends adoucir la rigueur de votre eſclavage, je vous crois digne des ſentimens que j'ai conçû pour vous ; quoique ſous les habits d'un Eſclave, vous avez un air noble & galant, qui fait connoître que vous n'êtes point une perſonne du commun ; parlez-moi confidemment, dites-moi qui vous êtes ? Je ſçai bien que les captifs

qui ont de la naiſſance, déguiſent leur condition pour être rachetez à meilleur marché ; mais vous êtes diſpenſé d'en uſer de la ſorte avec moi, & même ce ſeroit une précaution qui m'offenſeroit, puiſque je vous promets votre liberté ; ſoyez donc ſincere, & m'avoüez que vous êtes un jeune homme de bonne maiſon. Effectivement, Madame, lui répondis-je, il me ſieroit mal de payer vos bontez de diſſimulation : vous voulez abſolument que je découvre ma qualité, il faut vous ſatisfaire : Je ſuis fils d'un Grand d'Eſpagne ; je diſois peut-être la verité; du moins la Sultane le crut ; & s'applaudiſſant d'avoir jetté les yeux ſur un Cavalier d'importance, elle m'aſſura qu'il ne tiendroit pas à elle que nous ne nous viſſions ſouvent en particulier. Nous eumes enſemble un fort long entretien, je n'ai jamais vû de femme plus amuſante ; elle ſçavoit pluſieurs Langues, & ſur-tout la Caſtillane qu'elle parloit aſſez bien : lorſqu'elle jugea qu'il étoit temps de nous ſéparer, je me mis par ſon ordre dans une grande corbeille d'ozier couverte d'un ouvrage de ſoye fait de ſa main ; puis les deux Eſclaves qui m'avoient apporté furent appellez, & ils me remporterent comme un preſent que la favorite envoyoit au Bacha ; ce qui eſt ſacré pour tous les hommes commis à la garde des femmes.

Nous trouvâmes Farrukhnas & moi d'autres moyens encore de nous parler, & cette aimable captive m'inſpira peu à peu autant d'amour qu'elle en avoit pour moi. Notre intelligence fut ſecrette pendant deux mois, quoiqu'il ſoit fort difficile que dans un Serrail les myſteres amoureux échappent long-temps aux argus ; mais un contre-temps dérangea nos petites affaires, & ma fortune changea de face entierement. Un jour que dans le corps d'un dragon artificiel qu'on avoit fait pour un ſpectacle, j'avois été introduit chez la Sultane, & que je m'entretenois avec elle, Soliman, que je croyois occupé hors de la Ville, ſurvint : il entra ſi bruſquement dans l'appartement de ſa favorite, que la vieille Eſclave eut à peine le temps de nous avertir de ſon arrivée ; j'eus encore moins le loiſir de me cacher, ainſi je fus le premier objet qui s'offrit à la vûë du Bacha.

Il parut fort étonné de me voir, & ſes yeux tout à coup s'allumerent de fureur : je me regardai comme un homme qui touchoit à ſon dernier moment, & je m'imaginois déja être dans les ſupplices : pour Farrukhnas, je m'apperçûs à la verité qu'elle étoit effrayée ; mais au lieu d'avoüer ſon crime, & d'en demander pardon, elle dit à Soliman : Seigneur, avant que vous prononç

ciez mon arrêt, daignez m'écoûter ; les apparences ſans doute me condamnent, & je ſemble vous faire une trahiſon digne des plus horribles châtimens : j'ai fait venir ici ce jeune captif ; & pour l'introduire dans mon appartement, j'ai employé les mêmes artifices dont je me ſerois ſervie ſi j'euſſe eu pour lui un amour violent : cependant (& j'en atteſte notre grand Prophete) malgré ces démarches, je ne vous ſuis point infidelle ; j'ai voulu entretenir cet Eſclave Chrêtien pour le détacher de ſa ſecte, & l'engager à ſuivre celle des Croyans : j'ai trouvé en lui une reſiſtance à laquelle je m'étois bien attenduë ; j'ai toutefois vaincu ſes préjugez, & il vient de me promettre qu'il embraſſera le Mahometiſme.

Je conviens que je devois démentir la favorite, ſans avoir égard à la conjoncture dangereuſe où je me trouvois; mais l'accablement où j'avois l'eſprit, touché du peril où je voyois une femme que j'aimois, & tremblant pour moi-même, je demeurai interdit & confus, je ne pûs proferer une parole ; & le Bacha perſuadé par mon ſilence que ſa maîtreſſe ne diſoit rien qui ne fût veritable, ſe laiſſa déſarmer. Madame, répondit-il, je veux croire que vous ne m'avez point offenſé, & que l'envie de faire une choſe

agréable au Prophete, a pû vous engager à hazarder une action ſi délicate ; j'excuſe donc votre imprudence, pourveu que ce captif prenne tout à l'heure le turban. Auſſi-tôt il fit venir un Marabon : on me revêtit d'un habit à la Turque : je fis tout ce qu'on voulut ſans que j'euſſe la force de m'en deffendre ; ou pour mieux dire, je ne ſçavois ce que je faiſois dans le deſordre où étoient mes ſens. Que des Chrétiens auroient été auſſi lâches que moi dans cette occaſion !

Après la ceremonie, je ſortis du Serrail pour aller ſous le nom de Sidy Hally exercer un petit emploi que Soliman me donna. Je ne revis plus la Sultane ; mais un de ſes Eunuques vint un jour me trouver. Il m'apporta de ſa part des pierreries pour deux mille ſultanins d'or, avec un billet par lequel la Dame m'aſſuroit qu'elle n'oublieroit jamais la genereuſe complaiſance que j'avois euë de me faire Mahometan pour lui ſauver la vie : veritablement, outre les preſens que j'avois reçû de Farukhnaz, j'obtins par ſon canal un emploi plus conſiderable que le premier, & je devins en moins de ſix à ſept années un des plus riches Renegats de la Ville d'Alger.

Vous vous imaginez bien que ſi j'aſſiſtois aux prieres que les Muſulmans font dans

leurs Moſquées, & rempliſſois les autres devoirs de leur Religion, ce n'étoit que par pure grimace : je conſervois une volonté déterminée de rentrer dans le ſein de l'Egliſe ; & pour cet effet je me propoſoi de me retirer un jour en Eſpagne ou en Italie, avec les richeſſes que j'aurois amaſſées. En attendant je vivois fort agréablement : j'étois logé dans une belle maiſon, j'avois des jardins ſuperbes, un grand nombre d'eſclaves, & de fort jolies femmes dans mon Serrail. Quoique l'uſage du vin ſoit défendu en ce païs-là aux Mahometans, ils ne laiſſent pas pour la pluſpart d'en boire en ſecret ; pour moi j'en bûvois ſans façon, comme font les Renegats. Je me ſouviens que j'avois deux compagnons de débauche avec qui je paſſois ſouvent la nuit à table, l'un étoit Juif, & l'autre Arabe : je les croyois honnêtes gens, & dans cette opinion je vivois avec eux ſans contrainte. Un ſoir je les invitai à ſoûper chez moi : il m'étoit mort ce jour-là un chien que j'aimois paſſionnément ; nous lavâmes ſon corps, & l'enterrâmes avec toute la ceremonie qui s'obſerve aux funerailles des Mahometans : ce que nous en faiſions n'étoit pas pour tourner en ridicule la Religion Muſulmane, c'étoit ſeulement pour nous rejoüir, & ſatisfaire une folle envie qui nous prit dans la débauche de ren-

dre les derniers devoirs à mon chien.

Cette action pourtant me penſa perdre : le lendemain vint chez moi un homme qui me dit : Seigneur Sidy Hally, une affaire importante m'amene chez vous, Monſieur le Cady veut vous parler ; prenez, s'il vous plaît, la peine de vous rendre chez lui tout à l'heure : un Marchand Arabe qui ſoûpa hier avec vous, lui a donné avis de certaine impieté par vous commiſe à l'occaſion d'un chien que vous avez enterré ; c'eſt pour cela que je vous ſomme de comparoître aujourd'hui devant ce Juge ; faute dequoi je vous avertis qu'il ſera procedé criminellement contre vous. Il ſortit en achevant ces paroles, & me laiſſa fort étourdi de ſa ſommation. L'Arabe n'avoit aucun ſujet de ſe plaindre de moi, & je ne pouvois comprendre pourquoi le traître m'avoit joüé ce tour-là ; la choſe neanmoins meritoit quelque attention : je connoiſſois le Cady pour un homme ſevere en apparence, mais au fond peu ſcrupuleux ; je mis deux cens ſultanins d'or dans ma bourſe, & j'allai trouver ce Juge. Il me fit entrer dans ſon cabinet, & me dit d'un air rebarbatif : Vous êtes un impie, un ſacrilege, un homme abominable ; vous avez enterré un chien comme un Muſulman ! quelle prophanation ! Eſt-ce donc ainſi que vous reſpectez nos ceremonies les plus ſain-

tes ? & ne vous êtes-vous fait Mahometan que pour vous mocquer de nos pratiques de devotion ? Monſieur le Cady, lui répondis-je, l'Arabe qui vous a fait un ſi mauvais rapport, ce faux ami eſt complice de mon crime, ſi c'en eſt un d'accorder les honneurs de la ſepulture à un fidelle domeſtique, à un animal qui poſſedoit mille bonnes qualitez ; il aimoit tant les perſonnes de merite & de diſtinction, qu'en mourant même il a voulu leur donner des marques de ſon amitié ; il leur laiſſe tous ſes biens par un teſtament qu'il a fait, & dont je ſuis l'executeur ; il legue à l'un vingt écus, trente à l'autre ; il ne vous a point oublié, Monſeigneur, pourſuivis-je, en tirant ma bourſe, voilà deux cens ſultanins d'or qu'il m'a chargé de vous remettre. Le Cady à ce diſcours perdit ſa gravité, il ne put s'empêcher de rire ; & comme nous étions ſeuls, il prit ſans façon la bourſe, & me dit en me renvoyant : Allez, Seigneur Sidy Hally, vous avez fort bien fait d'inhumer avec pompe & avec honneur un chien qui avoit tant de conſideration pour les honnêtes gens.

Je me tirai d'affaires par ce moyen ; & ſi cela ne me rendit pas plus ſage, j'en devins du moins plus circonſpect : je ne fis plus de débauche avec l'Arabe, ni même avec le Juif ; e choiſis pour boire avec moi un jeune Gen-

tilhomme de Livourne qui étoit mon Eſclave : il s'appelloit Azarini. Je ne reſſemblois point aux autres Renegats, qui font plus ſouffrir de maux aux Eſclaves Chrétiens, que les Turcs mêmes ; tous mes captifs attendoient aſſez patiemment qu'on les rachetât ; je les traitois à la verité ſi doucement, que quelquefois ils me diſoient qu'ils apprehendoient plus de changer de Patron, qu'ils ne ſoûpiroient après la liberté, quelques charmes qu'elle ait pour les perſonnes qui ſont dans l'eſclavage.

Un jour les Vaiſſeaux du Bacha revinrent avec des priſes conſidérables ; ils amenoient plus de cent Eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, qu'ils avoient enlevez ſur les côtes d'Eſpagne : Soliman n'en garda qu'un très-petit nombre, & tout le reſte fut vendu. J'arrivai dans la place où la vente s'en faiſoit, & j'achetai une fille Eſpagnole de dix à douze ans ; elle pleuroit à chaudes larmes, & ſe deſeſperoit : j'étois ſurpris de la voir à ſon âge ſi ſenſible à ſa captivité : je lui dis en Caſtillan de moderer ſon affliction, & je l'aſſurai qu'elle étoit tombée entre les mains d'un maître qui ne manquoit pas d'humanité, quoiqu'il eût un turban. La petite perſonne toûjours occupée du ſujet de ſa douleur, ne m'écoûtoit pas ; elle ne faiſoit que gemir, que ſe plaindre du ſort, & de temps en

en temps elle s'écrioit d'un air attendri : O ma mere ! pourquoi ſommes-nous ſeparées ? je prendrois patience ſi nous étions toutes deux enſemble. En prononçant ces mots, elle tournoit la vûë vers une femme de quarante-cinq à cinquante ans que l'on voyoit à quelques pas d'elle, & qui les yeux baiſſez attendoit dans un morne ſilence que quelqu'un l'achetât. Je demandai à la jeune fille ſi la perſonne qu'elle regardoit étoit ſa mere. Helas oui, Seigneur, me répondit-elle! au nom de Dieu faites que je ne la quitte point. Eh bien, mon enfant, lui dis-je, ſi pour vous conſoler il ne faut que vous réünir l'une & l'autre, vous ſerez bien-tôt ſatisfaite. En même-temps je m'approchai de la mere pour la marchander; mais je ne l'eus pas ſi-tôt enviſagée, que je reconnus avec toute l'émotion que vous pouvez penſer, les traits, les propres traits de Lucinde. Juſte Ciel, dis-je en moi-même, c'eſt ma mere ! je n'en ſçaurois douter. Pour elle, ſoit qu'un vif reſſentiment de ſes malheurs ne lui fît voir que des ennemis dans les objets qui l'environnoient, ſoit que mon habit me déguiſât, ou bien que je fuſſe changé depuis douze années que je ne l'avois vûë, elle ne me remit point : après l'avoir auſſi achetée je la menai avec ſa fille à ma maiſon.

Là je voulus leur donner le plaiſir d'apprendre qui j'étois : Madame, dis-je à Lucinde, eſt-il poſſible que mon vilage ne vous frappe point ? Ma mouſtache & mon turban vous font-ils méconnoître Raphaël votre fils ? Ma mere treſſaillit à ces paroles, me conſidera, me reconnut, & nous nous embraſſâmes tendrement ; j'embraſſai enſuite ſa fille, qui ne ſçavoit peut-être pas plus qu'elle eût un frere, que je ſçavois que j'avois une ſœur. Avoüez, dis-je à ma mere, que dans toutes vos pieces de theâtre vous n'avez pas une reconnoiſſance auſſi originale que celle-ci. Mon fils, me répondit-elle en ſoûpirant, j'ai d'abord eu de la joye de vous revoir ; mais ma joye ſe convertit en douleur : Dans quel état, helas ! vous retrouvai-je ? Mon eſclavage me fait mille fois moins de peine que l'habillement odieux... Ah parbleu, Madame, interrompis-je en riant, j'admire votre délicateſſe, j'aime cela dans une Comedienne ; hé, bon Dieu, ma mere, vous êtes donc bien changée, ſi ma metamorphoſe vous bleſſe ſi fort la vûë ; au lieu de vous revolter contre mon turban, regardez-moi plûtôt comme un Acteur qui repreſente ſur la Scene un rôle Turc : quoique Renegat, je ne ſuis pas plus Muſulman, que je l'étois en Eſpagne, & dans le fond je me ſens toûjours attaché à ma Religion : quand vous

ſçaurez toutes les avantures qui me ſont arrivées en ce païs-ci, vous m'excuſerez ; l'amour a fait mon crime, je ſacrifie à ce Dieu ; je tiens un peu de vous, je vous en avertis : une autre raiſon encore, ajoûtai-je, doit moderer en vous le déplaiſir de me voir dans la ſituation où je ſuis : vous vous attendiez à n'éprouver dans Alger qu'une captivité rigoureuſe, & vous trouvez dans votre Patron un fils tendre, reſpectueux, & aſſez riche pour vous faire vivre ici dans l'abondance, juſqu'à ce que nous ſaiſiſſions l'occaſion de retourner ſûrement en Eſpagne. Demeurez d'accord de la verité du proverbe, qui dit qu'à quelque choſe le malheur eſt bon.

Mon fils, me dit Lucinde, puiſque vous avez deſſein de repaſſer un jour dans votre païs, & d'y abjuger le Mahometiſme, je ſuis toute conſolée. Graces au Ciel, continua-t-elle, je pourrai ramener ſaine & ſauve en Caſtille votre ſœur Beatrix. Oui, Madame, m'écriai-je, vous le pourrez ; nous irons tous trois, le plûtôt qu'il nous ſera poſſible, rejoindre le reſte de notre famille ; car vous avez apparemment encore en Eſpagne d'autres marques de votre fecondité ? Non, dit ma mere, je n'ai que vous deux d'enfans, & vous ſçaurez que Beatrix eſt le fruit d'un mariage des plus legitimes. Eh,

pourquoi, repris-je, avez-vous donné à ma petite ſœur cet avantage-là ſur moi? Comment avez-vous pû vous reſoudre à vous marier? Je vous ai cent fois entendu dire dans mon enfance, que vous ne pardonniez point à une jolie femme de prendre un mari. D'autres temps, d'autres ſoins, mon fils, repartit-elle; les hommes les plus fermes dans leurs reſolutions ſont ſujets à changer; & vous voulez qu'une femme ſoit inébranlable dans les ſiennes? Je vais, pourſuivit-elle, vous conter mon hiſtoire depuis votre ſortie de Madrid. Alors elle me fit le recit ſuivant, que je n'oublierai jamais: je ne veux pas vous priver d'une narration ſi curieuſe.

Il y a, dit ma mere, s'il vous en ſouvient, près de treize ans que vous quittâtes le jeune Leganez; dans ce temps-là le Duc de Medina-Celi me dit qu'il vouloit un ſoir ſoûper en particulier avec moi, il me marqua le jour: j'attendis ce Seigneur, il vint, & je lui plus: il me demanda le ſacrifice de tous les rivaux qu'il pouvoit avoir: je le lui accordai dans l'eſperance qu'il me le payeroit bien; il n'y manqua pas: dès le lendemain je reçûs de lui des preſens qui furent ſuivis de pluſieurs autres qu'il me fit dans la ſuite; je craignois de ne pouvoir retenir long-temps dans mes chaînes un homme d'un ſi haut rang, & j'apprehendois cela

d'autant plus, que je n'ignorois pas qu'il étoit échappé à des beautez fameuſes, dont il avoit auſſi-tôt rompu que porté les fers. Cependant loin de prendre de jour en jour moins de goût à mes complaiſances, il ſembloit plûtôt y trouver un plaiſir nouveau; enfin j'avois l'art de l'amuſer, & d'empêcher ſon cœur naturellement volage, de ſe laiſſer aller à ſon penchant.

Il y avoit déja trois mois qu'il m'aimoit, & j'avois lieu de me flater que ſon amour ſeroit de longue durée, lorſqu'une femme de mes amies & moi nous nous rendîmes à une aſſemblée où il étoit avec la Ducheſſe ſon épouſe: nous y allions pour entendre un concert de voix & d'inſtrumens qu'on y faiſoit; nous nous plaçâmes par hazard aſſez près de la Ducheſſe, qui s'aviſa de trouver mauvais que j'oſaſſe paroître dans un lieu où elle étoit. Elle m'envoya dire par une de ſes femmes, qu'elle me prioit de ſortir promptement; je fis une réponſe brutale à la meſſagere. La Ducheſſe irritée s'en plaignit à ſon époux, qui vint à moi lui-même, & me dit: Sortez, Lucinde. Quand de grands Seigneurs s'attachent à de petites creatures comme vous, elles ne doivent point pour cela s'oublier: ſi nous vous aimons plus que nos femmes, nous honorons nos femmes plus que vous; & toutes les fois que

vous ſerez aſſez inſolentes pour vouloir vous mettre en comparaiſon avec elles, vous aurez toûjours la honte d'être traitées avec indignité.

Heureuſement le Duc me tint ce cruel diſcours d'un ton de voix ſi bas, qu'il ne fut point entendu des perſonnes qui étoient autour de nous: je me retirai toute honteuſe, & je pleurai de dépit d'avoir eſſuyé cet affront. Pour ſurcroît de chagrin, les Comediens & les Comediennes apprirent cette avanture dès le ſoir même; on diroit qu'il y a chez ces gens-là un démon qui ſe plaît à rapporter aux uns tout ce qui arrive aux autres. Un Comedien, par exemple, a-t-il fait dans une débauche quelque action extravagante: une Comedienne vient-elle de paſſer bail avec un riche galant, la Troupe en eſt auſſi-tôt informée. Tous mes camarades ſçurent donc ce qui s'étoit paſſé au concert, & Dieu ſçait s'ils ſe réjoüirent bien à mes dépens; il regne parmi eux un eſprit de charité qui ſe manifeſte dans ces ſortes d'occaſions: je me mis pourtant au-deſſus de leurs caquets, & je me conſolai de la perte du Duc de Medina Celi; car je ne le revis plus chez moi, & j'appris même peu de jours après qu'une Chanteuſe en avoit fait la conquête.

Lorſqu'une Dame de Theâtre a le bon-

heur d'être en vogue, les amans ne ſçauroient lui manquer, & l'amour d'un grand Seigneur ne durât-il que trois jours, lui donne un nouveau prix. Je me vis obſedée d'adorateurs, ſi-tôt qu'il fût notoire à Madrid que le Duc avoit ceſſé de me voir; les rivaux que je lui avois ſacrifiez, plus épris de mes charmes qu'auparavant, revinrent en foule ſur les rangs; je reçus encore l'hommage de mille autres cœurs; je n'avois jamais été tant à la mode. De tous les hommes qui brigoient mes bonnes graces, un gros Allemand Gentilhomme du Duc d'Oſſone, me parut un des plus empreſſez; ce n'étoit pas une figure fort aimable: mais il s'attira mon attention par un millier de piſtoles qu'il avoit amaſſées au ſervice de ſon maître, & qu'il prodigua pour meriter d'être ſur la liſte de mes amans fortunez; ce bon ſujet ſe nommoit Brutandorf: tant qu'il fit de la dépenſe, je le reçûs favorablement; dès qu'il fut ruïné, il trouva ma porte fermée: mon procedé lui déplut, il vint me chercher à la Comedie pendant le ſpectacle; j'étois derriere le Theâtre; il voulut me faire des reproches, je lui ris au nez: il ſe mit en colere, il me donna un ſoufflet en franc Allemand; je pouſſai un grand cri, j'interrompis l'action, je parus ſur le Theâtre, m'adreſſant au Duc d'Oſſone, qui ce jour-là

étoit à la Comedie avec la Ducheſſe ſa femme : je lui demandai juſtice des manieres germaniques de ſon Gentilhomme. Le Duc ordonna de continuer la Comedie, & dit qu'il entendroit les Parties quand on auroit achevé la piece. D'abord qu'elle fut finie je me preſentai fort émuë devant le Duc, & j'expoſai vivement mes griefs : pour l'Allemand il n'employa que deux mots pour ſa défenſe : il dit qu'au lieu de ſe repentir de ce qu'il avoit fait, il étoit homme à recommencer. Parties oüies, le Duc d'Oſſone dit au Germain : Brutandorf, je vous chaſſe de chez moi, & vous défends de paroître à mes yeux, non pour avoir donné un ſoufflet à une Comedienne, mais pour avoir manqué de reſpect à votre maître & à votre maîtreſſe, & avoir oſé troubler le ſpectacle en leur preſence.

Ce jugement me demeura ſur le cœur : je conçus un dépit mortel de ce qu'on ne chaſſoit pas l'Allemand pour m'avoir inſultée ; je m'imaginois qu'une pareille offenſe faite à une Comedienne devoit être auſſi ſeverement punie qu'un crime de leze-Majeſté ; j'avois compté que le Gentilhomme ſubiroit une peine afflictive : ce deſagréable évenement me détrompa, & me fit connoître que le monde ne confond pas les Acteurs avec les rôles qu'ils repreſentent. Cela me

dégoûta du théâtre, je reſolus de l'abandonner, & d'aller vivre loin de Madrid: je choiſis la Ville de Valence pour le lieu de ma retraite, & je m'y rendis *incognitò* avec la valeur de vingt mille ducats que j'avois tant en argent qu'en pierreries; ce qui me parut plus que ſuffiſant pour m'entretenir le reſte de mes jours, puiſque j'avois deſſein de mener une vie retirée; je loüai à Valence une petite maiſon, & pris pour tout domeſtique une femme & un page, à qui je n'étois pas moins inconnuë qu'à toute la Ville; je me donnai pour veuve d'un Officier de chez le Roi, & je dis que je venois m'établir à Valence, ſur la reputation que ce ſejour avoit d'être un des plus agréables d'Eſpagne: je ne voyois que très-peu de monde, & je tenois une conduite ſi reguliere, qu'on ne me ſoupçonna point d'avoir été Comedienne. Malgré pourtant le ſoin que je prenois de me cacher, je m'attirai les regards d'un Gentilhomme qui avoit un Château près de Paterna; c'étoit un Cavalier aſſez bien fait, de trente-cinq à quarante ans, mais un Noble fort endetté; ce qui n'eſt pas plus rare dans le Royaume de Valence, que dans beaucoup d'autres païs.

Ce Seigneur *Hidalgo* trouvant ma perſonne à ſon gré, voulut ſçavoir ſi d'ailleurs j'étois ſon fait; il découpla des griſons pour

courir aux enquêtes, & il eut le plaiſir d'apprendre par leur rapport, qu'avec un minois peu dégoûtant, j'étois une doüairiere aſſez opulente ; il jugea que je lui convenois, & bien-tôt il vint chez moi une bonne vieille qui me dit de ſa part, que charmé de ma vertu autant que de ma beauté, il m'offroit ſa foi, & qu'il étoit prêt à me conduire à l'Autel, ſi je voulois bien devenir ſa femme. Je demandai trois jours pour me conſulter là-deſſus: je m'informai du Gentilhomme ; & le bien qu'on me dit de lui, quoiqu'on ne me celât point l'état de ſes affaires, me détermina ſans peine à l'épouſer peu de temps après.

Don Manuël de Xerica (c'eſt ainſi que mon époux s'appelloit) me mena à ſon Château, qui avoit un air antique dont il étoit fort vain; il prétendoit qu'un de ſes ancêtres l'avoit autrefois fait bâtir, & il concluoit delà qu'il n'y avoit point de maiſon plus ancienne en Eſpagne que celle de Xerica ; mais un ſi beau titre de Nobleſſe alloit être détruit par le temps, le Château étayé en pluſieurs endroits ménaçoit ruïne : quel bonheur pour Don Manuël de m'avoir épouſée ! Plus de la moitié de mon argent fut employée aux réparations, & le reſte ſervit à nous mettre en état de faire groſſe figure dans le pais. Me voilà donc, pour ainſi

dire, dans un nouveau monde, changée en Nymphe de Château, en Dame de Paroiſſe: quelle metamorphoſe! J'étois trop bonne Actrice pour ne pas bien ſoûtenir la ſplendeur que mon rang répandoit ſur moi: je prenois de grands airs, des airs de Theâtre, qui faiſoient concevoir dans le Village une haute opinion de ma naiſſance. Qu'on ſe ſeroit égayé à mes dépens, ſi l'on eût été au fait ſur mon compte! La Nobleſſe des environs m'auroit donné mille brocards, & les Païſans auroient bien rabattu des reſpects qu'ils me rendoient.

Il y avoit déja près de ſix années que je vivois fort heureuſe avec Don Manuël, lorſqu'il mourut; il me laiſſa des affaires à débroüiller, & votre ſœur Beatrix, qui avoit quatre ans paſſez. Le Château qui étoit notre unique bien, ſe trouva par malheur engagé à pluſieurs créanciers, dont le principal ſe nommoit Bernard Aſtuto: qu'il ſoûtenoit bien ſon nom! Il exerçoit à Valence une Charge de Procureur, qu'il rempliſſoit en homme conſommé dans la procedure, & qui même avoit étudié en Droit, pour apprendre à mieux faire des injuſtices. Le terrible créancier! Un Château ſous la griffe d'un ſemblable Procureur, eſt comme une colombe dans les ſerres d'un milan. Auſſi le Seigneur Aſtuto, dès qu'il ſçut la mort

de mon mari, ne manqua pas de former le ſiege du Château. Il l'auroit indubitablement fait ſauter par les mines que la Chicane commençoit à faire, ſi mon étoile ne s'en fût mêlée; mais mon bonheur voulut que l'aſſiegeant devint mon eſclave: je le charmai dans une entrevûë que j'eus avec lui au ſujet de ſes pourſuites; je n'épargnai rien, je l'avouë, pour lui donner de l'amour: & l'envie de ſauver ma terre me fit eſſayer ſur lui tous les airs de viſage qui m'avoient tant de fois ſi bien réüſſi. Avec tout mon ſçavoir-faire je craignois de rater le Procureur; il étoit ſi enfoncé dans ſon métier, qu'il ne paroiſſoit pas ſuſceptible d'une amoureuſe impreſſion; cependant ce ſournois, ce grimaud, ce grate-papier prenoit plus de plaiſir que je ne penſois à me regarder: Madame, me dit-il, je ne ſçai point faire l'amour, je me ſuis toûjours tellement appliqué à ma profeſſion, que cela m'a fait negliger d'apprendre les Us & Coûtumes de la galanterie; je n'ignore pourtant pas l'eſſentiel; & pour venir au fait, ſi vous voulez m'épouſer, nous brûlerons toute la procedure; j'écarterai les créanciers qui ſe ſont joints à moi pour faire vendre votre terre, vous en aurez le revenu, & votre fille la proprieté. L'interêt de Beatrix & le mien ne me permirent pas de balancer; j'acceptai

la

la propoſition, le Procureur tint ſa promeſſe, il tourna ſes armes contre les autres creanciers; & m'aſſura la poſſeſſion de mon Château. C'étoit peut-être la premiére fois de ſa vie qu'il eût bien ſervi la veuve & l'orphelin.

Je devins donc Procureuſe, ſans toutefois ceſſer d'être Dame de Paroiſſe; mais ce nouveau mariage me perdit dans l'eſprit de la Nobleſſe de Valence; les femmes de qualité me regarderent comme une perſonne qui avoit dérogé, & ne voulurent plus me voir, il fallut m'en tenir au commerce des Bourgeoiſes; ce qui ne laiſſa pas d'abord de me faire un peu de peine, parce que j'étois accoûtumée depuis ſix ans à ne frequenter que des Dames de diſtinction; je m'en conſolai pourtant bien-tôt, je fis connoiſſance avec une Greffiere & deux Procureuſes, dont les caracteres étoient fort plaiſans: il y avoit dans leurs manieres un ridicule qui me réjoüiſſoit; ces Demoiſelles ſe croyoient des femmes hors du commun. Helas, diſois-je quelquefois en moi-même, quand je les voyois s'oublier! voilà le monde; chacun s'imagine être au-deſſus de ſon voiſin: je penſois qu'il n'y avoit que les Comediennes qui ſe méconnuſſent; les Bourgeoiſes, à ce que je vois, ne ſont pas plus raiſonnables. Je voudrois pour les punir, qu'on les obli-

geât à garder dans leurs maiſons les portraits de leurs ayeux : mort de ma vie, elles ne les placeroient pas dans l'endroit le plus éclairé.

Après quatre années de mariage, le Seigneur Bernard Aſtuto tomba malade, & mourut ſans enfans : avec le bien dont il m'avoit avantagée en m'épouſant, & celui que je poſſedois déja, je me vis une riche doüairiere : auſſi j'en avois la reputation ; & ſur ce bruit un Gentilhomme Sicilien nommé Colifichini reſolut de s'attacher à moi pour me ruïner ou pour m'épouſer, il me laiſſa la préference : il étoit venu de Palerme pour voir l'Eſpagne ; & après avoir ſatisfait ſa curioſité, il attendoit, diſoit-il, à Valence l'occaſion de repaſſer en Sicile. Le Cavalier n'avoit pas vingt-cinq ans ; il étoit bien fait, quoique petit, & ſa figure enfin me revenoit : il trouva moyen de me parler en particulier, & je vous l'avoüerai franchement, j'en devins folle dès le premier entretien que j'eus avec lui. De ſon côté, le petit fripon ſe montra fort épris de mes charmes ; je crois, Dieu me pardonne, que nous nous ſerions mariez ſur le champ, ſi la mort du Procureur encore toute recente m'eût permis de contracter ſi-tôt un nouvel engagement ; mais depuis que je m'étois miſe dans le goût des hymenées, je

gardois des meſures avec le monde.

Nous convinmes donc de differer notre mariage de quelque temps par bienſeance ; cependant Colifichini me rendoit des ſoins, & ſon amour loin de ſe rallentir ſembloit devenir plus vif de jour en jour : le pauvre garçon n'étoit pas trop bien en argent comptant ; je m'en apperçûs, & il ne manqua plus d'eſpeces. Outre que j'avois preſque deux fois ſon âge, je me ſouvenois d'avoir fait contribuer les hommes dans ma jeuneſſe, & je regardois ce que je donnois, comme une façon de reſtitution qui acquittoit ma conſcience. Nous attendîmes le plus patiemment qu'il nous fut poſſible, le temps que le reſpect humain preſcrit aux veuves pour ſe marier : lorſqu'il fut arrivé nous allâmes à l'Autel, où nous nous liâmes l'un à l'autre par des nœuds éternels : nous nous retirâmes enſuite dans mon Château, où je puis dire que nous y vêcumes pendant deux années moins en époux qu'en tendres amans ; mais, helas, nous n'étions pas unis tous deux pour être long-temps ſi heureux ! une pleureſie emporta mon cher Colifichini.

J'interrompis en cet endroit ma mere : Eh quoi, Madame, lui dis-je, votre troiſiéme époux mourut encore ? il faut que vous ſoyez une place bien meurtriere. Que voulez-vous, mon fils, me répondit-elle ? Puis-je

prolonger des jours que le Ciel a comptez ? Si j'ai perdu trois maris je n'y ſçaurois que faire; j'en ai fort regretté deux, celui que j'ai le moins pleuré c'eſt le Procureur ; comme je ne l'avois épouſé que par interêt, je me conſolai facilement de ſa perte ; mais, continua-t-elle, pour revenir à Colifichini, je vous dirai que quelques mois après ſa mort je voulus aller voir par moi-même auprès de Palerme une maiſon de campagne qu'il m'avoit aſſignée pour doüaire dans notre contrat de mariage. Je m'embarquai avec ma fille pour paſſer en Sicile ; mais nous avons été priſes ſur la route par les Vaiſſeaux du Bacha d'Alger, on nous a conduites dans cette Ville : heureuſement pour nous vous vous êtes trouvé dans la place où l'on vouloit nous vendre ; ſans cela nous ſerions tombées entre les mains de quelque Patron barbare qui nous auroit maltraitées, & chez qui peut-être nous aurions été toute notre vie en eſclavage, ſans que vous euſſiez entendu parler de nous.

Tel fut le recit que fit ma mere ; après quoi, Meſſieurs, je lui donnai le plus bel appartement de ma maiſon, avec la liberté de vivre comme il lui plairoit, ce qui ſe trouva fort de ſon goût : elle avoit une habitude d'aimer, formée par tant d'Actes réïterez, qu'il lui falloit abſolument un amant ou un

mari : elle jetta d'abord les yeux ſur quelques-uns de mes Eſclaves ; mais Hally Pegelin Renegat Grec, qui venoit quelquefois au logis, attira bien-tôt toute ſon attention : elle conçût pour lui plus d'amour qu'elle n'en avoit jamais eu pour Colifichini, & elle étoit ſi ſtilée à plaire aux hommes, qu'elle trouva le ſecret de charmer encore celui-là. Je ne fis pas ſemblant de m'appercevoir de leur intelligence, je ne ſongeois alors qu'à m'en retourner en Eſpagne ; le Bacha m'avoit déja permis d'armer un Vaiſſeau pour aller en courſe, & faire le Pirate : cet armement m'occupoit ; & huit jours devant qu'il fut achevé, je dis à Lucinde : Madame, nous partirons d'Alger inceſſament, nous allons perdre de vûë ce ſéjour que vous déteſtez.

Ma mere pâlit à ces paroles, & garda un ſilence glacé ; j'en fus étrangement ſurpris. Que vois je, lui dis-je ? d'où vient que vous m'offrez un viſage épouvanté ? il ſemble que je vous afflige au lieu de vous cauſer de la joye ; je croyois vous annoncer une nouvelle agréable, en vous apprenant que j'ai tout diſpoſé pour notre départ. Eſt-ce que vous ne ſouhaiteriez plus de repaſſer en Eſpagne ? Non, mon fils, je ne le ſouhaite plus, répondit ma mere ; j'y ai eu tant de chagrin, que j'y renonce pour jamais. Qu'en-

tends-je, m'écriai-je avec douleur ! Ah, dites plûtôt que c'eſt l'amour qui vous en détache ! Quel changement, ô Ciel ! Quand vous arrivâtes dans cette Ville tout ce qui ſe preſentoit à vos regards vous étoit odieux ; mais Hally Pegelin vous a miſe dans une autre diſpoſition. Je ne m'en défends pas, repartit Lucinde ; j'aime ce Renegat, & j'en veux faire mon quatriéme époux. Quel projet, interrompis-je avec horreur ! Vous, épouſer un Muſulman ! Vous oubliez que vous êtes Chrêtienne, ou plûtôt vous ne l'avez été juſqu'ici que de nom. Ah, ma mere, que me faites-vous enviſager ? Vous avez reſolu votre perte ; vous allez faire volontairement ce que je n'ai fait que par neceſſité.

Je lui tins bien d'autres diſcours encore pour la détourner de ſon deſſein, mais je la harangai fort inutilement ; elle avoit pris ſon parti. Elle ne ſe contenta pas même de ſuivre ſon mauvais penchant, & de me quitter pour aller vivre avec ce Renegat, elle voulut emmener avec elle Beatrix ; je m'y oppoſai. Ah, malheureuſe Lucinde, lui dis-je, ſi rien n'eſt capable de vous retenir, abandonnez-vous du moins toute ſeule à la fureur qui vous poſſede ; n'entraînez point une jeune innocente dans le précipice où vous courez vous jetter. Lucinde s'en al-

la ſans repliquer ; je crus qu'un reſte de raiſon l'éclairoit, & l'empêchoit de s'obſtiner à demander ſa fille : que je connoiſſois mal ma mere ! Un de mes Eſclaves me dit deux jours après : Seigneur, prenez garde à vous ; un captif de Pegelin vient de me faire une confidence dont vous ne ſçauriez trop tôt profiter : votre mere a changé de Religion ; & pour vous punir de lui avoir refuſé Beatrix, elle a formé la reſolution d'avertir le Bacha de votre fuite. Je ne doutai pas un moment que Lucinde ne fût femme à faire ce que mon Eſclave me diſoit : j'avois eu le temps d'étudier la Dame, & je m'étois apperçû qu'à force de joüer des rôles ſanguinaires dans les Tragedies, elle s'étoit familiariſée avec le crime ; elle m'auroit fort bien fait brûler tout vif ; & je ne crois pas qu'elle eût été plus ſenſible à ma mort, qu'à la cataſtrophe d'une piece de theâtre.

Je ne voulus donc pas negliger l'avis que me donnoit mon Eſclave, je preſſai mon embarquement : je pris des Turcs ſelon la coûtume des Corſaires d'Alger qui vont en courſe ; mais je n'en pris ſeulement que ce qu'il m'en falloit pour ne me pas rendre ſuſpect, & je ſortis du port le plûtôt qu'il me fut poſſible avec tous mes Eſclaves & ma ſœur Beatrix. Vous jugez bien que je n'oubliai pas en même-temps ce que j'avois d'ar-

gent & de pierreries, ce qui pouvoit monter à la valeur de six mille ducats. Lorsque nous fûmes en pleine mer, nous commençâmes par nous assurer des Turcs, nous les enchaînâmes facilement, parce que mes Esclaves étoient en plus grand nombre : nous eûmes un vent si favorable, que nous gagnâmes en peu de temps les côtes d'Italie. Nous arrivâmes le plus heureusement du monde au port de Livourne, où je crois que toute la Ville accourut pour nous voir débarquer. Le pere de mon Esclave Azarini se trouva par hazard ou par curiosité parmi les spectateurs : il considéroit attentivement tous mes captifs à mesure qu'ils mettoient pied à terre ; mais quoiqu'il cherchât en eux les traits de son fils, il ne s'attendoit pas à le revoir. Que de transports, que d'embrassemens suivirent leur reconnoissance, quand ils vinrent tous deux à se reconnoître !

Si-tôt qu'Azarini eut appris à son pere qui j'étois, & ce qui m'amenoit à Livourne, le vieillard m'obligea, de même que Beatrix, à prendre un logement chez lui. Je passerai sous silence le détail de mille choses qu'il me fallut faire pour rentrer dans le sein de l'Eglise, je dirai seulement que j'abjurai le Mahometisme de meilleure foi que je ne l'avois embrassé. Après m'être entierement

purgé de ma gale d'Alger, je vendis mon Vaiſſeau, & donnai la liberté à tous mes Eſclaves : pour les Turcs, on les retint dans les priſons de Livourne, pour les échanger contre des Chrêtiens. Je reçûs de l'un & de l'autre Azarini toute ſorte de bons traitemens ; le fils même épouſa ma ſœur Beatrix, qui n'étoit pas à la verité un mauvais parti pour lui, puiſqu'elle étoit fille d'un Gentilhomme, & qu'elle avoit le Château de Xerica, que ma mere avoit pris ſoin de donner à bail à un riche Laboureur de Paterne, lorſqu'elle voulut paſſer en Sicile.

De Livourne, après y avoir demeuré quelque temps, je partis pour Florence, que j'avois envie de voir ; je n'y allai pas ſans Lettres de recommandation : Azarini le pere avoit des amis à la Cour du Grand Duc ; & il me recommandoit à eux comme un Gentilhomme Eſpagnol, qui étoit ſans allié. J'ajoûtai le *Don* à mon nom, imitant en cela bien des Eſpagnols roturiers, qui prenent ſans façon ce titre d'honneur hors de leur païs. Je me faiſois donc effrontement appeller Don Raphaël ; & comme j'avois apporté d'Alger de quoi ſoûtenir dignement ma nobleſſe, je parus à la Cour avec éclat. Les Cavaliers à qui le vieil Azarini avoit écrit en ma faveur, y publierent que j'étois une perſonne de qualité, ſi bien que leur

témoignage & les airs que je me donnois, me firent paſſer ſans peine pour un homme d'importance. Je me faux-filai bien-tôt avec les principaux Seigneurs, qui me preſenterent au Grand Duc ; j'eus le bonheur de lui plaire : je m'attachai à faire ma cour à ce Prince, & à l'étudier ; j'ecoûtois attentivement ce que ſes plus vieux Courtiſans lui diſoient, & par leurs diſcours je démêlai ſes inclinations ; je remarquai entre autres choſes qu'il aimoit les plaiſanteries, les bons contes & les bons mots ; je me reglai là-deſſus : j'écrivois tous les matins ſur mes tablettes les hiſtoires que je voulois lui conter dans la journée, j'en ſçavois une grande quantité ; j'en avois, pour ainſi dire, un ſac tout plein ; j'eus beau toutefois les ménager, mon ſac ſe vuida peu-à-peu ; de ſorte que j'aurois été obligé de me repeter ou de faire voir que j'étois au bout de mes apophtegmes, ſi mon genie fertile en fictions ne m'en eût pas abondamment fourni ; mais je compoſai des contes galans & comiques qui divertirent fort le Grand Duc ; &, ce qui arrive ſouvent aux beaux eſprits de profeſſion, je mettois le matin ſur mon agenda des bons mots, que je donnois l'apreſdinée pour des impromptu.

Je m'érigeai même en Poëte, & je conſacrai ma Muſe aux loüanges du Prince ;

je demeure d'accord de bonne foi que mes vers n'étoient pas bons, auſſi ne furent-ils pas critiquez ; mais quand ils auroient été meilleurs, je doute qu'ils euſſent été mieux reçûs du Grand Duc : il en paroiſſoit très-content, la matiere peut être l'empêchoit de les trouver mauvais ; quoi qu'il en ſoit, ce Prince prit inſenſiblement tant de goût pour moi, que cela donna de l'ombrage aux Courtiſans. Ils voulurent découvrir qui j'étois, ils n'y réüſſirent point, ils apprirent ſeulement que j'avois été Renegat : ils ne manquerent pas de le dire au Prince, dans l'eſperance de me nuire : ils n'en vinrent pourtant pas à bout ; au contraire le Grand Duc un jour m'obligea de lui faire une relation fidéle de mon voyage d'Alger ; je lui obéïs ; & mes avantures, que je ne lui déguiſai point, le réjoüirent infiniment.

Don Raphaël, me dit-il après que j'en eus achevé le recit, j'ai de l'amitié pour vous, & je veux vous en donner une marque qui ne vous permettra pas d'en douter. Je vous fais dépoſitaire de mes ſecrets ; & pour commencer à vous mettre dans ma confidence, je vous dirai que j'aime la femme d'un de mes Miniſtres, c'eſt la Dame de ma Cour la plus aimable, mais en même-temps la plus vertueuſe ; renfermée dans ſon domeſtique, uniquement attachée à un époux

qui l'idolâtre, elle ſemble ignorer le bruit que ſes charmes font dans Florence ; jugez ſi cette conquête eſt difficile : cependant cette beauté, toute inacceſſible qu'elle eſt aux amans, a quelquefois entendu mes ſoûpirs, j'ai trouvé moyen de lui parler ſans témoins, elle connoît mes ſentimens, je ne me flate point de lui avoir inſpiré de l'amour, elle ne m'a point donné ſujet de former une ſi agréable penſée ; je ne deſeſpere pas toutefois de lui plaire par ma conſtance, & par la conduite myſterieuſe que je prends ſoin de tenir.

La paſſion que j'ai pour cette Dame, continua-t-il, n'eſt connuë que d'elle ſeule ; au lieu de ſuivre mon penchant ſans contrainte, & d'agir en Souverain, je dérobe à tout le monde la connoiſſance de mon amour, je crois devoir ce ménagement à Maſcarini, c'eſt l'époux de la perſonne que j'aime ; le zele & l'attachement qu'il a pour moi, ſes ſervices & ſa probité m'obligent à me conduire avec beaucoup de ſecret & de circonſpection : je ne veux pas enfoncer un poignard dans le ſein de ce mari malheureux, en me declarant amant de ſa femme ; je voudrois qu'il ignorât toûjours, s'il eſt poſſible, l'ardeur dont je me ſens brûler ; car je ſuis perſuadé qu'il mourroit de douleur, s'il ſçavoit la confidence que je

vous

vous fais en ce moment. Je cache donc mes démarches,& j'ai réſolu de me ſervir de vous pour exprimer à Lucrece tous les maux que me fait ſouffrir la contrainte que je m'impoſe : vous ſerez l'interprête de mes ſentimens ; je ne doute point que vous ne vous acquittiez à merveille de cette commiſſion. Liez commerce avec Maſcarini, attachez-vous à gagner ſon amitié, introduiſez-vous chez lui, & vous ménagez la liberté de parler à ſa femme. Voilà ce que j'attends de vous, & ce que je ſuis aſſuré que vous ferez avec toute l'adreſſe & la diſcretion que demande un emploi ſi délicat.

Je promis au Grand Duc de faire tout mon poſſible pour répondre à ſa confiance, & contribuer au bonheur de ſes feux ; je lui tins bien-tôt parole. je n'épargnai rien pour plaire à Maſcarini, & j'en vins à bout ſans peine. Charmé de voir ſon amitié recherchée par un homme aimé du Prince, il fit la moitié du chemin, ſa maiſon me fut ouverte, j'eus un libre accez auprès de ſon épouſe ; & j'oſe dire que je me compoſai ſi bien, qu'il n'eut pas le moindre ſoupçon de la negociation dont j'étois chargé ; il eſt vrai qu'il étoit peu jaloux pour un Italien ; il ſe repoſoit ſur la vertu de ſa Lucrece ; & s'enfermant dans ſon cabinet, il me laiſſoit ſouvent ſeul avec elle : je fis d'abord les

choſes rondement, j'entretins la Dame de l'amour du Grand Duc, & je lui dis que je ne venois chez elle que pour lui parler de ce Prince. Elle ne me parut pas épriſe de lui : je m'apperçûs neanmoins que la vanité l'empêchoit de rejetter ſes ſoûpirs, elle prenoit plaiſir à les entendre ſans vouloir y répondre : elle avoit de la ſageſſe, mais elle étoit femme ; & je remarquois que ſa vertu cedoit inſenſiblement à l'image ſuperbe de voir un Souverain dans ſes fers : enfin le Prince pouvoit juſtement ſe flater, que ſans employer la violence de Tarquin, il verroit Lucrece renduë à ſon amour. Un incident toutefois auquel il ſe ſeroit le moins attendu, détruiſit ſes eſperances, comme vous l'allez apprendre.

Je ſuis naturellement hardi avec les femmes, j'ai contracté cette habitude bonne ou mauvaiſe chez les Turcs ; Lucrece étoit belle : j'oubliai que je ne devois faire que le perſonnage d'ambaſſadeur, je parlai pour mon compte, j'offris mes ſervices à la Dame le plus galamment qu'il me fut poſſible. Au lieu de paroître choquée de mon audace ; & de me répondre avec colere, elle me dit en ſoûriant : Avoüez, Don Raphaël, que le Grand Duc a fait choix d'un agent fort fidelle & fort zelé, vous le ſervez avec une integrité qu'on ne peut aſſez loüer. Mada-

me, dis-je ſur le même ton, n'examinons point les choſes ſcrupuleuſement ; laiſſons, je vous prie, les reflexions ; je ſçai bien qu'elles ne me ſont pas favorables ; mais je m'abandonne au ſentiment : je ne crois pas après tout être le premier confident de Prince qui ait trahi ſon maître en matiere de galanterie : les grands Seigneurs ont ſouvent dans leurs Mercures des rivaux dangereux. Cela ſe peut, reprit Lucrece ; pour moi je ſuis fiere, & tout autre qu'un Prince ne ſçauroit me toucher. Reglez-vous là-deſſus, pourſuivit-elle, en prenant ſon ſerieux, & changeons d'entretien : je veux bien oublier ce que vous venez de me dire, à condition qu'il ne vous arrivera plus de me tenir de pareils propos, autrement vous pourrez vous en repentir.

Quoique cela fût un avis au Lecteur, & que je dûſſe en profiter, je ne ceſſai point d'entretenir de ma paſſion la femme de Maſcarini ; je la preſſai même avec plus d'ardeur qu'auparavant de répondre à ma tendreſſe, & je fus aſſez temeraire pour vouloir prendre des libertez. La Dame alors s'offenſant de mes diſcours & de mes manieres Muſulmanes, me rompit en viſiere ; elle me menaça de faire ſçavoir au Grand Duc mon inſolence, en m'aſſurant qu'elle le prieroit de me punir comme je le me-

ritois. Je fus piqué de ces menaces à mon tour, mon amour ſe changea en haine ; je reſolus de me venger du mépris que Lucrece m'avoit témoigné : j'allai trouver ſon mari ; & après l'avoir obligé de jurer qu'il ne me commettroit point, je l'informai de l'intelligence que ſa femme avoit avec le Prince, dont je ne manquai pas de la peindre fort amoureuſe, pour rendre la ſcene plus intereſſante. Le Miniſtre pour prévenir tout accident, renferma ſans autre forme de procès, ſon épouſe dans un appartement ſecret, où il la fit étroitement garder par des perſonnes affidées. Tandis qu'elle étoit environnée d'Argus qui l'obſervoient & l'empêchoient de donner de ſes nouvelles au Grand Duc, j'annonçai d'un air triſte à ce Prince qu'il ne devoit plus penſer à Lucrece : je lui dis que Maſcarini avoit ſans doute découvert tout, puiſqu'il s'aviſoit de veiller ſur ſa femme ; que je ne ſçavois pas ce qui pouvoit lui avoir donné lieu de me ſoupçonner, attendu que je croyois m'être toûjours conduit avec beaucoup d'adreſſe ; que la Dame peut-être avoit-elle même avoüé tout à ſon époux, & que de concert avec lui elle s'étoit laiſſé renfermer pour ſe dérober à des pourſuites qui allarmoient ſa vertu. Le Prince parut fort affligé de mon rapport ; je fus touché de ſa douleur, & je me

repentis plus d'une fois de ce que j'avois fait, mais il n'étoit plus temps : d'ailleurs, je le confeſſe, je ſentois une maligne joye, quand je me repreſentois la ſituation où j'avois reduit l'orgueïlleuſe qui avoit dédaigné mes vœux.

Je goûtois impunément le plaiſir de la vengeance, qui eſt ſi doux à tout le monde & principalement aux Eſpagnols, lorſqu'un jour le Grand Duc étant avec cinq ou ſix Seigneurs de ſa Cour & moi, nous dit : De quelle maniere jugeriez-vous à propos qu'on punît un homme qui auroit abuſé de la confidence de ſon Prince, & voulu lui ravir ſa Maîtreſſe ? Il faudroit, dit un des Courtiſans, le faire tirer à quatre chevaux. Un autre fut d'avis qu'on l'aſſommât, & le fît mourir ſous le bâton. Le moins cruel de ces Italiens, & celui qui opina le plus favorablement pour le coupable, dit qu'il ſe contenteroit de le faire précipiter du haut d'une tour en bas. Et Don Raphaël, reprit alors le Grand Duc, de quelle opinion eſt-il ? je ſuis perſuadé que les Eſpagnols ne ſont pas moins ſeveres que les Italiens dans de ſemblables conjonctures.

Je compris bien, comme vous pouvez penſer, que Maſcarini n'avoit pas gardé ſon ſecrement, ou que ſa femme avoit trouvé moyen d'inſtruire le Prince de ce qui s'étoit

paſſé entre elle & moi: on remarquoit ſur mon viſage le trouble qui m'agitoit: cependant tout troublé que j'étois, je répondis d'un ton ferme au Grand Duc: Seigneur, les Eſpagnols ſont plus genereux; ils pardonneroient en cette occaſion au confident, & feroient naître par cette bonté dans ſon ame un regret éternel de les avoir trahis. Hé bien, me dit le Prince, je me ſens capable de cette generoſité, je pardonne au traître; auſſi bien je ne dois m'en prendre qu'à moi-même d'avoir donné ma confiance à un homme que je ne connoiſſois point, & dont j'avois ſujet de me défier, après tout ce qu'on m'en avoit dit. Don Raphaël, ajoûta-t-il, voici de quelle maniere je veux me venger de vous: ſortez inceſſamment de mes Etats, & ne paroiſſez plus devant moi. Je me retirai ſur le champ, moins affligé de ma diſgrace, que ravi d'en être quitte à ſi bon marché: je m'embarquai dès le lendemain dans un Vaiſſeau de Barcelonne, qui ſortit du port de Livourne pour s'en retourner.

J'interrompis Don Raphaël dans cet endroit de ſon hiſtoire. Pour un homme d'eſprit, lui dis-je, vous fites, ce me ſemble, une grande faute, de ne pas quitter Florence immediatement après avoir découvert à Maſcarini l'amour du Prince pour Lucrece;

vous deviez bien vous imaginer que le Grand Duc ne tarderoit pas à ſçavoir votre trahiſon. J'en demeure d'accord, répondit le fils de Lucinde ; auſſi malgré l'aſſurance que le Miniſtre me donna de ne me point expoſer au reſſentiment du Prince, je me propoſois de diſparoître au plûtôt.

J'arrivai à Barcelonne, continua-t-il, avec le reſte des richeſſes que j'avois apportées d'Alger, & dont j'avois diſſipé la meilleure partie à Florence en faiſant le Gentilhomme Eſpagnol. Je ne demeurai pas longtemps en Catalogne, je mourois d'envie de revoir Madrid, le lieu charmant de ma naiſſance, & je ſatisfis le plûtôt qu'il me fut poſſible le deſir qui me preſſoit. En arrivant dans cette Ville, j'allai loger par hazard dans un hôtel garni où demeuroit une Dame qu'on appelloit Camille : quoiqu'elle fût hors de minorité, c'étoit une créature fort piquante ; j'en atteſte le Seigneur Gil Blas qui l'a vûë à Valladolid preſque dans le même temps : elle avoit encore plus d'eſprit que de beauté, & jamais avanturiere n'a eu plus de talens pour amorcer les dupes ; mais elle ne reſſembloit point à ces coquettes qui mettent à profit la reconnoiſſance de leurs amans ; venoit-elle de dépoüiller un homme d'affaires, elle en partageoit les dépoüilles avec le premier Chevalier de

cripot qu'elle trouvoit à ſon gré.

Nous nous aimâmes l'un l'autre dès que nous nous vîmes, & la conformité de nos inclinations nous lia ſi étroitement, que nous fumes bien-tôt en communauté de biens; nous n'en avions pas à la verité de conſiderables, & nous les mangeâmes en peu de temps: nous ne ſongions par malheur tous deux qu'à nous plaire, ſans faire le moindre uſage des diſpoſitions que nous avions à vivre aux dépens d'autrui. La miſere enfin reveilla nos genies que le plaiſir avoit engourdis: Mon cher Raphaël, me dit Camille, faiſons diverſion, mon ami; ceſſons de garder une fidelité qui nous ruine. Vous pouvez entêter une riche veuve, je puis charmer quelque vieux Seigneur; ſi nous continuons à nous être fidéles, voilà deux fortunes manquées. Belle Camille, lui repondis-je, vous me prévenez, j'allois vous faire la même propoſition, j'y conſens, ma Reine: oui, pour mieux entretenir notre mutuelle ardeur, tentons d'utiles conquêtes; les infidelitez que nous nous ferons deviendront des triomphes pour nous.

Cette convention faite, nous nous mîmes en campagne; nous nous donnâmes d'abord de grands mouvemens ſans pouvoir rencontrer ce que nous cherchions: Camille ne trouvoit que des Petits-maîtres,

ce qui ſuppoſe des amans qui n'avoient pas le ſol, & moi que des femmes qui aimoient mieux lever des contributions que d'en payer. Comme l'amour ſe refuſoit à nos beſoins, nous eumes recours aux fourberies ; nous en fimes tant, que le Corregidor en entendit parler, & ce Juge ſevere en diable, chargea un de ſes Alguazils de nous arrêter ; mais l'Alguazil auſſi bon que le Corregidor étoit mauvais, nous laiſſa le loiſir de ſortir de Madrid pour une petite ſomme que nous lui donnâmes. Nous prîmes la route de Valladolid, & nous allâmes nous établir dans cette Ville ; j'y loüai une maiſon où je logeai avec Camille, que je fis paſſer pour ma ſœur, de peur de ſcandale : nous tinmes d'abord notre induſtrie en bride, & nous commençâmes d'étudier le terrain avant que de former aucune entrepriſe.

Un jour un homme m'aborda dans la ruë, me ſaluà très-civilement, & me dit : Seigneur Don Raphaël, me reconnoiſſez-vous ? Je lui répondis que non. Et moi, reprit-il, je vous remets parfaitement ; je vous ai vû à la Cour de Toſcane, & j'étois alors Garde du Grand Duc : il y a quelque mois, ajoûta-t-il, que j'ai quitté le ſervice de ce Prince ; je ſuis venu en Eſpagne avec un Italien des plus ſubtils, nous ſommes à Valladolid

depuis trois ſemaines, nous demeurons avec un Caſtillan & un Galicien, qui ſont ſans contredit deux honnêtes garçons. Nous vivons enſemble du travail de nos mains, nous faiſons bonne chere, & nous nous divertiſſons comme des Princes; ſi vous voulez vous joindre à nous, vous ſerez agréablement reçû de mes confreres; car vous m'avez toûjours paru un galant homme, peu ſcrupuleux de votre naturel, & profez dans notre Ordre.

La franchiſe de ce fripon excita la mienne : puiſque vous me parlez à cœur ouvert, lui dis-je, vous meritez que je m'explique de même avec vous : veritablement je ne ſuis pas novice dans votre profeſſion ; & ſi ma modeſtie me permettoit de conter mes exploits, vous verriez que vous n'avez pas jugé trop avantageuſement de moi ; mais je laiſſe là les loüanges, & je me contenterai de vous dire en acceptant la place que vous m'offrez dans votre compagnie, que je ne negligerai rien pour vous prouver que je n'en ſuis pas indigne. Je n'eus pas ſi-tôt dit à cet ambi-dextre que je conſentois d'augmenter le nombre de ſes camarades, qu'il me conduiſit où ils étoient; & là je fis connoiſſance avec eux : c'eſt dans cet endroit que je vis pour la premiere fois l'illuſtre Ambroiſe de Lamela. Ces Meſſieurs m'in-

terrogerent ſur l'art de s'approprier finement le bien du prochain : ils voulurent ſçavoir ſi j'avois des principes ; mais je leur montrai bien des tours qu'ils ignoroient, & qu'ils admirerent ; ils furent encore bien plus étonnez, lorſque mépriſant la ſubtilité de ma main comme une choſe trop ordinaire, je leur dis que j'excellois dans les fourberies qui demandent de l'eſprit ; pour le leur perſuader, je leur racontai l'avanture de Jerôme de Moyadas, & ſur le ſimple recit que j'en fis, ils me trouverent un génie ſi ſuperieur, qu'ils me choiſirent d'une commune voix pour leur chef. Je juſtifiai bien leur choix par une infinité de friponneries que nous fimes, & dont je fus, pour ainſi dire, la cheville ouvriere. Quand nous avions beſoin d'une Actrice pour nous ſeconder dans le beſoin, nous nous ſervions de Camille qui joüoit à ravir tous les rôles qu'on lui donnoit.

Dans ce temps-là notre confrere Ambroiſe fut tenté de revoir ſa patrie, il partit pour la Galice, en nous aſſurant que nous pouvions compter ſur ſon retour. Il contenta ſon envie ; & comme il s'en revenoit, étant allé à Burgos pour y faire quelque coup, un hôtellier le mit au ſervice du Seigneur Gil Blas de Santillane, dont il n'oublia pas de lui apprendre les

affaires. Seigneur Gil Blas, pourſuivit-il en m'adreſſant la parole, vous ſçavez de quelle maniere nous vous devaliſâmes dans un hôtel garni de Valladolid; je ne doute pas que vous n'ayez ſoupçonné Ambroiſe d'avoir été le principal inſtrument de ce vol, & vous avez eu raiſon: il vint nous trouver en arrivant; il nous expoſa l'état où vous étiez, & Meſſieurs les entrepreneurs ſe reglerent là-deſſus; mais vous ignorez les ſuites de cette avanture, je vais vous en inſtruire. Nous enlevâmes Ambroiſe & moi votre valiſe, & tous deux montez ſur vos mules, nous prîmes le chemin de Madrid, ſans nous embaraſſer de Camille ni de nos camarades, qui furent ſans doute auſſi ſurpris que vous de ne nous pas revoir le lendemain.

Nous changeâmes de deſſein la ſeconde journée: au lieu d'aller à Madrid, d'où je n'étois pas ſorti ſans raiſon, nous paſſâmes par Zebreros, & continuâmes notre route juſqu'à Tolede. Notre premier ſoin dans cette ville, fut de nous habiller proprement; puis en nous donnant pour deux freres Galiciens qui voyageoient par curioſité, nous connûmes bien-tôt de fort honnêtes gens; j'étois ſi accoûtumé à faire l'homme de qualité, qu'on s'y méprit aiſement; & comme on ébloüit d'ordinaire par la dépen'e,

nous

nous jettâmes de la poudre aux yeux de tout le monde par les fêtes galantes que nous commençâmes à donner aux Dames. Parmi les femmes que je voyois il y en eut une qui me toucha, je la trouvai plus belle que Camille, & beaucoup plus jeune; je voulus ſçavoir qui elle étoit, j'appris qu'elle ſe nommoit Violente, & qu'elle avoit épouſé un Cavalier, qui déja las de ſes careſſes, couroit après celles d'une Courtiſane qu'il aimoit: je n'eus pas beſoin qu'on m'en dît davantage pour me déterminer à établir Violente Dame ſouveraine de mes penſées.

Elle ne tarda guére à s'appercevoir de ſa conquéte, je commençai à ſuivre par tout ſes pas, & à faire cent folies pour lui perſuader que je ne demandois pas mieux que de la conſoler des infidelitez de ſon époux. La belle fit là-deſſus ſes reflexions, qui furent telles que j'eus enfin le plaiſir de connoître que mes intentions étoient approuvées; je reçûs d'elle un billet en réponſe de pluſieurs que je lui avois fait tenir par une de ces vieilles qui ſont d'une ſi grande commodité en Eſpagne & en Italie. La Dame me mandoit que ſon mari ſoûpoit tous les ſoirs chez ſa maîtreſſe, & ne revenoit au logis que fort tard; je compris bien ce que cela ſignifioit: dès la même nuit j'al-

lai ſous les fenêtres de Violente, & je liai avec elle une converſation des plus tendres : avant que de nous ſéparer, nous convinmes que toutes les nuits à pareille heure nous pourrions nous entretenir de la même maniere, ſans préjudice de tous les actes de galanterie qu'il nous ſeroit permis d'exercer le jour.

Juſques-là Don Baltazar (ainſi ſe nommoit l'époux de ma Princeſſe) en avoit été quitte à bon marché ; mais je voulois aimer phyſiquement, & je me rendis un ſoir ſous les fenêtres de la Dame, dans le deſſein de lui dire que je ne pouvois plus vivre, ſi je n'avois un tête-à-tête avec elle dans un lieu plus convenable à l'excez de mon amour ; ce que je n'avois pû encore obtenir d'elle. Mais comme j'arrivois, je vis venir dans la ruë un homme qui ſembloit m'obſerver : en effet, c'étoit le mari qui revenoit de chez ſa Courtiſane de meilleure heure qu'à l'ordinaire, & qui remarquant un Cavalier près de ſa maiſon, au lieu d'y entrer, ſe promenoit dans la ruë. Je demeurai quelque temps incertain de ce que je devois faire ; enfin je pris le parti d'aborder Don Baltazar, que je ne connoiſſois point, & dont je n'étois pas connu. Seigneur Cavalier, lui dis-je, laiſſez moi, je vous prie, la ruë libre pour cette nuit ;

j'aurai une autre fois la même complaisance pour vous. Seigneur, me répondit-il, j'allois vous faire la même priere; je suis amoureux d'une fille que son frere fait soigneusement garder, & qui demeure à vingt pas d'ici, je souhaiterois qu'il n'y eût personne dans la ruë. Il y a, repartis-je, moyen de nous satisfaire tous deux sans nous incommoder; car, ajoûtai-je en lui montrant sa propre maison, la Dame que je sers loge là : il faut même que nous nous secourions, si l'un ou l'autre vient à être attaqué. J'y consens, repartit-il; je vais à mon rendez-vous, & nous nous épaulerons s'il en est besoin. A ces mots il me quitta, mais c'étoit pour mieux m'observer, ce que l'obscurité de la nuit lui permettoit de faire impunément.

Pour moi je m'approchai de bonne foi du balcon de Violente; elle parut bientôt, & nous commençâmes à nous entretenir : je ne manquai pas de presser ma Reine de m'accorder un entretien secret dans quelque endroit particulier. Elle resista un peu à mes instances, pour augmenter le prix de la grace que je demandois; puis me jettant un billet qu'elle tira de sa poche: Tenez, me dit elle, vous trouverez dans cette Lettre la promesse d'une chose dont vous m'importunez tant. En-

ſuite elle ſe retira, parce que l'heure à laquelle ſon mari revenoit ordinairement, approchoit. Je ſerrai le billet, & je m'avançai vers le lieu où Don Baltazar m'avoit dit qu'il avoit affaire; mais cet époux, qui s'étoit fort bien apperçû que j'en voulois à ſa femme, vint au devant de moi, & me dit; Hé bien, Seigneur Cavalier, êtes-vous content de votre bonne fortune? J'ai ſujet de l'être, lui répondis-je: & vous, qu'avez-vous fait? l'amour vous a-t-il favoriſé? Helas, non! repartit-il, le maudit frere de la beauté que j'aime, eſt de retour d'une maiſon de campagne, d'où nous avions crû qu'il ne reviendroit que demain; ce contre-temps m'a privé du plaiſir dont je m'étois flaté.

Nous nous fîmes Don Baltazar & moi des proteſtations d'amitié, & pour en ſerrer les nœuds, nous nous donnâmes rendez-vous le lendemain matin dans la grande place. Ce Cavalier après que nous nous fumes ſéparez, entra chez lui, & ne fit nullement connoître à Violente qu'il ſçût de ſes nouvelles. Il ſe trouva le jour ſuivant dans la grande place, j'y arrivai un moment après lui; nous nous ſaluâmes avec des demonſtrations d'amitié auſſi perfides d'un côté que ſinceres de l'autre; enſuite l'artificieux Don Baltazar me fit une fauſſe confidence

de ſon intrigue avec la Dame dont il m'avoit parlé la nuit précedente ; il me raconta là-deſſus une longue fable qu'il avoit compoſée, & tout cela pour m'engager à lui dire à mon tour de quelle façon j'avois fait connoiſſance avec Violente. Je ne manquai pas de donner dans le piege : j'avoüai tout avec la plus grande franchiſe du monde, je montrai même le billet que j'avois reçû d'elle, & je lûs ces paroles qu'il contenoit. *J'irai demain dîner chez Dona Inés, vous ſçavez où elle demeure ; c'eſt dans la maiſon de cette fidelle amie que je prétends avoir un tête-à-tête avec vous : je ne puis plus long-temps vous refuſer cette faveur que vous me paroiſſez meriter.*

Voilà, dit Don Baltazar, un billet qui vous promet le prix de vos feux ; je vous felicite par avance du bonheur qui vous attend : il ne laiſſoit pas en parlant de la ſorte d'être un peu déconcerté ; mais il déroba facilement à mes yeux ſon trouble & ſon embarras. J'étois ſi plein de mes eſperances, que je ne me mettois guére en peine d'obſerver mon confident ; qui fut obligé toutefois de me quitter, de peur que je ne m'apperçûſſe enfin de ſon agitation ; il courut avertir ſon beau-frere de cette avanture : j'ignore ce qui ſe paſſa entr'eux ; je ſçai ſeulement que Don Baltazar vint frapper à

la porte de Dona Inés dans le temps que j'étois chez cette Dame avec Violente : nous ſçûmes que c'étoit lui, & je me ſauvai par une porte de derriere avant qu'il fût entré. D'abord que j'eus diſparu, les femmes, que l'arrivée imprevûë de ce mari avoit troublées, ſe raſſurerent, & le reçûrent avec tant d'effronterie, qu'il ſe douta bien qu'on m'avoit caché ou fait évader. Je ne vous dirai point ce qu'il dit à Dona Inés & à ſa femme, c'eſt une choſe qui n'eſt pas venuë à ma connoiſſance.

Cependant ſans ſoupçonner encore que je fuſſe la dupe de Don Baltazar, je ſortis en le maudiſſant, & je retournai à la grande place où j'avois donné rendez-vous à Lamela: je ne l'y trouvai point, il avoit auſſi ſes petites affaires, & le fripon étoit plus heureux que moi. Comme je l'attendois, je vis arriver mon perfide confident, qui avoit un air gai : il me joignit, & me demanda en riant des nouvelles de mon tête-à-tête avec ma Nymphe chez Dona Inés. Je ne ſçai, lui dis-je, quel démon jaloux de mes plaiſirs ſe plaît à les traverſer ; mais tandis que ſeul avec ma Dame, je la preſſois de faire mon bonheur, ſon mari, que le Ciel confonde, eſt venu frapper à la porte de la maiſon : il a fallu promptement ſonger à me retirer ; je ſuis ſorti par

une porte de derriere en donnant à tous les diables le fâcheux qui rompoit toutes mes mesures. J'en ai un veritable chagrin, s'écria Don Baltazar, qui sentoit une secrette joye de voir ma peine : voilà un impertinent de mari, je vous conseille de ne lui point faire de quartier. Oh ! je suivrai vos conseils, lui repliquai-je, & je puis vous assurer que son honneur passera le pas cette nuit ; sa femme, quand je l'ai quittée, m'a dit de ne me pas rebuter pour si peu de chose, que je ne manque pas de me rendre sous ses fenêtres de meilleure heure qu'à l'ordinaire, qu'elle étoit résoluë à me faire entrer chez elle ; mais qu'à tout hazard j'aye la précaution de me faire escorter par deux ou trois amis, de crainte de surprise. Que cette Dame est prudente, dit-il ! je m'offre à vous accompagner. Ah ! mon cher ami, m'écriai-je tout transporté de joye, & jettant mes bras au cou de Don Baltazar, que je vous ai d'obligation ! Je ferai plus, reprit-il, je connois un jeune homme qui est un Cesar ; il sera de la partie, & vous pourrez alors vous reposer hardiment sur une pareille escorte.

Je ne sçavois que dire à ce nouvel ami pour le remercier, tant j'étois charmé de son zéle : enfin j'acceptai tous les secours qu'il m'offroit ; & nous donnant rendez-vous

ſous le balcon de Violente à l'entrée de la nuit, nous nous ſéparâmes : il alla trouver ſon beau-frere qui étoit le Ceſar en queſtion, & moi je me promenai juſqu'au ſoir avec Lamela, qui bien qu'étonné de l'ardeur avec laquelle Don Baltazar entroit dans mes interêts, ne s'en défia pas plus que moi ; nous donnions tête baiſſée dans le panneau : je conviens que cela n'étoit guére pardonnable à des gens comme nous. Quand je jugeai qu'il étoit temps de me preſenter devant les fenêtres de Violente, Ambroiſe & moi nous y parumes armez de bonnes rapieres, nous y trouvâmes le mari de ma Dame avec un autre homme ; ils nous attendoient de pied ferme. Don Baltazar m'aborda, & me montrant ſon beau-frere, il me dit : Seigneur, voici le Cavalier dont je vous ai tantôt vanté la bravoure : introduiſez-vous chez votre maîtreſſe, & qu'aucune inquiétude ne vous empêche de joüir d'une parfaite felicité.

Après quelques complimens de part & d'autre, je frappai à la porte de ma Nymphe : une eſpece de Duegne vint ouvrir : j'entrai ; & ſans prendre garde à ce qui ſe paſſoit derriere moi, je m'avançai dans une ſalle où étoit Violente. Pendant que je ſaluois cette Dame, les deux traîtres qui m'avoient ſuivi dans la maiſon, & qui en

avoient fermé la porte ſi bruſquement après eux, qu'Ambroiſe étoit reſté dans la ruë, ſe découvrirent. Vous vous imaginez bien qu'il en fallut alors découdre : ils me chargerent tous deux en même temps ; mais je leur fis voir du païs : je les occupai l'un & l'autre de maniere qu'ils ſe repentirent peut-être de n'avoir pas pris une voye plus ſeure pour ſe venger ; je perçai l'époux : ſon beau-frere le voyant hors de combat, gagna la porte que la Duegne & Violente avoient ouverte pour ſe ſauver tandis que nous nous battions ; je le pourſuivis juſques dans la ruë, où je rejoignis Lamela, qui n'ayant pû tirer un ſeul mot des femmes qu'il avoit vû fuir, ne ſçavoit préciſement ce qu'il devoit juger du bruit qu'il venoit d'entendre. Nous retournâmes à notre auberge, nous prîmes ce que nous y avions de meilleur ; & montant ſur nos mules, nous ſortîmes de la Ville ſans attendre le jour.

Nous comprîmes bien que cette affaire pourroit avoir des ſuites, qu'on feroit dans Tolede des perquiſitions que nous n'avions pas tort de prévenir ; nous allâmes coucher à Villarubia ; nous logeâmes dans une hôtellerie, où quelque temps après nous il arriva un Marchand de Tolede, qui alloit à Segorbe : nous ſoûpâmes avec lui, il nous conta l'avanture tragique du mari de Vio-

lente, & il étoit si éloigné de nous soupçonner d'y avoir part, que nous lui fîmes hardiment toutes sortes de questions. Messieurs, nous dit-il, comme je partois ce matin, j'ai appris ce triste évenement : on cherchoit par tout Violente, & l'on m'a dit que le Corregidor, qui est parent de Don Baltazar, a resolu de ne rien épargner pour découvrir les auteurs de ce meurtre : voilà tout ce que je sçai.

Je ne fus guére allarmé des recherches du Corregidor de Tolede ; cependant je formai la resolution de sortir promptement de la Castille nouvelle; je fis reflexion que Violente retrouvée avoüeroit tout ; & que sur le portrait qu'elle feroit de ma personne à la Justice, on mettroit des gens à mes trousses : cela fut cause que dès le jour suivant, nous évitâmes le grand chemin par précaution ; heureusement Lamela connoissoit les trois quarts de l'Espagne, & sçavoit par quels détours nous pouvions seurément nous rendre en Aragon. Au lieu d'aller tout droit à Cuença, nous nous engageâmes dans les montagnes qui sont dans cette Ville ; & par des sentiers qui n'étoient pas inconnus à mon guide, nous arrivâmes devant une grotte, qui me parut avoir tout l'air d'un hermitage ; effectivement c'étoit celui où vous êtes venus hier soir me demander un azyle.

Pendant que j'en conſiderois les environs, qui offroient à ma vûë un païſage des plus charmans, mon compagnon me dit : Il y a ſix ans que je paſſai par ici ; dans ce temps-là cette grotte ſervoit de retraite à un vieil Hermite qui me reçût charitablement, il me fit part de ſes proviſions ; je me ſouviens que c'étoit un ſaint homme, & il me tint des diſcours qui penſerent me détacher du monde, il vit peut-être encore, je vais m'en éclaircir. En achevant ces mots, le curieux Ambroiſe deſcendit de deſſus ſa mule, & entra dans l'Hermitage : il y demeura quelques momens, puis il revint & m'appellant : Venez, me dit-il, Don Raphaël, venez voir une choſe très-touchante. Je mis auſſi-tôt pied à terre, nous attachâmes nos mules à des arbres, & je ſuivis Lamela dans la grotte, où j'apperçûs ſur un grabat un vieil Anachorete tout étendu, pâle & mourant : une barbe blanche & fort épaiſſe lui couvroit l'eſtomach, & l'on voyoit dans ſes mains jointes un grand roſaire entrelacé. Au bruit que nous fîmes en nous approchant de lui, il ouvrit les yeux, que la mort déja commençoit à fermer ; & après nous avoir enviſagé un inſtant : *Qui que vous ſoyez*, nous dit il, *mes freres, profitez du ſpectacle qui ſe preſente à vos regards ; j'ai paſſé quarante années dans le*

monde, & ſoixante dans cette ſolitude. Ah! qu'en ce moment le temps que j'ai donné à mes plaiſirs me paroît long, & qu'au contraire celui que j'ai conſacré à la penitence me ſemble court: Helas! je crains que les auſteritez de Frere Juan n'ayent pas aſſez expié les pechez du Licencié Don Juan de Solis.

Il n'eût pas achevé ces mots, qu'il expira. Nous fûmes frappez de cette mort: ces ſortes d'objets font toûjours quelque impreſſion ſur les plus grands libertins même; mais nous n'en fûmes pas long-temps touchez, nous oubliâmes bien-tôt ce qu'il venoit de nous dire, & nous commençâmes à faire un inventaire de tout ce qui étoit dans l'Hermitage, ce qui ne nous occupa pas infiniment, tous les meubles conſiſtant dans ceux que vous avez pû remarquer dans la grotte: le Frere Juan n'étoit pas ſeulement mal meublé, il avoit encore une très-mauvaiſe cuiſine; nous ne trouvâmes chez lui pour toutes proviſions que des noiſettes & quelques grignons de pain d'orge fort durs, que les gencives du ſaint homme n'avoient apparemment pû broyer; je dis ſes gencives, car nous remarquâmes que toutes les dents lui étoient tombées. Tout ce que cette demeure ſolitaire contenoit, tout ce que nous conſiderions, nous faiſoit

faiſoit regarder ce bon Anachorete comme un Saint : une choſe ſeule nous choqua ; nous ouvrîmes un papier plié en forme de Lettre, qu'il avoit mis ſur une table, & par lequel il prioit la perſonne qui liroit ce billet, de porter ſon roſaire & ſes ſandales à l'Evêque de Cuença ; nous ne ſçavions dans quel eſprit ce nouveau Pere du deſert pouvoit avoir envie de faire un pareil preſent à ſon Evêque ; cela nous ſembloit bleſſer l'humilité, & nous paroiſſoit d'un homme qui vouloit trancher du Bien-heureux, peut-être auſſi n'y avoit-il là-dedans que de la ſimplicité, c'eſt ce que je ne déciderai point.

En nous entretenant là-deſſus, il vint une idée aſſez plaiſante à Lamela : Demeurons, me dit-il, dans cet hermitage, déguiſons-nous en Hermites, enterrons le Frere Juan, vous paſſerez pour lui ; & moi, ſous le nom de Frere Antoine, j'irai quêter dans les Villes & les Bourgs voiſins : outre que nous ſerons à couvert des perquiſitions du Corregidor, (car je ne penſe pas qu'on s'aviſe de nous venir chercher ici) j'ai à Cuença de bonnes connoiſſances que nous pourrons entretenir. J'approuvai cette bizarre imagination, moins pour les raiſons qu'Ambroiſe me diſoit, que par fantaiſie, & comme pour joüer un rôlle dans une piece

de theâtre. Nous fîmes une foſſe à trente ou quarante pas de la grotte, & nous y enterrâmes modeſtement le vieil Anachoréte, après l'avoir dépoüillé de ſes habits, c'eſt-à-dire, d'une ſimple robe que noüoit par le milieu une ceinture de cuir ; nous lui coupâmes auſſi la barbe pour m'en faire une poſtiche, & enfin après ſes funerailles nous prîmes poſſeſſion de l'hermitage.

Nous fîmes fort mauvaiſe chere le premier jour, il nous fallut vivre des proviſions du défunt ; mais le lendemain avant le lever de l'Aurore, Lamela ſe mit en campagne avec les deux mules qu'il alla vendre à Toralva, & le ſoir il revint chargé de vivres & d'autres choſes qu'il avoit achetées ; il en apporta tout ce qui étoit neceſſaire pour nous traveſtir ; il ſe fit lui-même une robe de bure & une petite barbe rouſſe de crins de cheval, qu'il s'attacha ſi artiſtement aux oreilles, qu'on eût juré qu'elle étoit naturelle ; il n'y a point de garçon au monde plus adroit que lui : il treſſa auſſi la barbe du Frere Juan, il me l'appliqua, & mon bonnet de laine brune achevoit de couvrir l'artifice ; on peut dire que rien ne manquoit à notre déguiſement : nous nous trouvions l'un & l'autre ſi plaiſamment équipez, que nous ne pouvions ſans rire nous regarder ſous ces habits, qui verita-

blement ne nous convenoient guere. Avec la robe de Frere Juan, j'avois ſon roſaire & ſes ſandales, dont je ne me fis pas un ſcrupule de priver l'Evêque de Cuença.

Il y avoit déja trois jours que nous étions dans l'hermitage, ſans y avoir vû paroître perſonne; mais le quatriéme, il entra dans la grotte deux païſans, ils apportoient du pain, du fromage & des oignons au défunt qu'ils croyoient encore vivant. Je me jettai ſur notre grabat, dès que je les apperçûs, & il ne fut pas difficile de les tromper; outre qu'on ne voyoit point aſſez pour pouvoir bien diſtinguer mes traits, j'imitai le mieux que je pûs le ſon de la voix du Frere Juan, dont j'avois entendu les dernieres paroles. Ils n'eurent aucun ſoupçon de cette ſupercherie, ils parurent ſeulement étonnez de rencontrer là un autre hermite; mais Lamela remarquant leur ſurpriſe, leur dit d'un air hypocrite: Mes freres, ne ſoyez pas ſurpris de me voir dans cette ſolitude, j'ai quitté un hermitage que j'avois en Aragon, pour venir ici tenir compagnie au venerable & diſcret Frere Juan, qui, dans l'extrême vieilleſſe où il eſt, a beſoin d'un camarade qui puiſſe pourvoir à ſes beſoins. Les païſans donnerent à la charité d'Ambroiſe des loüanges infinies, & témoignerent qu'ils étoient bien-aiſes de pouvoir ſe vanter d'avoir

dieux ſaints perſonnages dans leur contrée.

Lamela chargé d'une grande beſace, qu'il n'avoit pas oublié d'acheter, alla pour la premiere fois quêter dans la Ville de Cuença, qui n'eſt éloignée de l'hermitage que d'une petite lieuë. Avec l'exterieur pieux qu'il a reçu de la nature, & l'art de le faire valoir, qu'il poſſede au ſuprême dégré, il ne manqua pas d'exciter les perſonnes charitables à lui faire l'aumône; il remplit ſa beſace de leurs liberalitez. Monſieur Ambroiſe, lui dis-je à ſon retour, je vous felicite de l'heureux talent que vous avez pour attendrir les ames chrétiennes; Vive Dieu, l'on diroit que vous avez été Frere Quêteur chez les Capucins. J'ai fait bien autre choſe que remplir mon biſſac, me répondit-il; vous ſçaurez que j'ai déterré certaine Nymphe appellée Barbe, que j'aimois autrefois; je l'ai trouvée bien changée: elle s'eſt miſe comme nous dans la devotion; elle demeure avec deux ou trois autres Beates, qui édifient le monde en public, & menent une vie ſcandaleuſe en particulier; elle ne me reconnoiſſoit pas d'abord: Comment donc, lui ai-je dit, Madame Barbe, eſt-il poſſible que vous ne vous remettiez point un de vos anciens amis, votre ſerviteur Ambroiſe? Par ma foi, Seigneur Lamela, s'eſt-elle écriée, je ne me ſerois jamais attendue

à vous revoir ſous les habits que vous portez ! par quelle avanture êtes-vous devenu Hermite ? C'eſt ce que je ne puis vous raconter preſentement, lui ai-je reparti ; le détail en eſt un peu long, mais je viendrai demain au ſoir ſatisfaire votre curioſité ; de plus, je vous amenerai le Frere Juan mon compagnon. Le Frere Juan, a-t-elle interrompu ! ce bon Hermite, qui a un hermitage auprès de cette Ville ? Vous n'y penſez pas : on dit qu'il a plus de cent ans. Il eſt vrai, lui ai-je dit, qu'il a eu cet âge-là ; mais il a bien rajeûni depuis quelques jours, il n'eſt pas plus vieux que moi. Hé bien, qu'il vienne avec vous, a repliqué Barbe ; je vois bien qu'il y a du miſtere là-deſſous.

Nous ne manquâmes pas le lendemain, dès qu'il fut nuit, d'aller chez ces Bigotes, qui pour nous mieux recevoir avoient préparé un grand repas. Nous ôtâmes d'abord nos barbes & nos habits d'Anachoretes, & ſans façon nous fîmes connoître à ces Princeſſes qui nous étions. De leur côté, de peur de demeurer en reſte de franchiſe avec nous, elles nous montrerent de quoi ſont capables de fauſſes devotes, quand elles banniſſent la grimace. Nous paſſâmes preſque toute la nuit à table, & nous ne nous retirâmes à notre grotte qu'un moment

avant le jour ; nous y retournâmes bien-tôt après, ou pour mieux dire, nous fîmes la même choſe pendant trois mois, & nous mangeâmes avec ces Nymphes plus de deux tiers de nos eſpeces ; mais un jaloux qui a tout découvert, en a informé la Juſtice, qui doit aujourd'hui ſe tranſporter à l'hermitage pour ſe ſaiſir de nos perſonnes. Hier, Ambroiſe en quêtant à Cuença, rencontra une de nos Beates qui lui donna un billet, & lui dit : Une femme de mes amies m'écrit cette Lettre, que j'allois vous envoyer par un exprès : montrez-là au Frere Juan, & prenez vos meſures là-deſſus. C'eſt ce billet, Meſſieurs, que Lamela m'a mis entre les mains devant vous, & qui nous a ſi bruſquement fait quitter notre demeure ſolitaire.

Chapitre II.

Du conſeil que Don Raphaël & ſes auditeurs tinrent enſemble, & de l'avanture qui leur arriva lorſqu'ils voulurent ſortir du bois.

QUand Don Raphaël eut achevé de conter ſon hiſtoire, dont le recit me parut un peu long, Don Alphonſe par po-

liteſſe lui témoigna qu'elle l'avoit fort diverti. Après cela, le Seigneur Ambroiſe prit la parole, & l'adreſſant au compagnon de ſes exploits : Don Raphaël, lui dit-il, ſongez que le ſoleil ſe couche ; il ſeroit à propos, ce me ſemble, de déliberer ſur ce que nous avons à faire. Vous avez raiſon, lui répondit ſon camarade, il faut déterminer l'endroit où nous voulons aller. Pour moi, reprit Lamela, je ſuis d'avis que nous nous remettions en chemin ſans perdre de temps, que nous gagnions Requena cette nuit, & que demain nous entrions dans le Royaume de Valence, où nous donnerons l'eſſor à notre induſtrie ; je preſſens que nous y ferons de bons coups. Son confrere qui croyoit là-deſſus ſes preſſentimens infaillibles, ſe rangea de ſon opinion. Pour Don Alphonſe & moi, comme nous nous laiſſions conduire par ces deux honnêtes gens, nous attendîmes ſans rien dire le reſultat de la conference.

Il fut donc reſolu que nous prendrions la route de Requena, & nous commençâmes à nous y diſpoſer ; nous fîmes un repas ſemblable à celui du matin, puis nous chargeâmes le cheval de l'outre & du reſte de nos proviſions ; enſuite la nuit qui ſurvint nous prêtant l'obſcurité dont nous

avions beſoin pour marcher ſurement, nous voulûmes ſortir du bois; mais nous n'eumes pas fait cent pas, que nous découvrîmes entre les arbres une lumiere qui nous donna beaucoup à penſer. Que ſignifie cela, dit Don Raphaël? Ne ſeroient-ce pas les furéts de la Juſtice de Cuença, qu'on auroit mis ſur nos traces, & qui nous ſentant dans cette forêt, nous y viendroient chercher? Je ne le crois pas, dit Ambroiſe; ce ſont plûtôt des voyageurs, la nuit les aura ſurpris, & ils ſeront entrez dans ce bois pour y attendre le jour; mais, ajoûta-t-il, je puis me tromper, je vais reconnoître ce que c'eſt; demeurez ici tous trois, je ſerai de retour dans un moment. A ces mots il s'avance vers la lumiere qui n'étoit pas fort éloignée; il s'en approche à pas de loup, il écarte doucement les feüilles & les branches qui s'oppoſent à ſon paſſage, & regarde avec toute l'attention que la choſe lui paroît meriter: il vit ſur l'herbe, autour d'une chandelle qui brûloit dans une motte de terre, quatre hommes aſſis qui achevoient de manger un pâté, & de vuider un aſſez gros outre qu'ils baiſoient à la ronde. Il apperçût encore à quelques pas d'eux une femme & un Cavalier attachez à des arbres, & un peu plus loin une chaiſe roulante avec deux mules richement caparaçonnées: il jugea d'abord que

les hommes assis devoient être des voleurs; & les discours qu'il leur entendit tenir, lui firent connoître qu'il ne se trompoit pas dans sa conjecture : les quatre brigands faisoient voir une égale envie de posseder la Dame qui étoit tombée entre leurs mains, & ils parloient de la tirer au sort. Lamela instruit de ce que c'étoit, vint nous rejoindre, & nous fit un fidéle rapport de tout ce qu'il avoit vû & entendu.

Messieurs, dit alors Don Alphonse, cette Dame & ce Cavalier que les voleurs ont attaché à des arbres, sont peut-être des personnes de la premiere qualité; souffrirons-nous que des brigands les fassent servir de victimes à leur barbarie, & à leur brutalité? Croyez-moi, chargeons ces bandits : qu'ils tombent sous nos coups. J'y consens, dit Don Raphaël; je ne suis pas moins prêt à faire une bonne action qu'une mauvaise. Ambroise de son côté témoigna qu'il ne demandoit pas mieux que de prêter la main à une entreprise si loüable, & dont il prévoyoit, disoit-il, que nous serions bien payez. J'ose dire aussi qu'en cette occasion le peril ne m'épouventa point, & que jamais aucun Chevalier errant ne se montra plus prompt au service des Demoiselles. Mais pour dire les choses sans trahir la verité, le danger n'étoit pas grand; car Lamela

nous ayant rapporté que les armes des voleurs étoient toutes en un monceau à dix ou douze pas d'eux, il ne nous fut pas fort difficile d'executer notre deſſein ; nous liâmes notre cheval à un arbre, & nous nous approchâmes à petit bruit de l'endroit où étoient les brigands ; ils s'entretenoient avec beaucoup de chaleur, & faiſoient un bruit qui nous aidoit à les ſurprendre. Nous nous rendîmes maîtres de leurs armes avant qu'ils nous découvriſſent ; puis tirant ſur eux à bout-portant, nous les étendîmes ſur la place.

Pendant cette expedition la chandelle s'éteignit, de ſorte que nous demeurâmes dans l'obſcurité ; nous ne laiſſâmes pas toutefois de délier l'homme & la femme, que la crainte tenoit ſaiſis à un point, qu'ils n'avoient pas la force de nous remercier de ce que nous venions de faire pour eux. Il eſt vrai qu'ils ignoroient encore s'ils devoient nous regarder comme leurs liberateurs, ou comme de nouveaux bandits qui ne les enlevoient point aux autres pour les mieux traiter ; mais nous les raſſurâmes en leur diſant que nous allions les conduire juſqu'à une hôtellerie qu'Ambroiſe ſoûtenoit être à une demie lieuë de là, & qu'ils pourroient en cet endroit prendre toutes les précautions neceſſaires pour ſe rendre ſû-

rement où ils avoient affaire. Après cette assurance, dont ils parurent très-satisfaits, nous les remîmes dans leur chaise, & les tirâmes hors du bois en tenant la bride de leurs mules : nos Anachorétes visiterent ensuite les poches des vaincus, puis nous allâmes reprendre le cheval de Don Alphonse : nous prîmes aussi ceux des voleurs que nous trouvâmes attachez à des arbres auprès du champ de bataille ; puis emmenant avec nous tous ces chevaux, nous suivîmes le Frere Antoine, qui monta sur une des mules pour mener la chaise à l'hôtellerie, où nous n'arrivâmes pourtant que deux heures après, quoiqu'il eût assuré qu'elle n'étoit pas fort éloignée du bois.

Nous frappâmes rudement à la porte : tout le monde étoit déja couché dans la maison ; l'hôte & l'hôtesse se leverent à la hâte, & ne furent nullement fâchez de voir troubler leur repos par l'arrivée d'un équipage, qui paroissoit devoir faire chez eux beaucoup plus de dépense qu'il n'en fit : toute l'hôtellerie fut éclairée dans un moment ; Don Alphonse & l'illustre fils de Lucinde donnerent la main au Cavalier & à la Dame, pour les aider à descendre de la chaise ; ils leur servirent même d'écuyers jusqu'à la chambre où l'hôte les conduisit. Il se fit là bien de complimens, & nous ne fû-

mes pas peu é onnez quand nous apprîmes que c'étoit le Comte de Polan lui-même & ſa fille Seraphine que nous venions de délivrer. On ne ſçauroit dire quelle fut la ſurpriſe de cette Dame, non plus que celle de Don Alphonſe, lorſqu'ils ſe reconnurent tous deux : le Comte n'y prit pas garde, tant il étoit occupé d'autres choſes ; il ſe mit à nous raconter de quelle maniere les voleurs l'avoient attaqué, & comment ils s'étoient ſaiſis de ſa fille & de lui, après avoir tué ſon poſtillon, un page & un valet de chambre ; il finit en nous diſant qu'il ſentoit vivement l'obligation qu'il nous avoit, & que ſi nous voulions l'aller trouver à Tolede, nous éprouverions ſa reconnoiſſance.

La fille de ce Seigneur n'oublia pas de nous remercier auſſi de ſon heureuſe délivrance ; & comme nous jugeâmes Raphaël & moi, que nous ferions plaiſir à Don Alphonſe, ſi nous lui donnions le moyen de parler un moment en particulier à cette jeune veuve, nous y réüſſimes en amuſant le Comte de Polan. Belle Seraphine, dit tout bas Don Alphonſe à la Dame, je ceſſe de me plaindre du ſort qui m'oblige à vivre comme un homme banni de la ſociété civile, puiſque j'ai eu le bonheur de contribuer au ſervice important qui vous a été

été rendu. Eh quoi, lui répondit-elle en ſoûpirant, c'eſt vous qui m'avez ſauvé la vie & l'honneur ! c'eſt à vous que nous ſommes, mon pere & moi, ſi redevables ! Ah ! Don Alphonſe, pourquoi avez-vous tué mon frere ? Elle ne lui en dit pas davantage ; mais il comprit aſſez par ces paroles, & par le ton dont elles furent prononcées, que s'il aimoit éperdûment Seraphine, il n'en étoit guere moins aimé.

Fin du cinquiéme Livre.

HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De ce que Gil Blas & ſes Compagnons firent après avoir quitté le Comte de Polan ; du projet important qu'Ambroiſe forma, & de quelle maniere il fut executé.

LE Comte de Polan après avoir paſſé la moitié de la nuit à nous remercier, & à nous aſſurer que nous pouvions compter ſur ſa reconnoiſſance, appella l'hôte pour le conſulter ſur les moyens de ſe rendre ſûrement à Turis, où il avoit deſſein d'aller. Nous laiſſâmes ce Seigneur prendre ſes meſures là-deſſus, nous ſortîmes de l'hôtellerie, & ſui-

vîmes la route qu'il plût à Lamela de choisir.

Après deux heures de chemin, le jour nous surprit auprès de Campillo, nous gagnâmes promptement les montagnes qui sont entre ce Bourg & Requena ; nous y passâmes la journée à nous reposer & à compter nos finances, que l'argent des voleurs avoit fort augmentées ; car on avoit trouvé dans leurs poches plus de trois cent pistoles. Nous nous remîmes en marche au commencement de la nuit, & le lendemain matin nous entrâmes dans le Royaume de Valence : nous nous retirâmes dans le premier bois qui s'offrit à nos yeux ; nous nous y enfonçâmes, & nous arrivâmes à un endroit où couloit un ruisseau d'une onde cristalline, qui alloit joindre lentement les eaux de Guadalaviar : l'ombre que les arbres nous prêtoient, & l'herbe que le lieu fournissoit abondamment à nos chevaux, nous avoient déterminez à nous y arrêter, quand nous n'aurions pas été dans cette résolution.

Nous mîmes donc là pied à terre, & nous nous disposions à passer la journée fort agréablement ; mais lorsque nous voulûmes déjeûner, nous nous apperçûmes qu'il nous restoit très-peu de vivres ; le pain commençoit à nous manquer, & notre outre étoit devenu un corps sans ame. Messieurs, nous dit Ambroise, les plus charmantes retraites

ne me plaisent guere sans Bacchus & sans Cerés, il faut renouveller nos provisions; je vais pour cet effet à Xelva : c'est une assez belle Ville, qui n'est qu'à deux lieuës d'ici, j'aurai bien-tôt fait ce petit voyage ; en parlant de cette sorte, il chargea un cheval de l'outre & de la besace, monta dessus, & sortit du bois avec une vîtesse qui promettoit un prompt retour.

Il ne revint pourtant pas si-tôt qu'il nous l'avoit fait esperer, plus de la moitié du jour s'écoula; la nuit même déja s'apprêtoit à couvrir les arbres de ses aîles noires, quand nous revîmes notre Pourvoyeur, dont le rétardement commençoit à nous donner de l'inquiétude; il trompa notre attente par la quantité des choses dont il revint chargé : il apportoit non-seulement l'outre plein d'un vin excellent, & la besace remplie de pain & de toute sorte de gibier rôti ; il y avoit encore sur son cheval un gros paquet de hardes, que nous regardâmes avec beaucoup d'attention; il s'en apperçut, & nous dit en soûriant : Je le donne à Don Raphaël & à toute la terre ensemble à deviner pourquoi j'ai acheté ces hardes-là. En disant ces paroles, il défit le paquet pour nous montrer en détail ce que nous considerions en gros ; il nous fit voir un manteau & une robe noire fort longue, deux pourpoints avec leurs

haut-de-chauſſes, une de ces écritoires compoſées de deux pieces liées par un cordon, & dont le cornet eſt ſéparé de l'étui où l'on met les plumes ; une main de beau papier blanc, un cadenat avec un gros cachet, & de la cire verte ; & lorſqu'il nous eut enfin exhibé toutes ſes emplétes, Don Raphaël lui dit en plaiſantant : Vive Dieu, Monſieur Ambroiſe, il faut avoüer que vous avez fait là un bon achât ! quel uſage, s'il vous plaît, en prétendez-vous faire ? Un admirable, répondit Lamela ; toutes ces choſes ne m'ont coûté que dix doublons, & je ſuis perſuadé que nous en retirerons plus de cinq cens ; comptez la-deſſus ; je ne ſuis pas homme à me charger de nipes inutiles ; & pour vous prouver que je n'ai point acheté tout cela comme un ſot, je vais vous communiquer un projet que j'ai formé.

Après avoir fait ma proviſion de pain, pourſuivit-il, je ſuis entré chez un Rotiſſeur, où j'ai ordonné qu'on mît à la broche ſix perdrix, autant de poulets & de lapereaux. Tandis que ces viandes cuiſoient, il arrive un homme en colere, & qui ſe plaignant hautement des manieres d'un Marchand de la Ville à ſon égard, dit au Rotiſſeur : Par Saint Jacques, Samuel Simon eſt le Marchand de Xelva le plus ridicule, il vient de me faire un affront en pleine bourſe ;

que ; le ladre n'a pas voulu me faire crédit de ſix aulnes de drap, cependant il ſçait bien que je ſuis un Artiſan ſolvable, & qu'il n'y a rien à perdre avec moi : N'admirez-vous pas cet animal ? Il vend volontiers à credit aux perſonnes de qualité ; il aime mieux hazarder avec eux, que d'obliger un honnête Bourgeois ſans rien riſquer. Quelle manie ! le maudit Juif ! puiſſe-t-il être attrapé ! Mes ſouhaits ſeront accomplis quelque jour : il y a bien des Marchands qui m'en répondroient.

En entendant parler ainſi cet Artiſan, qui a dit beaucoup d'autres choſes encore, j'ai eu je ne ſçai quel preſſentiment que je friponnerai ce Samuel Simon. Mon ami, ai-je dit à l'homme qui ſe plaignoit de ce Marchand, de quel caractere eſt ce perſonnage dont vous parlez ? D'un très-mauvais caractere, a-t-il répondu bruſquement ; je vous le donne pour un uſurier tout des plus vifs, quoiqu'il affecte les allures d'un homme de bien. C'eſt un Juif qui s'eſt fait Catholique ; mais dans le fond de l'ame il eſt encore Juif comme Pilate ; car on dit qu'il a fait abjuration par interêt.

J'ai prêté une oreille attentive à tous les diſcours de l'Artiſan, & je n'ai pas manqué au ſortir de chez le Rotiſſeur de m'informer de la demeure de Samuel Simon : une

perſonne me l'enſeigne ; on me la montre ; je parcours des yeux ſa boutique ; j'examine tout ; & mon imagination prompte à m'obéïr, enfante une fourberie que je digere, & qui me paroît digne du valet du Seigneur Gil Blas. Je vais à la friperie, où j'achete ces habits que j'apporte, l'un pour joüer le rôle d'Inquiſiteur, l'autre pour repreſenter un Greffier, & le troiſiéme enfin, pour faire le perſonnage d'un Alguazil.

Ah ! mon cher Ambroiſe, interrompit en cet endroit Don Raphaël tout tranſporté de joye, la merveilleuſe idée ! le beau plan ! je ſuis jaloux de l'invention, je donnerois volontiers les plus grands traits de ma vie pour un effort d'eſprit ſi heureux ! Oui, Lamela, pourſuivit-il, je vois, mon ami, toute la richeſſe de ton deſſein, & l'execution ne doit pas t'inquietter, tu as beſoin de deux bons acteurs qui te ſecondent ; ils ſont tous trouvez : tu as un air de Beat, tu feras fort bien l'Inquiſiteur ; moi je repreſenterai le Greffier ; & le Seigneur Gil Blas, s'il lui plait, joüera le rolle de l'Alguazil. Voilà, continua-t-il, les perſonnages diſtribuez ; demain nous joüerons la piece, & je réponds du ſuccès, à moins qu'il n'arrive quelqu'un de ces contre-temps qui confondent les deſſeins les mieux concertez.

Je ne concevois encore que très-confuſe-

ment le projet que Don Raphaël trouvoit si beau ; mais on me mit au fait en soûpant, & le tout me parut ingenieux. Après avoir expedié une partie du gibier, & fait à notre outre une copieuse saignée, nous nous étendîmes sur l'herbe, & nous fûmes bien-tôt endormis. Débout, débout, s'écria le Seigneur Ambroise à la pointe du jour ! Des gens qui ont des grandes entrepriſes à executer, ne doivent pas être pareſſeux. Malpeſte, Monſieur l'Inquiſiteur, lui dit Don Raphaël en ſe réveillant, que vous êtes alerte ! cela ne vaut pas le diable pour Monſieur Simon. J'en demeure d'accord, reprit Lamela ; je vous dirai de plus, ajoûta-t-il en riant, que j'ai revé cette nuit que je lui arrachois des poils de la barbe ; n'eſt-ce pas là un vil ain ſonge pour lui, Monſieur le Greffier ? Ces plaiſanteries furent ſuivies de mille autres, qui nous mirent tous de belle humeur : nous déjeunâmes gayement, & nous nous diſpoſâmes enſuite à faire nos perſonnages ; Ambroiſe ſe revêtit de la longue robe & du manteau, de ſorte qu'il avoit tout l'air d'un Commiſſaire du Saint Office. Nous nous habillâmes auſſi, Don Raphaël & moi, de façon que nous ne reſſemblions point mal aux Greffiers & aux Alguazils : nous employâmes bien du temps à nous déguiſer, & il étoit plus de deux heures après

midi, lorſque nous ſortîmes du bois pour nous rendre à Xelva, il eſt vrai que rien ne nous preſſoit, & que nous ne devions commencer la comedie qu'à l'entrée de la nuit; auſſi nous n'allâmes qu'au petit pas, & nous nous arrêtâmes aux portes de la Ville pour y attendre la fin du jour.

Dès qu'elle fut arrivée, nous laiſſâmes nos chevaux dans cet endroit ſous la garde de Don Alphonſe, qui ſe ſçût bon gré de n'avoir point d'autre rôle à faire. Don Raphaël, Ambroiſe & moi, nous allâmes d'abord, non chez Samuel Simon, mais chez un cabaretier qui demeuroit à deux pas de ſa maiſon. Monſieur l'Inquiſiteur marchoit le premier; il entre, & dit gravement à l'hôte: Maître, je voudrois vous parler en particulier. L'hôte nous mena dans une ſalle, où Lamela le voyant ſeul avec nous, lui dit: Je ſuis Commiſſaire du S. Office, & je viens ici pour une affaire très-importante. A ces paroles le Cabaretier palît, & répondit d'une voix tremblante qu'il ne croyoit pas avoir donné ſujet à la Sainte Inquiſition de ſe plaindre de lui. Auſſi, reprit Ambroiſe d'un air doux, ne ſonge-t-elle point à vous faire de la peine; à Dieu ne plaiſe que trop prompte à punir, elle confonde le crime avec l'innocence; elle eſt ſevere, mais toûjours juſte: en un

mot, pour éprouver ſes châtimens, il faut les avoir meritez. Ce n'eſt donc pas vous qui m'amenez à Xelva, c'eſt un certain Marchand qu'on appelle Samuel Simon; il nous a été fait de lui un très-mauvais rapport; il eſt, dit-on, toûjours Juif, & il n'a embraſſé le Chriſtianiſme que par des motifs purement humains. Je vous ordonne de la part du ſaint Office, de me dire ce que vous ſçavez de cet homme-là: gardez-vous comme ſon voiſin, & peut-être ſon ami, de vouloir l'excuſer; car, je vous le déclare, ſi j'apperçois dans votre témoignage le moindre ménagement, vous êtes perdu vous-même. Allons, Greffier, pourſuivit-il, en ſe tournant vers Raphaël, faites votre devoir.

Monſieur le Greffier, qui déja tenoit à la main ſon papier & ſon écritoire, s'aſſit à une table, & ſe prépara de l'air du monde le plus ſerieux à écrire la dépoſition de l'hôte, qui de ſon côté proteſta qu'il ne trahiroit point la verité. Cela étant, lui dit le Commiſſaire Inquiſiteur, nous n'avons qu'à commencer; répondez ſeulement à mes queſtions, je ne vous en demande pas davantage. Voyez-vous Samuel Simon frequenter les Egliſes? C'eſt à quoi je n'ai pas pris garde, dit le Cabaretier; je ne me ſouviens pas de l'avoir vû à l'Egliſe. Bon,

s'écria l'Inquiſiteur ! écrivez qu'on ne le voit jamais dans les Egliſes. Je ne dis pas cela, Monſieur le Commiſſaire, repliqua l'hôte ; je dis ſeulement que je ne l'ai point vû ; il peut être dans une Egliſe où je ſerai, ſans que je l'apperçoive. Mon ami, reprit Lamela, vous oubliez qu'il ne faut point dans votre interrogatoire excuſer Samuel Simon, je vous en ai dit les conſequences ; vous ne devez dire que des choſes qui ſoient contre lui, & pas un mot en ſa faveur. Sur ce pied là, Seigneur Licencié, répartit l'hôte, vous ne tirerez pas grand fruit de ma dépoſition ; je ne connois point le Marchand dont il s'agit : je n'en puis dire ni bien ni mal ; mais ſi vous voulez ſçavoir comment il vit dans ſon domeſtique, je vais appeller Gaſpard ſon garçon que vous interrogerez ; ce garçon vient ici quelquefois boire avec ſes amis, quelle langue ! il vous dira toute la vie de ſon maître, & donnera ſur ma parole de l'occupation à votre Greffier.

J'aime votre franchiſe, dit alors Ambroiſe ; & c'eſt témoigner du zéle pour le ſaint Office, que de m'enſeigner un homme inſtruit des mœurs de Simon, j'en rendrai compte à l'Inquiſition. Hâtez vous donc, continua-t-il, d'aller chercher ce Gaſpard dont vous parlez ; mais faites les choſes

diſcretement, que ſon maître ne ſe doute point de ce qui ſe paſſe. Le Cabaretier s'acquitta de ſa commiſſion avec beaucoup de ſecret & de diligence ; il amena le garçon Marchand : c'étoit un jeune homme des plus babillards, & tel qu'il nous le falloit. Soyez le bien venu, mon enfant, lui dit Lamela ; vous voyez en moi un Inquiſiteur nommé par le ſaint Office, pour informer contre Samuel Simon, que l'on accuſe de judaïſer ; vous demeurez chez lui, par conſequent vous êtes témoin de la plûpart de ſes actions : je ne crois pas qu'il ſoit neceſſaire de vous avertir que vous êtes obligé de déclarer ce que vous ſçavez de lui, quand je vous l'ordonnerai de la part de la ſainte Inquiſition. Seigneur Licencié, répondit le garçon Marchand ; je ſuis tout prêt à vous contenter là-deſſus ſans que vous me l'ordonniez de la part du ſaint Office : ſi l'on mettoit mon maître ſur mon chapitre, je ſuis perſuadé qu'il ne m'épargneroit point, ainſi je ne le ménagerai pas non plus ; & je vous dirai premierement que c'eſt un ſournois dont il eſt impoſſible de démêler les mouvemens, un homme qui affecte tous les dehors d'un ſaint perſonnage, & qui dans le fond n'eſt nullement vertueux, il va tous les ſoirs chez une petite griſette... Je ſuis bien-aiſe d'apprendre cela, interrompit Ambroiſe ;

Ambroiſe ; & je vois par ce que vous me dites, que c'eſt un homme de mauvaiſes mœurs : mais repondez préciſement aux queſtions que je vais vous faire ; c'eſt particulierement ſur la Religion que je ſuis chargé de ſçavoir quels ſont ſes ſentimens. Dites-moi, mangez-vous du porc dans votre maiſon ? Je ne penſe pas, répondit Gaſpard, que nous en ayons mangé deux fois depuis une année que j'y demeure. Fort-bien, reprit Monſieur l'Inquiſiteur, écrivez Greffier, qu'on ne mange jamais du porc chez Samuel Simon. En recompenſe, continua-t-il, on y mange ſans doute quelquefois de l'agneau ? Oui quelquefois, repartit le garçon : nous en avons par exemple mangé un aux dernieres Fêtes de Pâques. L'époque eſt heureuſe ; s'écria le Commiſſaire ! écrivez Greffier, que Simon fait la Pâque. Cela va le mieux du monde, & il me paroît que nous avons reçû de bons memoires.

Apprenez-moi encore, mon ami, pourſuivit Lamela, ſi vous n'avez jamais vû votre maître careſſer des petits enfans ? Mille fois, répondit Gaſpard ; lorſqu'il voit paſſer des petits garçons devant notre boutique, pour peu qu'il ſoient jolis, il les arrête & les flate. Ecrivez, Greffier, interrompit l'Inquiſiteur, que Samuel Simon eſt violemment ſoupçonné d'attirer chez lui les enfans des

Chrétiens pour les égorger. L'aimable Proſelyte ! Oh, oh, Monſieur Simon ; vous aurez affaire au Saint Office ſur ma parole ; ne vous imaginez pas qu'il vous laiſſe faire impunément vos barbares ſacrifices. Courage, zelé Gaſpard, dit-il au garçon Marchand, déclarez tout : achevez de faire connoître que ce faux Catholique eſt attaché plus que jamais aux coûtumes & aux cérémonies des Juifs. N'eſt-il pas vrai que dans la ſemaine vous le voyez un jour dans une inaction totale ? Non, répondit Gaſpard, je n'ai point remarqué celui-là ; je m'apperçois ſeulement qu'il y a des *jours* où il s'enferme dans ſon cabinet, & qu'il y demeure très-long-temps. Hé nous y voilà, s'écrie le Commiſſaire ! il fait le Sabbat, ou je ne ſuis pas Inquiſiteur. Marquez ; qu'il obſerve religieuſement le jeûne du Sabbat. Ah l'abominable homme ! il ne me reſte plus qu'une choſe à demander. Ne parle-t-il pas auſſi de Jeruſalem ? Fort ſouvent, repartit le garçon ; il nous conte l'hiſtoire des Juifs, & de quelle maniere fût détruit le Temple de Jeruſalem. Juſtement, reprit Ambroiſe ; ne laiſſez pas échapper ce trait-là, Greffier, écrivez en gros caracteres que Samuel Simon ne reſpire que la reſtauration du Temple, & qu'il medite jour & nuit le rétabliſſement de la Nation. Je

n'en veux pas ſçavoir davantage, & il eſt inutile de faire d'autres queſtions : ce que vient de dépoſer le veridique Gaſpard, ſuffiroit pour faire brûler une Juifverie.

Après que Monſieur le Commiſſaire du ſaint Office eût interrogé de cette ſorte le garçon Marchand, il lui dit qu'il pouvoit ſe retirer ; mais il lui ordonna de la part de la ſainte Inquiſition, de ne point parler à ſon maître de ce qui venoit de ſe paſſer. Gaſpard promit d'obéïr, & s'en alla. Nous ne tardâmes guére à le ſuivre ; nous ſortîmes de l'hôtellerie auſſi gravement que nous y étions entrez, & nous allâmes frapper à la porte de Samuel Simon : il vint lui-même ouvrir ; & s'il fut étonné de voir trois figures comme les nôtres, il le fut bien davantage, quand Lamela, qui portoit la parole, lui dit d'un ton imperatif : Maître Samuel, je vous ordonne de la part de la ſainte Inquiſition, dont j'ai l'honneur d'être Commiſſaire, de me donner tout à l'heure la clef de votre cabinet ; je veux voir ſi je ne trouverai point de quoi juſtifier les memoires qui nous ont été preſentez contre vous.

Le Marchand, que ce diſcours déconcerta, fit deux pas en arriere comme ſi on lui eût donné une bourrade dans l'eſtomach : bien loin de ſe douter de quelque ſuperche-

rie de notre part, il s'imagina de bonne foi qu'un ennemi ſecret l'avoit voulu rendre ſuſpect au ſaint Office ; peut-être auſſi que ne ſe ſentant pas trop bon Catholique, il avoit ſujet d'apprehender une information ; quoi qu'il en ſoit, je n'ai jamais vû d'homme plus troublé. Il obéït ſans réſiſtance, & avec tout le reſpect que peut avoir un homme qui craint l'Inquiſition ; il nous ouvrit ſon cabinet : Du moins, lui dit Ambroiſe en y entrant, du moins recevez-vous ſans rebellion les ordres du ſaint Office ? Mais, ajoûta-t-il, retirez-vous dans une autre chambre, & me laiſſez librement remplir mon emploi. Samuel ne ſe revolta pas plus contre cet ordre que contre le premier : il ſe tint dans ſa boutique, & nous entrâmes tous trois dans ſon cabinet, où ſans perdre de temps nous nous mîmes à chercher ſes eſpeces : nous les trouvâmes ſans peine ; elles étoient dans un coffre ouvert, & il y en avoit beaucoup plus que nous n'en pouvions emporter : elles conſiſtoient en un grand nombre de ſacs amoncellez, mais le tout en argent ; nous aurions mieux aimé de l'or : cependant les choſes ne pouvant être autrement, il fallut s'accommoder à la neceſſité : nous remplîmes nos poches de ducats, nous en mîmes dans nos chauſſes, & dans tous les autres endroits ; enfin nous en étions peſam-

ment chargez ſans qu'il y parût, & cela par l'adreſſe d'Ambroiſe & par celle de Don Raphaël, qui me firent voir par-là qu'il n'eſt rien tel que de ſçavoir ſon métier.

Nous ſortîmes du cabinet, après y avoir ſi bien fait notre main ; & alors pour une raiſon que le Lecteur devinera fort aiſément, Monſieur l'Inquiſiteur tira ſon cadenat, qu'il voulut attacher lui-même à la porte : enſuite il y mit le ſcellé ; puis il dit à Simon : Maître Samuel, je vous défends de la part de la ſainte Inquiſition de toucher à ce cadenat, de même qu'à ce ſceau que vous devez reſpecter, puiſque c'eſt le propre ſceau du ſaint Office ; je reviendrai ici demain à la même heure pour le lever, & vous apporter des ordres. A ces mots il ſe fit ouvrir la porte de la ruë, que nous enfilâmes joyeuſement l'un après l'autre. Dès que nous eûmes fait une cinquantaine de pas, nous commençâmes à marcher avec tant de vîteſſe & de legereté, qu'à peine touchions-nous la terre, malgré le fardeau que nous portions : nous fûmes bien-tôt hors de la Ville ; & remontant ſur nos chevaux, nous les pouſſâmes vers Segorbe, en rendant graces au Dieu Mercure d'un ſi heureux évenement.

CHAPITRE II.

De la réſolution que Don Alphonſe & Gil Blas prirent après cette avanture.

NOus allâmes toute la nuit, ſelon notre loüable coûtume, & nous nous trouvâmes au lever de l'aurore auprès d'un petit Village à deux lieuës de Segorbe. Comme nous étions tous fatiguez, nous quittâmes volontiers le grand chemin pour gagner des ſaules que nous apperçûmes au pied d'une colline à dix ou douze cens pas du Village, où nous ne jugeâmes point à propos de nous arrêter. Nous trouvâmes que ces ſaules faiſoient un agréable ombrage, & qu'un ruiſſeau lavoit le pied de ces arbres; l'endroit nous plût, & nous reſolumes d'y paſſer la journée; nous mîmes donc pied à terre, nous débridâmes nos chevaux pour les laiſſer paître, & nous nous couchâmes ſur l'herbe: après nous y être repoſez un peu, nous achevâmes de vuider notre beſace & notre outre. Ayant fait un ample déjeûner, nous comptâmes tout l'argent que nous avions pris à Samuel Simon, ce qui montoit à trois mille ducats; de ſorte qu'avec cette ſomme & celle que nous avions

déja, nous pouvions nous vanter de n'être point mal en fonds.

Comme il falloit aller à la proviſion, Ambroiſe & Don Raphaël, après avoir quitté leurs habits d'Inquiſiteur & de Greffier, dirent qu'ils vouloient ſe charger de ce ſoin-là tous deux, que l'avanture de Xelva ne faiſoit que les mettre en goût, & qu'il avoient envie de ſe rendre à Segorbe, pour voir s'il ne ſe preſenteroit pas quelque occaſion de faire un nouveau coup. Vous n'avez, ajoûta le fils de Lucinde, qu'à nous attendre ſous ces ſaules, nous ne tarderons pas à vous revenir joindre. Seigneur Don Raphaël, m'écriai-je en riant, dites-nous plûtôt de vous attendre ſous l'orme: ſi vous nous quittez, nous avons bien la mine de ne nous revoir de long temps. Ce ſoupçon nous offenſe, repliqua le Seigneur Ambroiſe; mais nous meritons que vous nous faſſiez cet outrage, vous êtes excuſables de vous défier de nous, après ce que nous avons fait à Valladolid, & de vous imaginer que nous ne ferions pas plus de ſcrupule de vous abandonner, que les camarades que nous avons laiſſez dans cette Ville: vous vous trompez pourtant, les Confreres à qui nous avons fauſſé compagnie, étoient des perſonnes d'un fort mauvais caractere, & dont la ſocieté commen-

çoit à nous devenir insupportable : il faut rendre cette justice aux gens de notre profession, qu'il n'y a point d'associez dans la vie civile que l'interêt divise moins ; mais quand il n'y a pas entre nous de conformité d'inclinations, notre bonne intelligence peut s'alterer comme celle du reste des hommes. Ainsi, Seigneur Gil Blas, poursuivit Lamela, je vous prie vous & le Seigneur Don Alphonse, d'avoir un peu plus de confiance en nous, & de vous mettre l'esprit en repos sur l'envie que nous avons Don Raphaël & moi d'aller à Segorbe.

Il est bien aisé, dit alors le fils de Lucinde, de leur ôter là-dessus tout sujet d'inquiétude ; ils n'ont qu'à demeurer maîtres de la caisse, ils auront entre leurs mains une bonne caution de notre retour. Vous voyez, Seigneur Gil Blas, ajoûta-t-il, que nous allons d'abord au fait, vous serez tous deux nantis, & je puis vous assurer que nous partirons Ambroise & moi sans apprehender que vous nous soufflez ce précieux nantissement : après une marque si certaine de notre bonne foi, ne vous fierez-vous pas entierement à nous ? Oui, Messieurs, leur dis-je, & vous pouvez presentement faire tout ce qu'il vous plaira. Ils partirent sur le champ chargez de l'outre & de la besace,

& me laiſſerent ſous les ſaules avec Don Alphonſe, qui me dit après leur départ : Il faut, Seigneur Gil Blas, il faut que je vous ouvre mon cœur, je me reproche d'avoir eu la complaiſance de venir juſqu'ici avec ces deux fripons, vous ne ſçauriez croire combien de fois je m'en ſuis déja repenti ; hier au ſoir pendant que je gardois les chevaux, j'ai fait mille reflexions mortifiantes ; j'ai penſé qu'il ne convient point à un jeune homme qui a des principes d'honneur, de vivre avec des gens auſſi vicieux que Don Raphaël & Lamela ; que ſi par malheur un jour (& cela peut fort bien arriver) le ſuccès d'une fourberie eſt tel, que nous tombions entre les mains de la Juſtice, j'aurai la honte d'être puni avec eux comme un voleur, & d'éprouver un châtiment infame : ces images s'offrent ſans ceſſe à mon eſprit ; & je vous avoüerai que j'ai reſolu, pour n'être plus complice des mauvaiſes actions qu'ils feront, de me ſéparer d'eux pour jamais ; je ne crois pas, continua-t-il, que vous déſapprouviez mon deſſein. Non, je vous aſſure, lui répondis-je ; quoique vous m'ayez vû faire le perſonnage d'Alguazil dans la comedie de Samuel Simon, ne vous imaginez pas que ces ſortes de pieces ſoient de mon goût : je prends le Ciel à témoin, qu'en joüant un ſi beau rôle, je me ſuis dit

à moi-même : Ma foi, Monſieur Gil Blas ; ſi la Juſtice venoit à vous ſaiſir au colet preſentement, vous meriteriez bien le ſalaire qui vous en reviendroit. Je ne me ſens donc pas plus diſpoſé que vous, Seigneur Don Alphonſe, à demeurer en ſi bonne compagnie ; & ſi vous le trouvez bon, je vous accompagnerai : quand ces Meſſieurs ſeront de retour, nous leur demanderons à partager nos finances, & demain matin, ou dès cette nuit même, nous prendrons congé d'eux.

L'amant de la belle Seraphine approuva ce que je propoſois : Gagnons, me dit-il, Valence, & nous nous embarquerons pour l'Italie, où nous pourrons nous engager au ſervice de la Republique de Veniſe : Ne vaut-il pas mieux embraſſer le parti des armes, que de mener la vie lâche & coupable que nous menons ? Nous ſerons même en état de faire une aſſez bonne figure avec l'argent que nous avons. Ce n'eſt pas, ajoûta-t-il, que je me ſerve ſans remords d'un bien ſi mal acquis ; mais outre que la neceſſité m'y oblige, ſi jamais je fais la moindre fortune dans la guerre, je jure que je dédommagerai Samuel Simon. J'aſſurai Don Alphonſe que j'étois dans les mêmes ſentimens, & nous reſolûmes enfin de quitter nos camarades dès le lendemain avant

le jour : nous ne fûmes point tentez de profiter de leur abſence, c'eſt-à-dire, de déménager ſur le champ avec la caiſſe ; la confiance qu'ils nous avoient marquée en nous laiſſant maîtres des eſpeces, ne nous permit pas ſeulement d'en avoir la penſée.

Ambroiſe & Don Raphaël revinrent de Segorbe ſur la fin du jour : la premiere choſe qu'ils nous dirent, fut que leur voyage avoit été très-heureux, qu'ils venoient de jetter les fondemens d'une fourberie, qui ſelon toutes les apparences nous ſeroit encore plus utile que celle du ſoir précedent : & là-deſſus le fils de Lucinde voulut nous mettre au fait ; mais Don Alphonſe prit alors la parole, & leur declara qu'il étoit dans la reſolution de ſe ſéparer d'eux. Je leur appris de mon côté que j'avois le même deſſein : ils firent vainement tout leur poſſible pour nous engager à les accompagner dans leurs expeditions ; nous prîmes congé d'eux le lendemain, après avoir fait un partage égal de nos eſpeces, & nous tirâmes vers Valence.

CHAPITRE DERNIER.

Après quel deſagréable incident Don Alphonſe ſe trouva au comble de ſa joye, & par quelle avanture Gil Blas ſe vit tout-à-coup dans une heureuſe ſituation.

NOus pouſſâmes gayement juſqu'à Burnol, où par malheur il fallut nous arrêter. Don Alphonſe tomba malade : il lui prit une groſſe fievre avec des redoublemens, qui me firent craindre pour ſa vie; heureuſement il n'y avoit point là de Medecins, & j'en fus quitte pour la peur ; il ſe trouva hors de danger au bout de trois jours, & mes ſoins acheverent de le rétablir. Il ſe montra très-ſenſible à tout ce que j'avois fait pour lui ; & comme nous nous ſentions veritablement de l'inclination l'un pour l'autre, nous nous jurâmes une éternelle amitié.

Nous nous remîmes en chemin, toûjours reſolus, quand nous ſerions à Valence, de profiter de la premiere occaſion qui s'offriroit de paſſer en Italie ; mais le Ciel diſpoſa de nous autrement. Nous vîmes à la porte d'un beau Château, des Païſans de l'un & de l'autre ſexe qui danſoient en rond, & ſe réjoüiſſoient,

joüiſſoient : nous nous approchâmes d'eux pour voir leur fête, & Don Alphonſe ne s'attendoit à rien moins qu'à la ſurpriſe dont il fut tout-à-coup ſaiſi. Il apperçût le Baron de Steinbach, qui de ſon côté l'ayant reconnu, vint à lui les bras ouverts, & lui dit avec tranſport : Ah Don Alphonſe, c'eſt vous ! l'agréable rencontre ! pendant qu'on vous cherche par-tout, le hazard vous preſente à mes yeux.

Mon compagnon deſcendit de cheval auſſi-tôt, & courut embraſſer le Baron, dont la joye me parut immoderée. Venez, mon fils, lui dit enſuite ce bon vieillard, vous allez apprendre qui vous êtes, & joüir du plus heureux ſort. En achevant ces paroles, il l'emmena dans le Château ; j'y entrai auſſi avec eux ; car tandis qu'ils s'étoient embraſſez, j'avois mis pied à terre, & attaché nos chevaux à un arbre. Le maître du Château fut la premiere perſonne que nous rencontrâmes ; c'étoit un homme de cinquante ans, & de très-bonne mine : Seigneur, lui dit le Baron de Steinbach en lui preſentant Don Alphonſe, vous voyez votre fils. A ces mots, Don Ceſar de Leyva (ainſi ſe nommoit le maître du Château) jetta ſes bras au col de Don Alphonſe ; & pleurant de joye : Mon cher fils, lui dit-il, reconnoiſſez l'auteur de vos jours ; ſi je vous ai

laiſſé ignorer ſi long-temps votre condition, croyez que je me ſuis fait en cela une cruelle violence ; j'en ai mille fois ſoûpiré de douleur, mais je n'ai pû faire autrement : j'avois épouſé votre mere par inclination ; elle étoit d'une naiſſance fort inferieure à la mienne ; je vivois ſous l'autorité d'un pere dur, qui me réduiſoit à la neceſſité de tenir ſecret un mariage contracté ſans ſon aveu ; le Baron de Steinbach ſeul étoit dans ma confidence, & c'eſt de concert avec moi qu'il vous a élevé : enfin mon pere n'eſt plus, & je puis déclarer que vous êtes mon unique heritier. Ce n'eſt pas tout, ajoûta-t-il, je vous marie avec une jeune Dame dont la nobleſſe égale la mienne. Seigneur, interrompit Don Alphonſe, ne me faites point payer trop cher le bonheur que vous m'annoncez ; ne puis-je ſçavoir que j'ai l'honneur d'être votre fils, ſans apprendre en même-temps que vous voulez me rendre malheureux ? Ah Seigneur, ne ſoyez pas plus cruel que votre pere ! S'il n'a point approuvé vos amours, du moins il ne vous a point forcé de prendre une femme. Mon fils, repliqua Don Ceſar, je ne prétends pas non plus tyranniſer vos deſirs ; mais ayez la complaiſance de voir la Dame que je vous deſtine, c'eſt tout ce que j'exige de votre obéïſſance ; quoique ce ſoit une per-

ſonne charmante, & un parti fort avantageux pour vous, je promets de ne vous pas contraindre à l'épouſer ; elle eſt dans ce Château, ſuivez-moi, vous allez convenir qu'il n'y a point d'objet plus aimable. En diſant cela, il conduiſit Don Alphonſe dans un appartement, où je m'introduiſis après eux avec le Baron de Steinbach.

Là étoit le Comte de Polan avec ſes deux filles Seraphine & Julie, & Don Fernand de Leyva ſon gendre, qui étoit néveu de Don Ceſar ; il y avoit encore d'autres Dames & d'autres Cavaliers. Don Fernand, comme on l'a dit, avoit enlevé Julie, & c'étoit à l'occaſion du mariage de ces deux amans, que les Païſans s'étoient aſſemblez ce jour-là pour ſe réjoüir. Si-tôt que Don Alphonſe parut, & que ſon pere l'eut preſenté à la compagnie, le Comte de Polan ſe leva, & courut l'embraſſer, en diſant : Que mon liberateur ſoit le bien venu. Don Alphonſe, pourſuivit-il, en lui adreſſant la parole, connoiſſez le pouvoir que la vertu a ſur les ames genereuſes ; ſi vous avez tué mon fils, vous m'avez ſauvé la vie ; je vous ſacrifie mon reſſentiment, & vous donne cette même Seraphine, à qui vous avez ſauvé l'honneur : par-là je m'acquitte envers vous. Le fils de Don Ceſar ne manqua pas de témoigner au Comte de Polan

combien il étoit penetré de ſes bontez ; & je ne ſçai s'il eut plus de joye d'avoir découvert ſa naiſſance, que d'apprendre qu'il alloit devenir l'époux de Seraphine. Effectivement ce mariage ſe fit quelques jours après, au grand contentement des parties les plus intereſſées.

Comme j'étois auſſi un des liberateurs du Comte de Polan, ce Seigneur, qui me reconnut, me dit qu'il ſe chargeoit du ſoin de faire ma fortune ; mais je le remerciai de ſa generoſité, & je ne voulus point quitter Don Alphonſe, qui me fit Intendant de ſa maiſon, & m'honora de ſa confiance. A peine fut-il marié, qu'ayant ſur le cœur le tour qui avoit été fait à Samuel Simeon, il m'envoya porter à ce Marchand tout l'argent qui lui avoit été volé. J'allai donc faire une reſtitution ; c'étoit commencer le métier d'Intendant par où l'on devroit le finir.

Fin du ſecond Volume.

UNIVERSIDAD CENTRAL
BIBLIOTECA